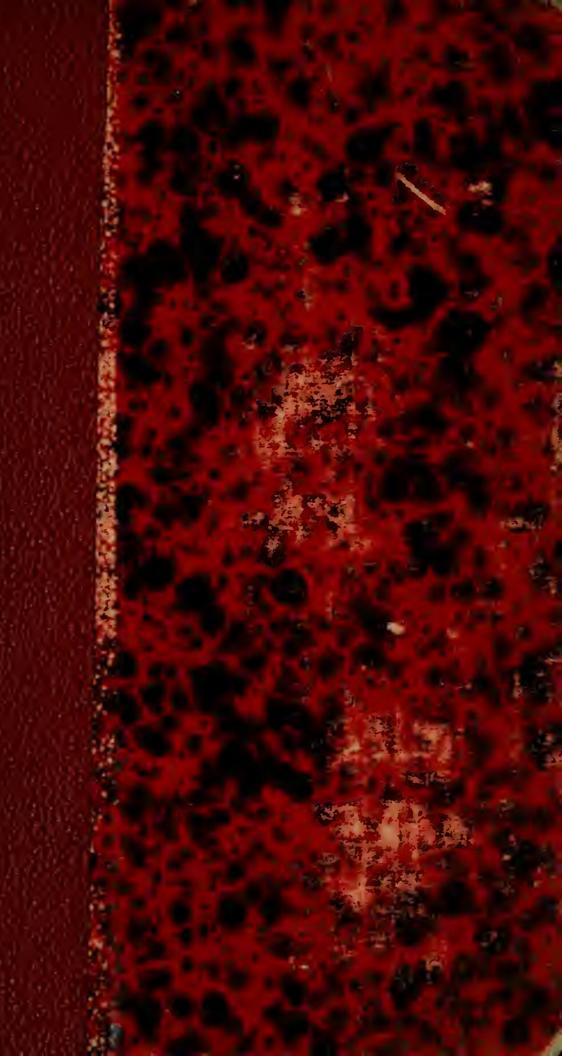


LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

21

SAMSON

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

QUATRIÈME ÉDITION.

50 centimes.

PARIS

J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9

1854



SAMSON

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



SAMSON

LES CONTEMPORAINS

SAMSON

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9

1854

A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Prison de Clichy, 2 novembre 1854.

Monsieur,

Depuis hier, j'ai l'inappréciable avantage d'être logé à vos frais dans l'intérieur de la prison pour dettes.

C'est très-aimable à vous, monsieur, de vouloir bien donner, en ma personne, ce grand exemple au monde.

Vous allez me demander sans doute pourquoi je ne me suis pas prêté plus tôt et de meilleure grâce au désir que vous aviez depuis si longtemps de me procurer un abri ? Je m'empresse de vous

fournir à cet égard des explications qui ne manqueront pas de vous satisfaire.

Avant de vous être agréable, j'ai eu la faiblesse de songer à mes lecteurs.

Ils sont nombreux, et franchement vous en êtes un peu cause.

Votre bienveillance, noblement tyrannique, ne m'aurait point permis de sortir pour aller chercher à la bibliothèque les matériaux qui me sont indispensables. Je vous connais, monsieur. Vous ressemblez aux montagnards écossais : chez vous, l'hospitalité se donne; je dis plus, elle s'impose, et je n'aurais pas été libre d'échapper à l'obstination de vos bienfaits.

En attendant qu'il me fût possible de les accepter d'une manière défini-

tive, je voulais rassembler toutes mes notes.

Elles sont prêtes. Je vais travailler sans obstacle sous les murs de la charmante retraite que vous avez daigné me choisir, et où je pense à vous dans le calme et dans le recueillement.

Tous mes petits volumes, à l'avenir, vous en porteront la preuve. A générosité sans bornes, gratitude inépuisable.

Désirez-vous, monsieur, quelques autres explications?

Il vous paraît bizarre, on me l'affirme, que j'accepte aussi joyeusement votre despotisme hospitalier. Ah! monsieur, c'est dans votre intérêt, je vous le jure! Déjà plusieurs fois je l'ai dit, et je le

répète : il me semble curieux, il me semble moral de montrer à la France et à l'Europe comment l'illustre apôtre de la *liberté illimitée* et du *droit de tout dire* applique ses doctrines.

C'est une raison, n'est-ce pas ?

Si vous êtes partisan de la liberté illimitée, je professe à mon tour une opinion, que vous auriez tort de trouver déraisonnable, car elle est sœur du *droit de tout dire*. Vous êtes trop ami de la bonne foi pour me chercher noise là-dessus, monsieur. Par exemple ! qui oserait vous soupçonner d'inconséquence et vous accuser de revirement ?

Donc, permettez-moi de vous en faire l'aveu : lorsqu'il s'agit d'un personnage

public, je suis pour la *vérité illimitée.*

Qu'on défende à la plume du biographe de s'exercer sur l'histoire des citoyens paisibles, obscurs, inoffensifs, rien de mieux; que les tribunaux les vengent, si l'on pénètre dans le sanctuaire de leur vie intime, c'est à merveille. Mais pour ce qui est des citoyens hardis, entreprenants, querelleurs, brouillons; de ces hommes qui attaquent la société en face, y portent le marteau sans gêne, et veulent la reconstruire au gré de leurs petits besoins, de leurs petites rancunes, de leurs petits caprices.... halte-là, monsieur!

Vous n'allez pas nous défendre, j'imagine, de combattre ces combattants, de harceler ces agresseurs?

Il faut bien leur éclairer le visage.

Eux-mêmes se placent sur un piédestal, c'est pour être vus, pour être étudiés, pour être soumis à l'analyse.

Allons, allons, point de coquetterie, à bas les masques !

Voyons qui vous êtes, beaux prédicateurs !

Partout et sans cesse vous vous escrimez de la langue et de la plume ; vous faites une religion, vous cherchez des prosélytes... Eh ! corbleu ! montrez-vous, gracieux apôtres !

Votre vie est-elle pure ? vos actes sont-ils irréprochables ? votre honneur est-il sans tache ?

La vérité, toute la vérité sur vous !

Que le portrait soit ressemblant, qu'on

vous reconnaisse à coup sûr, mes maîtres.

Or, dans ce cas, il faut payer le peintre, et ce n'est point au peintre à payer. Ceci me paraît dans les limites du droit le plus simple et le plus vulgaire.

A présent, monsieur, comprenez-vous pourquoi j'accepte votre hospitalité?

Mais ce n'est pas fini. Tous les motifs de mon refus de payement ne vous sont pas connus. Il en est un bien grave, et je le soumets à votre loyale et consciencieuse appréciation.

Supposez que je me résigne à solder ce maudit compte, simple hypothèse!

Eh bien, mon hôte, c'est impossible.

On me prend trop cher, beaucoup trop cher. Douze cents francs, miséricorde! pour trois modestes insertions dans les journaux, et quand un de ces journaux se nomme *la Presse*, quand il doit toucher quatre cents francs pour sa part? Merci!

Nous connaissons les rubriques.

Il est avec les agents d'annonces une multitude d'accommodements. On n'est pas juif à ce point. Quels bourreaux! Priez-les de nous écorcher un peu moins, cher hôte.

Douze cents francs? Cent écus, monsieur Purgon, s'il vous plaît!

Que la rédaction de la *Presse* gagne de l'argent à la Bourse, rien de plus juste, rien de plus honnête. Qu'elle bâtisse des

villas aux Champs-Élysées avec le trois pour cent et le Strasbourg, bravo !

Mais avec nos deniers, fi !

Presse, ma mignonne, vous êtes folle.

Où diable avez-vous appris qu'un malheureux écrivain ait jamais eu douze cents francs en poche? Ces pauvres petits volumes à *cinquante centimes* n'ont pas encore enrichi, que je sache, mon éditeur. Il affirme que les bénéfices sont plus que médiocres, et si la bourse du libraire est vide, jugez de celle de l'auteur !

Bref, je ne paierai donc pas, cher hôte.

Avouez que toutes les raisons que je vous donne là sont concluantes. J'ai à

satisfaire à des créances plus sérieuses, plus sacrées et plus saintes. Vous m'approuvez, j'en suis certain, de ne pas jeter à ces insertions gourmandes les modestes bénéfices de ma plume, le bien-être de ma famille, le pain de mes enfants.

Me voilà, grâce à Dieu et grâce à vous, bien rassuré contre les poursuites.

J'ai coulé tous mes vaisseaux à l'entrée du port. Mon Sébastopol à moi est imprenable. Ce n'est pas comme l'autre. Je suis parfaitement tranquille, les flottes ennemies n'en approcheront pas.

Votre barque elle-même, ô grand Émile, cette barque légère qui vogue si lestement entre les principes, sans jamais

couler à fond dans le trajet de l'un à l'autre ; cette barque dont les voiles ont été caressées par toute la rose des vents et qui touche à tant de rivages, ne peut entrer que sur ma permission expresse dans mon anse solitaire.

Mais Dieu me préserve d'être ingrat !

J'ouvre pour vous tous les passages, mon cher hôte, et je lève tous les obstacles.

Accourez promptement.

Venez, ô sublime Écossais ! venez rendre visite à votre pensionnaire. Je brûle de vous adresser mes félicitations et de vous prodiguer les témoignages de mon inaltérable et profonde estime.

Vous êtes beau, vous êtes généreux,

vous êtes adroit, vous êtes logique. Émile, et je vous aime!

N'abusez point de cette confidence. A bientôt.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

SAMSON

Le premier théâtre du monde est sans contredit le Théâtre-Français

Depuis Molière, notre maître à tous, le culte de l'art et des saines traditions a trouvé là de fervents disciples.

C'est le temple solennel où la gloire distribue ses palmes ; c'est l'immense

et magnifique école où se donnent les leçons du goût ; c'est le musée précieux où se conservent les chefs-d'œuvre.

Une foule d'artistes éminents y servent d'interprètes au génie et doublent sa puissance.

Entre les plus célèbres et parmi ceux que la nature a doués du mérite le plus rare, de l'organisation dramatique la plus intelligente, on doit placer en première ligne Joseph-Isidore Samson [1].

[1] « Nous prions le public de remarquer, dit M. Louis Huart dans la *Galerie de la Presse*, qu'il n'y a aucun lien de parenté entre l'acteur de la rue Richelieu et l'acteur du même nom, qui, en 1797, jouait le principal rôle dans le mélodrame ayant pour titre *la Terreur*, et qui faisait chaque jour une sanglante besogne sur l'échafaud permanent de la place de la Révolution. » Le nom, du reste, s'écrit d'une manière différente.

Né à Saint-Denis, à deux lieues de la capitale, en juillet 1793, il fut le dernier des enfants de la paroisse qui reçurent, à cette époque, l'eau sainte des mains d'un prêtre.

Immédiatement après son baptême, un membre du comité de salut public ferma les portes de l'église, interdit l'exercice du culte, et fit enlever le curé de Saint-Denis pour le jeter dans les cachots révolutionnaires.

Les parents de Samson tenaient un café et un bureau de petites voitures pour Paris.

Ayant réalisé quelques bénéfices, ils transportèrent, deux ou trois ans plus tard, leur industrie à Paris même, rue Montorgueil.

On rouvrait alors les temples chrétiens.

Les cérémonies religieuses eurent pour l'enfance tout le piquant de l'imprévu, tout le charme de la nouveauté.

Samson fit plus d'une fois l'école buissonnière dans l'unique but d'entendre la messe à Saint-Eustache.

Il assistait avec une régularité scrupuleuse aux saluts, aux prônes, aux enterrements, aux baptêmes, aux mariages. Quand il revenait à la maison, c'était pour arranger sur sa poitrine et sur son dos des serviettes en forme de surplis. Sous ce costume, et coiffé d'un bonnet carré en papier noirci, le jeune apôtre prêchait la passion aux cochers de son père, ou leur expliquait l'Ancien Testa-

ment et les Évangiles, en leur donnant du *mes très-chers frères* avec un sérieux imperturbable.

Au lieu d'être acteur, Samson serait prêtre aujourd'hui, sans un pédagogue brutal, partisan déclaré des coups de palette, et pourvu d'un martinet à nœuds serrés, dont son élève garde triste souvenir.

Ce maître d'école était un ancien jacobin.

Dans les visites perpétuelles de l'enfant à l'église, il trouvait double crime, et lui infligeait punition double.

Tous les samedis, après la classe, il y avait une séance terrible. Les élèves condamnés au fouet devaient, sous les yeux de leurs camarades, se mettre à

genoux la face contre terre, et culotte bas.

Jamais Isidore-Joseph Samson n'était au nombre des spectateurs.

Pour le guérir de ses goûts ecclésiastiques et de sa vocation naissante, le féroce clubiste lui administrait les volées de martinet les plus rudes.

Tant enfin que le pauvre enfant éclatait, tous les lundis, en sanglots, lorsqu'il s'agissait de reprendre le chemin de l'école.

Il finit par avouer les exécutions nombreuses dont il était victime.

M. Samson père alla souffleter le maître d'école bourreau, lui jeta l'argent de son dernier mois au visage, et conduisit Isidore dans un pensionnat de

Belleville, où l'éducation se transmettait par des procédés plus décents et plus doux.

Heureux de se voir à l'abri de la férule et des coups de lanière, Samson devint un excellent élève.

Il était le premier de sa classe et montrait une application merveilleuse au travail.

Agé de dix ans à peine, il avait déjà beaucoup de sérieux dans le caractère.

Un jour, le *De Viris* lui ayant appris qu'il fallait à une âme forte un corps robuste et capable de supporter les privations, il se condamna pendant vingt-quatre heures au jeûne le plus absolu et s'abstint toute une semaine de jouer aux barres.

Ce fut à ce pensionnat que Samson connut pour la première fois le baron Taylor.

Les deux élèves de Belleville sont restés unis, depuis cette époque, par une inaltérable amitié. Constamment on les a vus sur la brèche ensemble, quand il s'est agi d'y planter le drapeau de l'art et d'emporter d'assaut quelque réforme utile aux artistes, leurs frères.

Un concours de circonstances fâcheuses empêcha Samson de continuer ses classes.

Malgré beaucoup d'efforts et beaucoup de travail, ses parents n'arrivaient point à la fortune.

Décidés à placer leur fils dans une maison de commerce, ils le retirèrent de

pension, au moment où il allait commencer sa sixième. Ils avaient obtenu, non sans peine, du curé de Belleville qu'Isidore serait admis à la première communion avant ses douze ans révolus.

L'enfant regrettait le pensionnat et ses chères études; il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main.

Le catéchisme lui sembla moins attrayant que certain volume des Satires de Boileau, dont un de ses camarades lui proposait l'échange contre un couteau de poche.

Notre néophyte conclut sur-le-champ ce marché précieux.

Or, comme la chose se passait à l'église, le vicaire de la paroisse administra des

soufflets au vendeur et à l'acheteur; puis il les contraignit à rester à genoux pendant toute la durée du catéchisme.

Une lettre de Samson, que nous avons sous les yeux, mentionne cette particularité de son enfance.

« Je ne sais, dit-il, si ce souvenir est sorti de la mémoire de mon condisciple, qui est devenu, depuis, un grave et pieux magistrat dans le département du Nord ; mais il me semble, pour ma part, que le soufflet du vicaire me brûle encore la joue. Ce prêtre avait une main de crocheteur. Ainsi, à trois années de distance, je reçus le fouet pour avoir été trop religieux, et l'on me souffleta pour ne l'être plus assez. »

Le commerce était antipathique à tous ses goûts.

Il s'enfuit du magasin où on l'avait

pris au pair, et, comme ses parents quittaient Paris, afin d'aller dans le département de Seine-et-Oise fonder une nouvelle entreprise, il voulut les accompagner.

Ceux-ci établirent à l'abbaye d'Hyères, aux environs de Corbeil, une filature qui acheva leur ruine.

Dazincourt, de la Comédie-Française[1], avait à Hyères même sa maison de campagne, et celle de Talma se trouvait à Brunoy, tout à fait dans le voisinage.

Samson, qui entendait parler chaque jour de ces acteurs célèbres, désirait ardemment les rencontrer et les voir.

[1] Cet acteur a joué le premier le rôle de Figaro, dans *le Mariage*, en 1784.

— Ne seriez-vous pas M. Dazincourt? demandait-il, avec sa naïveté d'enfant curieux, à chaque personnage inconnu qui venait à lui.

Sur la réponse négative du passant, il reprenait :

— Alors, vous êtes M. Talma?

Ce n'était ni l'un ni l'autre.

Samson, trompé dans son espoir, rentrait à la filature et relisait pour la vingtième fois les pièces de théâtre où on lui avait dit que les deux comédiens jouaient un rôle.

Ainsi commencent les vocations.

Le hasard les fait naître, et les obstacles qu'on y oppose servent à leur donner de la puissance.

Fatigué de voir son fils éternellement plongé dans Racine ou dans Beaumarchais, M. Samson l'envoya travailler chez un avoué de Corbeil.

Cet avoué possédait une bibliothèque très-riche en œuvres théâtrales.

Six mois après, le nouveau clerc sut toute la bibliothèque par cœur. Il lisait Molière et Corneille à la femme de son patron, lui déclamant les plus belles scènes et les jouant avec beaucoup de naturel et de feu.

Quand celle-ci donnait soirée, le principal divertissement de la fête était de faire entendre à la haute bourgeoisie de Corbeil celui qu'on nommait le *petit acteur*.

— Vous perdez l'avenir de ce garçon-

là, dit, un soir, à la maîtresse du logis un vieux notaire de l'endroit. Tu ne gagneras pas le sou, bonhomme, si tu te fais comédien, ajouta-t-il en prenant Samson par le bout de l'oreille. Tâche plutôt d'être avocat. Du reste, les deux métiers se ressemblent.

— Ah ! fit Samson.

— Mon Dieu oui ! C'est une affaire de langue et de bras, de belles paroles et de grands gestes d'un côté comme de l'autre.

— Puisqu'il en est ainsi, je veux bien être avocat, dit le clerc.

— Voilà qui est entendu. Je me charge de te donner les premières notions du droit. Laisse là ton théâtre.

Le lendemain, Samson reçut du vieux

notaire un volume des *Institutes de Justinien*, qu'il se mit à copier et à traduire, en se rappelant le peu de latin qu'il avait appris.

Il étudia Cujas, il approfondit Barthole.

A chaque audience du tribunal, il écoutait les plaidoiries, et cherchait ensuite à les reproduire, afin de s'exercer aux allures du barreau.

Ces essais d'éloquence avaient lieu à la cuisine.

Lorsque l'avoué se trouvait absent, le clerc intrépide s'affublait de la robe noire, de la toque et de la bavette pour donner aux domestiques un échantillon de son talent oratoire.

— Hein ! Madeleine, qu'en penses-tu ? demandait-il à la cuisinière

Celle-ci l'écoutait bouche béante.

— Dame ! ce n'est pas pour dire... mais vous parlez mieux que le patron ! répondait Madeleine.

Ce dialogue fut un jour entendu de l'avoué, qui rentrait à l'improviste.

L'audace du clerc servit-elle de prétexte à son renvoi ? Nous ne le pensons pas ; il est à présumer que sa famille, après avoir liquidé les désastreuses opérations de la filature, le ramena de Corbeil à Paris.

Nous retrouvons notre héros en 1810.

Il tient les registres d'un bureau de loterie, à la Croix-Rouge.

— Hélas! pense-t-il avec douleur, je ne serai ni comédien ni avocat!

Toutes ses espérances lui semblent détruites, tous ses rêves d'avenir sont chassés par un triste réveil.

La maîtresse du bureau de loterie, excellente femme, cherche à lui rendre du courage. Deux ou trois fois la semaine, elle l'autorise à fermer de bonne heure et lui donne, en outre, une gratification qui lui permet d'aller s'asseoir au parterre de la Comédie-Française.

Cela coûte deux francs vingt centimes

Samson porte le lendemain sur ses registres le prix de la place aux profits et pertes, et fait à sa patronne un récit

pompeux des impressions de la veille. Il connaît enfin Dazincourt! il a vu Talma! Le théâtre est supérieur au barreau. Vive le théâtre!

Jusque-là sa famille a combattu ses idées, en les taxant d'extravagance; mais elle cède à une vocation qui persévère avec tant d'énergie.

Le jeune homme entre au Conservatoire.

Il y avait alors quatre professeurs de déclamation : Fleury, Lafon, Talma et Baptiste aîné.

Notre héros est admis dans la classe de Lafon.

Ce maître habile ne tenait que médiocrement compte du goût des élèves et de leur sympathie pour tel ou tel

rôle ; il examinait les ressources de leur organe, la tendance ou le développement de leur nature physique, et les dirigeait presque toujours dans une route contraire à celle qu'ils voulaient suivre.

Samson demandait à étudier les grands rôles tragiques : le professeur s'y opposa et lui fit apprendre l'emploi des comiques.

Bientôt le jeune homme fut regardé comme un des premiers sujets du Conservatoire.

Deux autres élèves distingués devinrent ses camarades intimes. Le premier se nommait Perlet, le second s'appelait Raymond : celui-ci fréquentait le

cours de Talma ; Perlet suivait la classe de Baptiste aîné.

Nos trois amis avaient des mœurs paisibles, un caractère loyal, une âme affectueuse ; ils devinrent inséparables.

Chaque jour, en sortant du Conservatoire, ils allaient faire ensemble de longues promenades fraternelles, se communiquant leurs joies et leurs peines, leurs désappointements et leurs espérances. Ils se consolaient, s'encourageaient, s'excitaient aux luttes présentes et aux luttes de l'avenir.

Si parfois, chose rare, le gousset de l'un d'eux se trouvait garni de quelques pièces blanches, ils allaient dîner ensemble dans un cabaret modeste.

Une omelette, assaisonnée d'une bou-

teille de gros vin bleu, composait le menu du repas, et, pour achever de se rassasier, notre trio de comédiens en herbe passait en revue l'ancien et le nouveau répertoire, lisait des vers ou se chamaillait sur des questions de haute littérature.

Quelquefois, à l'heure du dîner, toutes les poches étaient vides.

— Diable! murmurait Samson, je n'ai pas un centime vaillant.

— Ni moi, disait Perlet d'un air piteux.

— Ni moi, soupirait Raymond

— Bah! s'écriaient-ils en chœur, parlons théâtre!

Et bras dessus, bras dessous, ils arpentaient quelque avenue solitaire des

Tuileries ou des Champs-Élysées, riant, causant, discutant, déclamant, ne songeant plus à la faim.

Heureuse époque !

Les temps et les hommes sont bien changés. Notre jeunesse actuelle ne se console pas aussi philosophiquement d'une omelette absente.

Que voulez-vous ? cet aimable socialisme lui a dessillé les yeux.

Il est reconnu maintenant, il est prouvé que personne, en ce monde, ne doit avoir à combattre les premières difficultés de l'existence. Les âmes n'ont plus besoin de s'affermir dans la lutte et de se tremper dans l'infortune.

Une bourse pleine, corbleu ! des plaisirs, des jouissances, de bons dîners !

Lorsque nos héros modernes manquent de tout cela, ils jettent un haineux coup d'œil aux carrosses qui passent, grincent des dents à l'étalage de Chevet, ne se tiennent plus de colère et s'écrient :

— Canailles de riches !

— Société mal faite !

— Tôt ou tard il faudra la démolir !

Ainsi diffèrent les dialogues, suivant les opinions et les circonstances.

Le progrès marche. On ne dit plus : Parlons théâtre, parlons littérature. Surtout on se garde bien de dire : Parlons raison.

Nos élèves du Conservatoire ne connaissaient rien du socialisme. Ils se fiaient tout bonnement à la Providence, qui ne les abandonnait jamais.

De temps à autre, on sollicitait pour eux quelque encouragement au ministère.

Ils avaient l'estime et l'affection de leurs professeurs.

Un des trois amis fut arrêté par la mort au seuil de sa carrière : il était âgé de vingt-deux ans.

Nous parlons de Raymond, que Talma nommait son fils, qu'il emmenait avec lui dans ses tournées de province pour ne jamais le perdre de vue, pour le diriger sans cesse ; de Raymond que la nature avait doué d'une intelligence fine et délicate, d'un organe merveilleux, d'une distinction charmante et d'une sensibilité exquise.

Il mourut entre les bras de ses deux camarades et de son maître.

Cette perte cruelle acheva de rendre indissolubles les liens qui unissaient les survivants. Le jour où Samson dut satisfaire à la loi de la conscription, Perlet lui donna une preuve d'amitié véritablement héroïque.

Voici l'anecdote, telle que nous l'avons entendu raconter par un vieil artiste qui suivait, en 1812, la classe de Baptiste aîné.

Perlet passait généralement pour le meilleur élève du Conservatoire.

Samson ne venait qu'en seconde ligne.

Aux matinées dramatiques du diman-

che [1], les spectateurs applaudissaient Perlet avec enthousiasme. Dans les rôles comiques, il obtenait un succès à tout rompre.

On était à l'époque de la campagne de Russie.

Samson n'avait qu'un moyen de se libérer du service militaire : ce moyen consistait à arriver en première ligne parmi les lauréats du concours.

Mais, son ami présent, la chose devenait impossible.

Que fait le généreux Perlet?

Simulant une fluxion de poitrine, il

[1] Le Conservatoire donnait, pendant l'été, des exercices publics composés de scènes d'opéra, d'opéra-comique, de tragédie et de comédie. Ces exercices avaient lieu dans la salle des concerts.

s'abstient de paraître à l'heure de la lutte, et laisse à Samson la certitude de vaincre.

Pour qui connaît l'orgueil proverbial de la presque universalité des comédiens et leur vanité jalouse, un pareil acte semblera, comme à nous, au-dessus de toute louange.

— Mon sang, oui, nous disait en terminant l'anecdote, le vieil élève de Baptiste, je l'aurais donné de grand cœur à un camarade ; mais lui abandonner mes palmes au Conservatoire, jamais !

L'exemption du lauréat fut signée de la main de Marie-Louise [1].

[1] Samson fut admis, en outre, au nombre des dix-huit pensionnaires pour chacun desquels le décret de Moscou venait de fonder une bourse au Conservatoire.

Deux ans plus tard, Samson, après avoir achevé ses études dramatiques, prit pour femme une aimable et jeune actrice, qui était elle-même un premier prix de l'école et qui sortait de la classe de Fleury.

Ils allèrent jouer la comédie ensemble en Bourgogne et en Franche-Comté.

Nos lecteurs savent peut-être que le plus redoutable des théâtres de province, celui dont le parterre se signale par les exécutions les plus cruelles, est le théâtre des Arts, à Rouen.

C'est un ogre qui dévore tout. Les comédiens en ont une peur affreuse.

Donc on jugera de l'effet produit sur notre héros par la lettre suivante, qu'il

reçut, à son retour de Dijon, du fournisseur en titre des directions de province :

« Mon cher ami,

« Le premier comique de la troupe de Rouen vient de tomber à plat. Voulez-vous *risquer le paquet?*

« **Vanhove.** »

Samson trembla, comme s'il venait de lire une menace de mort. Le succès de sa première tournée devait cependant lui donner quelque assurance. On lui avait prédit en Bourgogne qu'il deviendrait avant peu sociétaire de la Comédie-Française.

Mais une chute à Rouen pouvait reculer à l'infini cette brillante perspective.

— N'importe, s'écrie Samson, dominant ses craintes et reproduisant la phrase triviale de Vanhove : *Je risquerai le paquet !*

Il laisse à Paris sa compagne.

C'est le parti le plus sage.

Au lieu de deux épouvantes, il vaut mieux n'en avoir qu'une, en s'exposant là-bas, aux tempêtes rouennaises.

Il prend la diligence et arrive sur la scène redoutée de ses débuts, où il est soumis à l'épreuve le même jour que mademoiselle Moore, cantatrice de mérite, qui devait changer son nom l'année suivante, pour s'appeler mademoiselle Pradher à l'Opéra-Comique et faire les délices des dilettanti de la capitale.

Mademoiselle Moore débute dans *le Calife de Bagdad;* Samson, dans *les Fourberies de Scapin.*

Lorsqu'il se trouve en présence de ce parterre éternellement debout [1] et qui s'agite comme une mer houleuse, le frisson lui court dans les veines.

Il parle néanmoins ; il cherche à s'enhardir et lance ses effets.

Un mouvement électrique se produit dans la salle. Ce mouvement semble de bon augure ; mais des *chut* accen-

[1] La ville de Rouen vient seulement, il y a peu de mois, de faire pour ces spectateurs fatigués d'être sur leurs jambes le sacrifice de quelques banquettes. Chose étrange, ces mêmes hommes qui, debout, se montraient des tigres, sont devenus, depuis qu'ils sont assis, de véritables moutons.

tués, sortis de la masse noire et profonde du parterre, imposent durement silence aux spectateurs bénévoles, et brident leur gaieté naissante.

« Je n'ai pas eu l'ombre de réussite. Four complet ! » écrit le lendemain Samson à sa femme.

Celle-ci lui répond à deux jours de là :

« Rassure-toi ; ton directeur affirme à Vanhove que l'impression est excellente. Tu vas être engagé pour un an. Je puis te rejoindre. »

Samson tombe de son haut.

Il s'émerveille de la manière originale et peu usitée qu'adopte le parterre de Rouen pour témoigner aux artistes son admiration et sa sympathie.

Pendant six mois environ, la même froideur l'accueille dans ses rôles [1].

Enfin, mademoiselle Mars étant venue donner des représentations dans la cité normande, le jeune acteur la seconde d'une manière si intelligente et avec une verve si comique et si soutenue, que le parterre rompt la glace et daigne lui accorder des applaudissements aux côtés de la grande actrice.

A dater de ce jour, et pendant trois années consécutives, Samson devient l'idole des Rouennais.

Devant eux il joue tout le répertoire de la Comédie-Française.

[1] Un ex-journaliste de Rouen nous écrit : « Il n'y avait dans l'accueil fait à Samson aucune malveillance. On se défiait seulement de sa jeunesse. Agé de vingt-trois ans, il ne paraissait pas en avoir dix-huit. »

Il a près de lui de vieux acteurs solides sur les planches, et qui lui viennent en aide avec la sagesse de l'expérience et le dévouement le plus amical.

C'est Corréard, le directeur de la troupe, très-fort dans les *Crispins;* Granger, surnommé le rival de Fleury; madame Duversin, la duègne émérite; mademoiselle Fabre, une des meilleures soubrettes de l'époque, et Biez, acteur d'opéra comique.

A chaque nouveau rôle abordé par Samson, Biez va se placer à l'orchestre des musiciens, étudie le jeu de son camarade, et remonte dans les coulisses, pendant les entr'actes, pour lui adresser des observations extrêmement judicieu-

ses, que ce dernier se hâte de mettre à profit.

En 1818, l'Odéon brûle.

Une ordonnance du roi le fait rebâtir, et les acteurs incendiés jouent provisoirement au théâtre Favart.

La renommée du jeune comique de Rouen éveille l'attention des directeurs de Paris.

Picard, alors à la tête du second Théâtre-Français, propose à Samson des débuts. Celui-ci accepte, demande un congé, vient se faire applaudir du public parisien [1], signe son engagement avec Picard, retourne en Normandie

[1] Il joua Lubin dans *la Bonne Mère,* Dubois dans *les Fausses Confidences,* Pavaret dans *le Collatéral* et Pasquin dans *les Jeux de l'Amour et du Hasard.*

achever l'année dramatique, adresse ses adieux au terrible parterre, et entre à l'Odéon, le 30 septembre 1819.

La salle est magnifiquement reconstruite. On ouvre par *Venceslas* et *l'École des Maris*.

Dans la seconde pièce Samson joue Ergaste, rôle de peu d'importance; mais, deux jours après, on annonce *les Fourberies de Scapin*, et, dans cette amusante sotie de Molière, il déploie une originalité bouffonne, une verve de bon aloi qui, d'un seul coup, le placent à la tête des comiques de la troupe.

Chaque jour l'ancien répertoire le fait applaudir.

Le nouveau répertoire vient à lui.

On met en scène *les Comédiens*, de

Casimir Delavigne ; Samson joue le rôle de Dalainval dans le prologue, et celui de Belrose dans la pièce [1].

Depuis son entrée au Conservatoire, il a complété largement par la lecture et l'étude une éducation d'abord imparfaite.

Ses triomphes d'acteur ne lui suffisent plus.

Il ambitionne une gloire plus grande, il veut obtenir du public une double couronne. Dans le silence des nuits , en secret, il travaille avec ardeur et termine

[1] Avec Belrose, ses créations les plus marquantes à l'Odéon sont : Lambert du *Voyage à Dieppe*, Bourdeuil des *Deux Ménages*, Miller d'*Amour et Intrigue*, Molen du *Présent du Prince*, Remi de *l'Artiste ambitieux*, Robert de *l'Écolier d'Oxford*, Courville des *Deux Candidats*, Arthur de *Luxe et Indigence*, etc.

un acte en vers, qu'il se propose de lire au comité.

Craintif, et se défiant de lui-même, il soumet d'abord son œuvre à M. Alfred de Wailly.

L'ex-proviseur du collége Henri IV trouve la pièce charmante.

Néanmoins le timide auteur n'ose pas encore aborder ses juges. Il porte son manuscrit à Picard, qui vient de se démettre de toutes fonctions administratives au théâtre, mais qui lui continue sa bienveillance et lui donne des preuves d'amitié sincère.

—Je vous en conjure, dit Samson, montrez-vous impitoyable dans la critique. Ne me ménagez pas. Brisez la

plume entre mes doigts, si vous trouvez que j'ai eu tort de m'en servir.

— Bien, c'est convenu, dit Picard.

Le lendemain, Samson retourne chez son aristarque. Il tremble comme un coupable en tirant le cordon de la sonnette.

Picard ouvre lui-même.

— Bravo! mon ami, dit-il, vous avez fait un délicieux petit chef-d'œuvre!

Et, de l'air le plus aimable, il lui cite une tirade entière de son acte.

— Voyez Andrieux, ajoute Picard: il est meilleur poëte que moi; peut-être vous signalera-t-il dans le vers quelques imperfections qui m'échappent. Lisez ensuite sans aucune crainte, et comptez sur un succès.

Du logement de Picard, Samson court à l'adresse d'Andrieux.

Le père d'*Anaximandre* ne se montrait pas prodigue d'éloges. Il avait même dans l'esprit un instinct de rivalité jalouse qui le portait presque toujours à éloigner du théâtre ses jeunes confrères et à déprécier leurs productions.

Nos lecteurs se souviennent qu'il con damna Balzac à n'être jamais qu'un écrivain médiocre.

Heureusement, l'auteur d'*Eugénie Grandet* se pourvut en appel devant le public, et le public lui donna gain de cause.

Andrieux se montra plus juste envers le protégé de Picard, soit qu'il fût

dans un de ses rares moments de loyale critique, soit qu'il ménageât l'acteur dans l'écrivain.

— Il paraît, dit-il à Samson, que vous avez fait de bonnes études?

— Non, vraiment, répondit celui-ci. Je n'ai pas même achevé ma sixième.

— Alors vous êtes bien organisé. Votre travail est remarquable. Continuez d'écrire pour le théâtre.

Samson porte son œuvre au comité de lecture.

Elle est reçue avec acclamation, mise à l'étude à l'instant même et jouée avec succès. La double couronne est conquise; l'auteur et l'acteur sont vivement applaudis.

Il est bon de signaler, en passant, que

la pièce avait pour titre *la Fête de Molière* et non *la Tête de Molière*, comme l'affirme M. Louis Huart dans la *Galerie de la Presse*.

Affriandé par les bravos, Samson cherche naturellement à en obtenir d'autres. Picard, son conseiller et son modèle, ne tarde pas à le voir arriver chez lui avec un nouveau sujet dramatique.

— Bon plan, scènes comprises, dit le vieil écrivain ; brodez sur ce canevas et apportez-moi les actes à mesure.

— Permettez, objecte Samson, je n'ai point encore mon dénoûment.

— Ne vous en inquiétez pas, je m'en charge.

Moins de quarante-huit heures après, l'auteur lui montre un acte terminé. Pi-

card lit et approuve. Le second acte, mis sur le chantier, se confectionne avec la même vitesse.

— Et mon dénoûment, cher maître? demande Samson.

— Je l'ai trouvé, répond Picard, mais il n'est pas fameux. Prenez-le toujours, et achevez la besogne.

Une fois les trois actes sur pied, Samson, par le conseil de son mentor, organise une lecture préalable devant un cénacle d'amis. La pièce est trouvée délicieuse.

— Diable de dénoûment! murmure Picard à l'oreille de Samson. Bien certainement il nous jouera quelque mauvais tour!

— Mais, vous voyez, cher maître, il passe.

— Oui, à la lecture. Enfin, au petit bonheur! Portez vos trois actes au comité.

Le comité se rassemble.

Samson lit son nouvel ouvrage, et l'enthousiasme est au comble.

On congratule l'auteur, on l'embrasse

Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est au nombre des juges. Il invite à dîner Samson, lui fait lire sa pièce au dessert en présence de quinze académiciens, et les félicitations pleuvent, la louange est unanime.

— Eh bien! cher maître, on continue d'approuver le dénoûment. Peut-être

nous trompons-nous? hasarde Samson, revenant chez Picard.

—Ta! ta! fait l'auteur de *la Petite ville*. On n'a pas blanchi comme moi dans le métier, sans avoir le tact de certaines choses et sans pressentir son public. Avant tout, mon garçon, l'écrivain doit être honnête. Il n'y a de moi dans votre œuvre que le dénoûment. Je tremble de vous avoir fait là un vilain cadeau.

— Par exemple! s'écrie Samson.

— Ah! c'est comme je vous le dis. Je n'y mets point d'amour-propre. Savez-vous ce que vous devriez faire?

— Non.

— J'irais, à votre place, rendre visite à Scribe. C'est un homme d'un esprit très-fécond en ressources. Il a beau-

coup plus que moi la science de la ficelle, et peut-être vous tirera-t-il de peine [1].

— Mais, cher maître, je ne connais pas Scribe.

— Allons donc! Et votre ami Perlet Vous oubliez que le vaudevilliste lui doi ses plus beaux triomphes.

Effectivement, à cette époque, Perlet jouissait au Gymnase de tout l'éclat de sa vogue. Il conduisit le lendemain chez

[1] Tous ces détails, dont nous garantissons la parfaite authenticité, sont une preuve de plus du loyal et consciencieux caractère de Picard. Ayant lui-même tant de motifs d'orgueil, et chargé d'un si noble bagage dramatique, il se mettait au-dessous d'Andrieux comme style, et au-dessous de Scribe comme charpente. Trouvez, de nos jours, une pareille modestie. Le premier cretin venu, parmi les gens de lettres, se croit supérieur à Victor Hugo.

Scribe son ancien frère d'armes au Conservatoire.

— Je vous présente, lui dit-il, mon meilleur et mon plus vieil ami. Très-incessamment il doit débuter à la Comédie-Française, et je vous affirme qu'il est destiné à vous rendre là, quelque jour, plus de services que vous n'en attendez de moi sur le théâtre Bonne-Nouvelle.

La prophétie de Perlet s'est réalisée.

Scribe examine le dénoûment de Samson, n'y trouve rien à changer, et lui indique seulement quelques préparations qui doivent amener la péripétie d'une manière plus naturelle et moins brusque.

— Diable! diable! dit Picard, c'est

déjà quelque chose, mais ce n'est pas tout ! J'ai peur de la représentation.

Trois semaines s'écoulent. L'affiche du second Théâtre-Français annonce *la Belle-Mère et le Gendre.* Une réunion brillante encombre les galeries et les loges. On a vanté partout le mérite de l'œuvre.

La pièce est chaleureusement applaudie jusqu'à la fin du troisième acte.

Mais tout à coup les bravos cessent, le rire s'arrête, et des sifflets retentissent jusqu'au baisser de la toile.

— Hélas ! je l'avais bien dit, murmure Picard au fond de sa loge : cette pièce est un oiseau qui a des ailes et qui n'a point de queue !

Cependant, une fois les marques de

désapprobation données, le public de l'Odéon se remet à applaudir avec énergie, comme pour dire à l'auteur :

« Votre ouvrage m'a fait grand plaisir, sauf le dénoûment dont je ne veux pas. Changez-le. »

Samson désespéré passe la nuit à revoir cette fin d'acte malheureuse et à y opérer des coupures. Il s'imagine que trop de préparation ne sert qu'à fixer l'attention du public sur la faiblesse du moyen employé.

Biffant tout ce que Scribe lui a fait écrire en surplus, il rétablit, à la seconde représentation, le dénoûment primitif et brusque.

Mais l'accueil des spectateurs est le même que la veille : bravos très-nour-

ris jusqu'à l'endroit fatal, et sifflets au bout.

Notre pauvre auteur passe une seconde nuit blanche.

A six heures du matin, on frappe à sa porte. Il ouvre, et se trouve en présence de MM. Alfred et Gustave de Wailly.

Ces amis généreux lui apportent chacun un dénoûment.

Samson lui-même en a fait un troisième. A force de se creuser la tête dans sa veille laborieuse, il s'est remémoré la première scène de l'ouvrage et a trouvé dans un vers l'idée d'une péripétie qui lui paraît être le salut de la pièce.

On porte les trois dénoûments neufs à Picard, qui donne la préférence à celui de Samson [1] et s'écrie :

— Maintenant l'oiseau a une queue ! Laissez faire, on ne l'arrêtera plus dans son vol.

Il disait vrai. La pièce, à partir de ce jour, marcha sans encombre [2].

La Belle-Mère et le Gendre n'appartient plus au répertoire de l'Odéon.

[1] Il fallut écrire en quelques heures cette nouvelle fin d'acte. MM. Gustave et Alfred de Wailly offrirent leur plume à l'auteur et se partagèrent la besogne avec lui. Beaucoup de leurs vers sont restés.

[2] Ami de l'auteur, Provost déploya dans son rôle toute la verve de son beau talent et tout le zèle de l'amitié. La belle-mère était parfaitement rendue par madame Milen, sœur de la célèbre Minette du Vaudeville, et Duparny se distingua dans le rôle de Duchemin par son originalité comique.

Cette magnifique étude de mœurs a demandé et obtenu de la Comédie-Française une hospitalité glorieuse.

En même temps que sa destinée comme écrivain se jouait de l'autre côté de la Seine, notre acteur-auteur débutait rue Richelieu par *le Barbier de Séville*, Dubois des *Fausses Confidences*, Hector du *Joueur*, Sosie d'*Amphitryon* et Figaro de *la Mère coupable*.

Il eût été reçu tout d'abord avec le titre de sociétaire, si les règlements n'y eussent mis obstacle.

On l'accueillit au nombre des pensionnaires; mais un vote exceptionnel du comité fixa son admission à l'année suivante.

C'était un engagement d'honneur, il fut religieusement tenu.

Le 1er avril 1827, Samson est attaché à la Comédie-Française d'une manière irrévocable.

Tout le monde prend à cœur de le servir, depuis le baron Taylor, son ancien condisciple de Belleville, nommé commissaire royal, jusqu'à Michelot, le savant professeur, qui, après l'avoir initié aux secrets de sa science, lui procure des élèves et lui avance l'argent nécessaire à l'achat de ses costumes.

Moins d'une année après, Samson est élu membre du comité de lecture.

Ses nouvelles fonctions le mettent en rapport avec beaucoup d'auteurs, notamment avec celui qui devait acquérir

plus tard une renommée si incroyable par des moyens que l'honneur des lettres réprouvera toujours.

Nous sommes en 1827.

La Comédie-Française vient de convoquer son comité de lecture, et Samson voit paraître un grand jeune homme à la face noire, aux cheveux crépus.

C'est M. Alexandre Dumas.

Il ne jouit, à cette époque, d'aucune espèce de notoriété. Sa contenance est humble; il salue d'un air gauche, porte les yeux autour de lui avec une sorte d'épouvante, et dépose en tremblant sur la table verte, chargée du pupitre et du verre d'eau sucrée traditionnel, le manuscrit de *Christine à Fontainebleau*.

— Courage ! lui dit Samson, qui prend

pitié de son embarras. Il faut de l'assurance pour bien lire. Ne craignez rien, nous sommes entre amis.

Alexandre lui jette un regard plein de gratitude, ouvre les feuillets de son manuscrit, et commence la lecture de *Christine*, d'une voix assez ferme.

Dès le début, Samson est frappé du talent de l'auteur.

Il se rapproche pour mieux entendre, et montre, en écoutant le jeune homme, un intérêt que celui-ci remarque avec joie et qui contribue à chasser entièrement sa timidité.

La lecture s'achève.

On passe au vote ; le drame en vers est reçu à corrections.

— Vous êtes bien rigoureux, dit à ses

collègues l'auteur de la *Fête de Molière*. Il y a dans cette pièce un talent véritable. Elle méritait une réception franche et définitive.

Sorti pendant le vote, Alexandre Dumas est rappelé. On lui annonce le destin de son œuvre. Il s'incline et prie les sociétaires de lui permettre de s'entendre avec M. Samson pour les changements demandés.

Le timide jeune homme a pris l'air du bureau. Déjà la finesse et la diplomatie s'en mêlent.

Avec l'empressement le plus cordial et la meilleure grâce du monde, Samson déclare qu'il est prêt à aider M. Dumas de ses conseils et de son expérience [1].

[1] Ce drame n'était point alors ce qu'il est devenu à

Peu de temps après, une seconde lecture est accordée. La pièce est définitivement reçue.

Samson conduit l'auteur à mademoiselle Mars, et décide l'illustre comédienne à jouer le rôle principal.

Une seconde *Christine* est lue sur les entrefaites.

Elle est l'œuvre d'un M. Brault, qui a dans le comité beaucoup d'amis. On reçoit sa pièce, et voilà le Théâtre-Français avec deux *Christine* dans ses cartons.

Alexandre Dumas réclame la priorité pour son œuvre; Samson l'appuie dans cette juste requête.

l'Odéon. La scène se passait uniquement dans les murs du château de Fontainebleau; l'épisode de Paula n'existait point; il n'y avait ni prologue ni épilogue.

Mais tout à coup le père de la seconde pièce s'avise de mourir.

Ses héritiers et sa veuve supplient la Comédie-Française de vouloir bien couronner d'un succès littéraire la tombe du défunt. On s'attendrit, les larmes coulent ; on jure à Dumas de lui recevoir un autre drame, et la *Christine* de M. Brault [1], livrée au jugement du parterre, ne porte chez les ombres qu'une gloire douteuse à son auteur.

Il s'agissait d'obtenir du comité la réalisation de la promesse faite à Alexandre Dumas.

Samson presse, insiste, et double son influence de celle de Firmin pour obte-

[1] Le rôle, au lieu d'être joué par mademoiselle Mars, fut confié à mademoiselle Valmonzey.

nir justice à son protégé. Celui-ci va lire le manuscrit de *Henri III* aux deux sociétaires qui soutiennent si chaleureusement sa cause.

On lui indique d'excellentes modifications, et le nouveau drame, soumis au comité, obtient une majorité de boules blanches.

Il fallait voir M. Dumas alors.

Que de paroles amicales! que de remercîments! que de protestations! que de marques de confiance!

On lui demande son avis pour la mise en scène.

— Eh! s'écrie-t-il, arrangez cela, vous vous y entendez mieux que moi.

— C'est singulier comme ce jeune

homme est modeste ! disent les sociétaires.

— Patience! patience! réplique la femme de l'un d'eux, présente aux répétitions. Si sa pièce a un grand succès, vous verrez, il sera pire que les autres.

Le drame de *Henri III* eut un succès colossal.

Et l'auteur, en écrivant, de nos jours, ses véridiques et sublimes Mémoires, n'a pas dit un mot de son *excellent ami* Samson, de son *cher protecteur* Samson ; de Samson, dont il pressait les mains en s'écriant : *Je vous dois tout !* de Samson, à la porte duquel il allait frapper à chaque minute, et qui lui a donné tant de preuves de dévouement et de bienveillance.

Il y a des gens dont l'esprit ne se trouve jamais à côté du cœur.

Après la révolution de 1830, il y eut à la Comédie-Française un moment d'anarchie complète : c'était l'époque de l'invasion des romantiques.

Samson n'a pour ces derniers qu'une sympathie médiocre.

Les annales de la *Société philotechnique*, ouvertes sous nos yeux, contiennent certaines récriminations amères, qui montrent le peu d'estime de notre héros pour l'école nouvelle, tout en donnant la preuve de son talent comme versificateur.

Nous y trouvons le passage suivant:

Des poétiques cieux vivent les futurs aigles !
Les règles nous gênaient, nous proscrivons les regles.

Copiant sans relâche un ennuyeux passé,
L'esprit humain rampait, dans l'ornière enfoncé.
Que le génie enfin n'ait que lui seul pour maître,
Et, les règles à bas, les chefs-d'œuvre vont naître.
. . . .
Où nous ont-ils conduits, ces discoureurs subtils ?
Les règles ne sont plus : les chefs-d'œuvre où sont-ils[1]?

Ici nous pourrions chercher noise à l'auteur satirique; mais une bataille de plume avec Samson ne pourrait avoir lieu que sur le terrain consacré à sa biographie : nous préférons nous abstenir.

En voyant le désordre administratif se glisser rue Richelieu, notre sociétaire essaya de le combattre. Il y perdit son temps et ses peines.

[1] Nous croyons que ces vers font partie d'un remarquable poëme sur *l'Art du Comédien,* que Samson doit publier incessamment.

Désespérant de la Comédie-Française, il donna sa démission et s'engagea au théâtre du Palais-Royal, que M. Dormeuil commençait à diriger.

Samson y créa Dikson, du *Comte de Saint-Ronan;* Goberjot, du *Philtre champenois;* Carlin, des *Deux Novices;* Boulin, de la *Fille Unique*, et Rabelais, du vaudeville de ce nom.

Mais la scène française n'était pas d'humeur à se priver à tout jamais d'un talent aussi remarquable.

Elle envoya du papier timbré au fugitif.

Les tribunaux vidèrent le différend, et Samson reprit son titre de sociétaire par arrêt de la cour. Il ne resta que six ou sept mois chez M. Dormeuil.

Depuis cette époque, il n'est plus sorti du premier de nos théâtres.

Vingt-huit années bientôt de succès constants et de justes triomphes illustrent cette noble carrière d'artiste.

Après *la Belle-Mère et le Gendre*, Samson a continué d'écrire pour la scène.

On lui doit nombre de pièces conçues dans le genre exclusivement classique, mais qui n'en pétillent pas moins d'esprit et de verve. Nous citerons le vaudeville du *Péché de jeunesse*, la comédie du *Veuvage*, le drame de *l'Alcade de Zalaméa*[1], et *la Famille Poisson* représentée, en 1849, sur le théâtre de la rue Richelieu.

[1] M. Jules de Wailly est collaborateur de Samson pour cette pièce et pour *le Péché de jeunesse*.

Cette dernière pièce [1], où Samson joua, comme dans *le Veuvage*, enfanta chaque soir un épisode curieux, dont les habitués de l'orchestre peuvent se souvenir.

Augustine Brohan, la sémillante soubrette, possédait alors le cœur d'un poëte connu.

Toutes les fois qu'elle entrait en scène dans *la Famille Poisson*, elle cherchait de l'œil son adorateur, au fond de l'une de ces petites loges du rez de chaussée que la rampe surplombe, et manquait rarement de le trouver assoupi.

Or, ce sommeil, dont elle connaissait la cause, paraissait lui déplaire.

[1] Le rôle de Raymond Poisson a été admirablement rendu par Provost.

Elle se rapprochait autant que possible du dormeur, le réveillait par son jeu bruyant et lui adressait ce passage de son rôle :

> Mais de trop boire il a pris l'habitude
> Cela dégrade un homme comme il faut.
> J'emploie en vain mes soins et mon étude
> A le guérir de ce petit défaut.

Ninon, malgré toute la puissance de son esprit et de ses charmes, n'a jamais pu corriger Chapelle.

Après *la Famille Poisson*, trois autres pièces de Samson furent proposées au théâtre. La première est *Foscari*, tragédie en cinq actes et en vers, reçue et endormie depuis une éternité dans les cartons ; la seconde a pour titre *Père et Savant* (elle doit dans peu être mise à

l'étude); la troisième est cette fameuse *Aspasie* dont le comité n'a pas voulu pour mademoiselle Rachel.

Nous craignons que les sociétaires, lorsqu'il s'agit des œuvres de Samson, ne cèdent parfois à un sentiment de jalousie mesquine.

L'intrigue règne partout en ce monde.

A la Comédie-Française, il faut bien le dire, on remplace, de temps à autre, la loyauté du jugement par la rancune et le caprice.

Dans la biographie de mademoiselle Rachel, on a pu voir quels services immenses Samson rend à la tragédienne comme professeur.

Beaucoup de personnes accusent

Hermione d'être ingrate. Fi donc !

Elle avait demandé ce rôle d'*Aspasie*. C'était une manière indirecte de prouver à Samson sa gratitude et de le faire entrer pour une faible part, sans bourse délier, sans nuire à la caisse du théâtre, dans le bénéfice des larges recettes que les leçons du maître font produire à l'élève.

Mais le comité déjoua cruellement cette noble tentative de reconnaissance.

Rachel essaya de dédommager son professeur. Elle apporta toute la bonne grâce imaginable à organiser la représentation du 12 avril 1853, pour laquelle mademoiselle Plessy revint tout exprès de Saint-Pétersbourg [1].

[1] Ce dernier fait est authentique. Jamais professeur

Hermione eût été en Russie, que bien certainement elle n'eût pas hésité non plus à faire huit cents lieues pour jouer au bénéfice de Samson.

Et si, par hasard, en ce qui la concerne, on vous affirme l'opposé de tout ce que nous venons de dire... ma foi, croyez-en ce qu'il vous plaira !

Le ministre nomma, dès l'année 1829, l'illustre comédien, professeur suppléant au Conservatoire.

Samson devint, en 1836, professeur titulaire.

Il a formé toute une pléiade d'élèves. Sans parler de Berton du Gymnase, qui est aujourd'hui son gendre ; de Rachel

ne reçut de son élève une marque plus éclatante d'attachement et d'estime.

sa plus brillante étoile ; de madame Arnould-Plessy[1], que les Cosaques nous rendront peut-être un jour, nous lui devons Augustine et Madeleine Brohan ; mesdames Rose Chéri et Guyon ; mesdemoiselles Denain, Bonval, Fernand et Dubois, cette gentille ingénue de seize ans qui s'est révélée dans *lady Tartufe.*

Riché, jeune acteur plein d'espérance, enlevé par le choléra au Théâtre-Français, avait eu Samson pour maître.

Tous les talents que celui-ci n'a pas dirigés d'abord viennent lui demander leur perfectionnement. Mme Dorval ,

[1] Mademoiselle Mars disait : «—Il y a une chose que je ne pardonnerai jamais à Samson, c'est d'avoir jeté mademoiselle Plessy sur ma route. »

M[lle] Nathalie et M[lle] Judith ont pris des leçons de notre habile professeur.

Il faut assister à ses classes [1] pour se rendre compte de l'admirable précision et de la clarté parfaite avec laquelle il enseigne les règles de son art. Toujours à la portée de ses élèves, il les conduit pas à pas et les mène graduellement aux régions supérieures de l'intelligence dramatique.

Samson a joué au Théâtre-Français dans deux cent quarante ouvrages de l'ancien et du nouveau répertoire.

Luttant sans cesse contre un organe rebelle, il a su le vaincre à force d'étude et de patience ; il le façonne, il le plie

[1] Elles ont lieu de dix heures à midi, au Conservatoire, tous les mardis et vendredis.

à ses rôles; il change un défaut physique en une originale et précieuse qualité.

Jamais acteur n'a mieux tenu les planches.

Son geste est sobre, son jeu plein de finesse. Il lance le mot avec un aplomb remarquable, avec une sûreté constante. L'effet se produit comme il veut le produire, sans gêne, sans effort. Sérieux et comique tour à tour, il a dans son talent mille nuances délicates, mille ressources cachées; toutes les combinaisons de l'art lui sont connues. Il s'identifie avec le personnage et fond en quelque sorte son âme dans ses rôles, pour donner plus sûrement à un caractère le cachet de la vérité, le prestige du beau, la force de la nature.

Il nous serait impossible de publier ici la liste complète de ses créations à la Comédie-Française, depuis 1826 jusqu'à nos jours.

Nous nous bornerons à indiquer les principales.

Samson a créé :

Laurent, dans l'*Agiotage ;* Béranger, dans *Une Aventure au temps de Charles V ;* Martigny, dans *Louis XI à Péronne;* Joyeuse, dans *Henri III et sa Cour ;* Durand, dans le *Complot de famille;* Dupuis, dans le *Mariage d'amour;* Joseph, dans *Clotilde;* Beaugrand, dans le *Bon Garçon ;* Olivier-le-Dain, dans *Louis XI;* Bertrand de Rantzau, dans *Bertrand et Raton ;* Desrosoirs, dans la *Passion secrète ;*

Don Quexada, dans *Don Juan d'Autriche;* Marco, dans une *Famille au temps de Luther;* le chevalier de Granlois, dans le *Procès criminel;* le commandeur de Lonjumeau, dans la *Marquise de Senneterre;* Simon, dans la *Vieillesse d'un grand roi;* Préval, dans *Julie ou une Séparation;* Beauplan, dans *Faute de s'entendre;* Caverly, dans la *Popularité;* le docteur Claudius, dans *Latréaumont;* Coquenet, dans la *Calomnie;* Saint-Géran, dans *Une Chaîne;* Labranche, dans le *Conseiller rapporteur;* Saint-Laurent, dans l'*Héritière;* Thomassin, dans le *Gendre d'un millionnaire;* le pair de France, dans la *Camaraderie;* don Lopez, dans le *Guerrero;* Charles-Quint, dans les *Contes de*

la reine de Navarre; Maître André, dans le *Chandelier;* Tamponet, dans *Gabrielle ;* Dubreuil, dans les *Deux Célibats;* le maréchal Destigny, dans *Lady Tartuffe*, et Duverdier, dans les *Lundis de Madame.*

Mais son plus magnifique et son plus récent triomphe, est le rôle du marquis de la Seiglière.

Depuis Bertrand de Rantzau, le célèbre acteur n'avait pas eu l'occasion de déployer plus à l'aise, et dans une pièce mieux faite, toute sa verve piquante comme réplique, toute sa science comme tenue, toute son originalité comme jeu.

Voilà du moins un vrai marquis, un marquis modèle, sorti de la tombe de la restauration, tout culotté, tout pou-

dré, tout grouillant d'orgueil aristocratique!

La Seiglière est un portrait de famille descendu de son cadre.

On n'est pas plus ancien régime des pieds à la tête que ne l'est Samson dans la charmante comédie de M. Jules Sandeau.

Mais nous avons suffisamment parlé de l'acteur.

A peine s'il nous reste assez de place pour dire ce que nous savons sur l'homme.

Samson est un esprit d'une distinction rare, une nature de vieille souche, fine, délicate, rusée, qui devine tous les piéges et qui jamais ne trébuche dans cette région des coulisses, semée de chausse-

trapes sans nombre et de casse-cous éternels.

Il est bon, généreux, rempli de bienveillance ; mais il devient hautain, dur, impitoyable, lorsqu'on attaque ses droits, ou lorsqu'il est victime de quelque intrigue.

Son intérieur est patriarcal.

Madame Samson, femme d'un tact exquis et d'une merveilleuse bonté, entoure son mari de soins et de prévenances. Elle a depuis longtemps quitté le théâtre pour ne s'occuper que du bonheur des siens.

Rachel a trouvé dans cette maison l'accueil le plus désintéressé, le dévouement le plus absolu, l'affection la plus tendre.

Madame Samson et ses filles [1] ont été pour elle une mère et des sœurs. Elle a reçu là des leçons de tenue, de goût, de tact et de décence, dont son éducation première ne se doutait en aucune sorte.

Quand Hermione passe rue Chabannais, dans son élégant coupé aux moelleux coussins de velours, elle peut lever la tête, regarder le troisième étage de la maison n° 14, et dire :

— De là haut me sont descendues fortune et gloire.

En été, notre illustre acteur transporte ses pénates à Charenton-le-Pont, dans

[1] L'une d'elles, madame Berton, mariée à l'excellent artiste que le public applaudit au Gymnase, a tout l'esprit de son père. Le théâtre doit à madame Berton de gracieux et fins proverbes

une modeste villa, où toute la famille, enfants et petits-enfants, s'abrite sous de hauts ombrages.

L'histoire de Samson rentre dans celle de Taylor, au chapitre du dévouement. On l'a vu sans cesse à la droite du baron philanthrope, infatigable comme lui, comme lui toujours prêt à sacrifier son intérêt personnel à l'intérêt commun.

Au mois de février 1848, plusieurs comédiens, très-foncés en couleur, vinrent trouver Samson, et lui proposèrent de le porter à la présidence du comité des artistes dramatiques.

— Nous ne voulons plus de Taylor! s'écrièrent-ils. C'est une créature du gouvernement déchu. Les élections arrivent, nous voterons pour vous!

— Messieurs, répondit Samson, je ne serai jamais président d'une société d'ingrats.

Les séances du comité avaient lieu dans les salons mêmes du baron Taylor. Nos révolutionnaires y accoururent en masse, Frédérick Lemaître à leur tête.

Dieu sait quelles harangues on débita!

Frédérick avait entraîné Bignon dans ce mouvement aussi insensé que démocratique, Bignon le plus doux des comédiens, la meilleure pâte d'artiste qui soit au monde.

Jugez un peu!

Bignon fut, ce jour-là, presque féroce

— Allons, gros agneau, frappe-toi la poitrine, et n'en parlons plus!

Frédérick Lemaître, avec cette pose,

ce geste et cette voix que vous lui connaissez tous, entame un exorde terrible et reproche aux membres du comité leur administration vicieuse. Les dignitaires tremblent; ils ne savent que répondre à ce Danton nouveau, qui les menace d'un 93 de coulisses.

Tout à coup la porte s'ouvre et Samson paraît.

— C'est Dieu qui vous envoie, murmurent ses collègues.

Frédérick en était à sa péroraison.

— Vous avez humilié les comédiens ! s'écriait-il, vous les avez déshonorés ! vous leur avez fait l'aumône !

— Oui ! oui ! l'aumône ! répétait en chœur la troupe rubiconde.

Samson se lève, digne et calme.

Dans un résumé rapide, plein de sagesse et de convenance, il passe en revue les travaux administratifs du comité, rappelle le nombre des secours accordés aux artistes pauvres depuis l'origine de l'association, et s'écrie :

« — Oui, Messieurs, oui nous avons fait l'aumône ! c'est là notre plus beau titre de gloire. Ceux d'entre vous que le malheur a frappés, ceux que la misère a pu atteindre, ont constamment ici trouvé nos mains ouvertes. Nous avions le mot de *Fraternité* écrit dans nos cœurs, avant que l'idée ne vous vînt de l'écrire comme devise sur votre drapeau! »

Frédérick Lemaître fut littéralement écrasé par cette improvisation éloquente. Il baissa la tête, et Bignon pleura.

Les membres du comité pressaient les mains de Samson. Ils lui disaient :

— Merci ! merci ! vous êtes notre Lamartine !

Au club du passage Jouffroy, où, quelque temps après, recommencèrent les attaques, Samson défendit sa cause et celle de ses collègues avec le même courage et la même puissance. Jamais ses adversaires ne luttent contre sa logique ferme, serrée, vigoureuse.

Il a, comme M. Louis Lurine, la parole facile, nette, élégante, la saillie prompte, le trait incisif et mordant.

Samson est le Démosthène des artistes dramatiques.

M. Louis Lurine est le Cicéron des gens de lettres.

Les clubistes du passage Jouffroy, vaincus par le talent oratoire de notre héros, devinrent tout à coup ses admirateurs enthousiastes et voulurent rassembler sur sa tête les votes des cinq associations pour le porter à la constituante.

Samson leur fit un long discours où il déclinait complétement cet honneur.

« — Croyez-moi, leur dit-il, n'envoyez pas de comédiens à la Chambre. Ils ont déjà fait trop de sottises sous la première république. Je suis pauvre, j'ai des charges de famille ; mes honoraires comme député ne suffiraient pas à mes besoins, et je serais toujours obligé de monter sur les planches. Que deviendrait, je vous le demande, ma dignité de légis-

lateur? Voyez-vous le public siffler un de vos représentants? »

— Oh!... non... ! C'est impossible! fit-on dans l'assemblée.

« — Je conviens, reprit Samson, que cela ne m'est point encore arrivé à la Comédie-Française; mais cela m'arriverait à coup sûr, si j'acceptais vos offres. Et puis... mais non, je ne veux pas vous dire cela. »

— Qu'est-ce donc?.. Parlez! s'écria-t-on de toutes parts.

« — Au fait, si!... je veux vous le dire, s'écria résolûment l'orateur. Il faut de la franchise à l'époque où nous sommes, et j'en aurai : Messieurs, je ne suis pas républicain! »

Nous assistions à cette étrange séance,

et jamais nous n'avons vu pareil effet produit.

Excepté pourtant au Vaudeville, un soir où l'on jouait *la Propriété c'est le vol.*

Un sifflet, un seul, venait de se faire entendre dans la salle.

Du balcon où il se trouvait assis, un monsieur se leva, salua poliment tous les spectateurs, et demanda d'un air de surprise fort grande :

« — Est-ce que, par hasard, il y aurait un républicain ici? »

Le vaudeville manqua de crouler sous les bravos. Il en fut absolument de même au cercle du passage Jouffroy.

Samson a des antagonistes parmi ses

confrères. A force de taquineries et de déboires, ils peuvent le contraindre à se démettre des fonctions de vice-président du comité, qu'il exerce depuis quatorze ans ; mais ils ne lui ôtent ni sa renommée, ni son mérite, ni son éloquence, ni le souvenir des services rendus.

La prochaine assemblée générale va bientôt leur en donner la preuve.

En terminant cette biographie, nous serions coupable de ne pas dire quelle activité prodigieuse déploya Samson, lorsqu'il s'agit, en 1838, d'élever un monument à la mémoire de Molière.

Voyant que la souscription ne marchait pas assez vite, il contribua à organiser une représentation extraordinaire à la Comédie-Française.

Il y eut dix-huit mille francs de recette. La statue de Molière fut commandée.

Lorsqu'on l'inaugura, Samson fit un magnifique discours, et les nombreux auditeurs présents à la solennité peuvent se rappeler ce passage :

« Sa vie (la vie de Molière) avait été brillante et douloureuse; sa mort fut outragée. Pourquoi ? Vous le savez, messieurs, et je ne veux point le dire. Avant Molière, Shakspeare avait été comédien : singulière ressemblance entre ces deux grands penseurs ! éclatant honneur pour un art difficile, auquel un préjugé barbare a trop souvent fait expier ses triomphes ! Mais Shakspeare ne fut point privé des honneurs funèbres, mais Garrick a été conduit à Westminster parmi les tombes royales, et Molière, le grand poëte de France... Oserai-je poursuivre, messieurs? oserai-je vous rappeler qu'à la place même où nous

sommes, de grossières clameurs insultèrent sa mémoire. Ces lieux, vous le savez, sont tout empreints du souvenir de ce grand homme. Nous voyons la maison où il vint achever de mourir; car la mort lui avait porté ses premiers coups au milieu des rires du théâtre. Là, ses restes attendirent, pendant sept jours entiers, une sépulture qu'ils n'eussent point obtenue sans l'intervention de la toute-puissance royale, toujours fidèle à Molière. Et quand l'illustre mort partit enfin pour sa dernière demeure, ce fut la nuit, à la lueur pâle des flambeaux, dans un honteux silence. Pas un hymne pieux, pas un temple pour la cendre de ce juste, sur laquelle l'anathème était lancé, au nom du Dieu qui pardonne, par des hommes qui n'ont jamais pardonné !»

Samson, cœur droit, intelligence d'élite, âme sensible, esprit certain de sa valeur, a souffert plus qu'un autre, et souffre encore de cet inconcevable et ridicule préjugé, fils des siècles qui ne

sont plus, et que Rome, depuis longtemps, aurait dû proscrire.

Jadis, l'Église a lancé l'excommunication contre les comédiens, voici pourquoi :

« Parce qu'ils mêlaient, dit une vieille chronique, à leurs farces malhonnêtes, des prêtres en étole et en surplis ; on voyait souvent sur la scène un autel chargé de croix et d'ornements ecclésiastiques, et les acteurs citaient des textes de l'Évangile pour les tourner en dérision. »

De nos jours, le théâtre ne commet aucun de ces sacriléges.

Le motif de la condamnation n'existe plus, par conséquent la sentence doit être déchirée.

Si vous ne priez pas sur la tombe des comédiens, vous ne devez prier ni sur la tombe des peintres, ni sur la tombe des statuaires, ni sur la tombe de tant d'autres, uniquement comme eux interprètes de l'art.

Vous ne devez pas surtout prier pour les auteurs, car ils font les rôles ; encore moins pour les spectateurs, car ils vont applaudir.

Vous ne devez prier pour personne.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

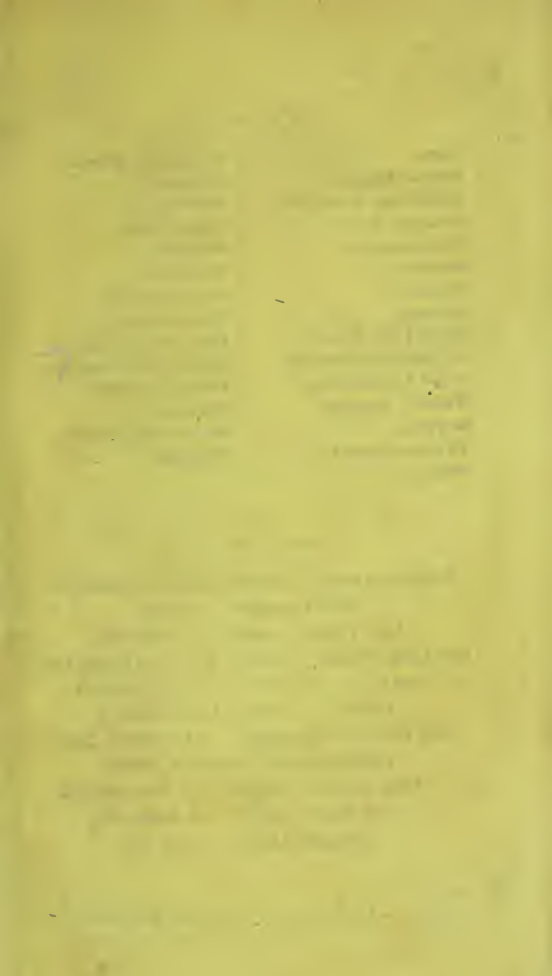
M. Laugier, archiviste du Théâtre-Français, non content de mettre à notre disposition tout ce qui a pu nous éclairer sur l'histoire du doyen des sociétaires, a bien voulu donner à notre lithographe les quatre rimes ci-contre, écrites de la main de Samson, et qui servent de début au poëme dont nous avons parlé dans le cours de cette biographie.

...cet art enchanteur si longtemps outragé,
...e la raison défend contre le préjugé,
...i doit briller du coeur une étude savante,
...par qui sous nos yeux la pensée est vivante,
...i d'un mobile acteur fait tour à tour d'hommes divers,
...J'essaierai de tracer les leçons dans mes vers.

(art théâtral)

Samson

Imp. Lemercier...



PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44



LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

22

JULES JANIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE.

50 centimes.

PARIS

J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9

1855



JULES JANIN

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.





LES CONTEMPORAINS

JULES JANIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9

1854

A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris, 15 novembre 1854.

Monsieur,

Le soir même du jour où ma première lettre, datée de Clichy, fut publiée en tête de la biographie de Samson, deux hommes de loi, chargés de vos ordres, me firent demander au greffe et m'annoncèrent que j'étais libre.

Ah ! cher hôte (permettez-moi de vous donner toujours ce nom), pourquoi me renvoyer si vite ? pourquoi vous fatiguer sitôt de ma correspondance ?

J'étais merveilleusement établi dans ma retraite ; j'y travaillais avec un calme dégagé de remords. Car enfin, vous le

savez, ce n'étaient ni la dissipation ni l'inconduite qui m'avaient jeté sous les verrous. Ma captivité, Dieu merci, ne semblera déshonorante à personne. J'ai cru pouvoir suivre vos doctrines, voilà mon malheur.

O le *droit de tout dire*, il m'en souviendra, cher hôte !

Comme un franc étourdi, j'ai donné dans ce panneau la tête basse. Sur la foi de votre parole, je me suis promené, je me promène encore le long d'une voie fatale, semée de casse-cous et de précipices.

Aujourd'hui vous rentrez brusquement dans la logique, et je sors de prison.

Mais, hélas ! je ne reprends ma liberté que pour mieux la perdre ! Un autre pé-

ril me menace, une nouvelle catastrophe va fondre sur ma tête. J'ai les dieux contre moi, les augures ont parlé, je suis mort.

Jules Janin, lui aussi, va me faire un procès.

Voyez le danger de l'exemple! A présent mes *biographiés* (permettez-moi de forger le mot) n'attendent même plus que leur notice soit écrite. Ils jettent feu et flamme; ils me montrent le poing; ils veulent m'épouvanter par leurs cris et par leur fureur.

Ainsi fait ce bon M. Janin.

Vous ne l'ignorez pas, il a toute la magistrature dans sa manche. Ah! mais il ne faut point rire! Le terrible critique en convient lui-même; il l'affirme de

droite et de gauche, il le crie par-dessus les toits. Ne vous souvenez-vous plus de ce malheureux Pyat? Deux ans de prison! Janin m'en promet le double.

— Et vous reculez? direz-vous.

Non, cher hôte, non, soyez sans inquiétude. Vérité quand même, c'est ma devise; vous le savez mieux qu'un autre.

Pour me servir d'une phrase à la Prudhomme, la biographie de Jules Janin sera peut-être mon dernier jour; mais qu'importe? On arrive au bord du fossé, le mieux est de sauter gaiement.

Je me précipite la tête la première dans cette biographie comme dans un abîme.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

JULES JANIN

« Oh! mil huit cent quatre! la belle époque pour naître! » s'écrie quelque part M. Janin.

Certes, il faut le dire, jamais année plus glorieuse et plus féconde en événements grandioses ne prit sa place au cortége des siècles : Napoléon, vain-

queur aux Pyramides et à Marengo, plaçait sur sa tête le diadème impérial, et le prince des critiques naissait à Saint-Étienne, près Lyon, de parents pauvres mais honnêtes.

Nous consignons ici le jour de cette naissance à jamais célèbre.

C'était le 11 décembre. Le nouveau-né reçut au baptême les noms de Jules Gabriel.

La seconde ville de France eut l'honneur de voir notre héros entamer, dans son lycée, les mémorables études qui devaient l'aider plus tard à saupoudrer ses feuilletons du lundi de citations latines aussi coquettes que judicieuses.

On aime à retrouver aujourd'hui ce gros homme pataugeant dans Tacite,

cabriolant à côté de Juvénal, dansant sur une page de Suétone, prenant pour balancier un vers de Virgile et jouant au ballon avec deux ou trois hémistiches du père Horace, le tout pour prouver qu'il n'a jamais perdu son latin.

A quinze ans, Jules s'imagine qu'il est profondément versé dans les racines grecques; il se persuade que sa force en thèmes dépasse toutes les limites connues. Chez lui la taille physique reste stationnaire; mais l'amour-propre se développe outre mesure.

Dans sa famille on le nomme le *petit prodige*.

— Expédiez-moi ce gaillard-là, dit un de ses oncles, à Paris, au collége Louis-le-Grand. Il remportera le prix

d'honneur, et vous verrez les colléges rivaux se disputer la gloire de lui faire achever gratuitement ses classes. De plus, il aura par la suite l'avantage de ne rien débourser pour ses inscriptions à l'école de droit.

L'idée semble admirable.

On annonce partout à Saint-Étienne que Jules va partir en conquête. Une grand'tante, qui l'a bercé, promet de payer la première année de pension.

Cette bonne femme raffole de son neveu. Jules nous apprend lui-même dans ses *Contes nouveaux*, magnifique livre entièrement oublié de notre époque ingrate, que sa tante, une semaine avant le départ, se sauve pour ne point assister aux adieux.

Pauvre vieille! elle craint de ne pouvoir se séparer de son Janotin mignon, comme elle l'appelle dans sa naïve tendresse.

On prépare le trousseau du futur lauréat de Louis-le-Grand. L'heure de monter en voiture arrive. Jules quitte sa mère, qu'il ne doit plus revoir.

« Je l'aurais fait trop pleurer, dit-il, si j'avais, moi aussi, pleuré [1]. »

Rarement on a vu preuve d'amour filial plus remarquable et plus touchante. Retenir ses larmes par excès de sensibilité nous paraît être d'un héroïque exemple. M. Janin seul pouvait le donner au monde.

[1] Préface des *Contes nouveaux*, tom. I, p. 22. Toutes les citations qui suivent sont tirées de cette préface.

Il se trouve dans la diligence aux côtés d'une fille entretenue. La donzelle a du bon. Ses discours renferment toute la moralité qui manque à sa conduite, et la conversation est des plus édifiantes. A leur arrivée à Paris, sa compagne de voyage lui recommande d'éviter les mauvaises sociétés ; puis elle l'embrasse sur les deux joues.

Ordinairement, dit-on , ces baisers-là portent bonheur.

Mais ou les proverbes mentent, ou notre héros n'a point de chance. A peine est-il sur les bancs du collége que son professeur Burnouf s'aperçoit qu'il ne sait rien de rien.

Jugez de la surprise des habitants de Saint-Étienne, lorsqu'ils apprennent ceci!

Burnouf laisse ce malheureux Jules parmi les trente derniers, c'est-à-dire au milieu de cette plèbe obscure que, dans l'idiome scolaire, on nomme irrévérencieusement les rosses.

Adieu le prix d'honneur ! La spéculation de l'oncle échoue sur toute la ligne ; les colléges ne se disputent en aucune sorte le jeune prodige de Saint-Étienne, et la vieille tante est obligée de payer successivement trois années de pension.

Mais aussi, comme Janin traite son professeur Burnouf !

« Eh ! par le ciel, où sommes-nous? où allons-nous? de qui faut-il dépendre? Quel siècle! quelle caverne ! quelle pétaudière ! Voilà donc où est la science? *hæc est scientia;* voilà ceux que vous nous donnez pour maîtres? *magistrorum squalidum pecus!* Les capacités d'un élève, sa force intellectuelle, sa puissance d'imagina-

tion et de jugement, son esprit, sa raison, son âme, tout cela se mesure à la toise du premier baudet universitaire venu ! *asinus discipulum fricat*. O honte! *proh pudor!* Voyez ces pédagogues avec leur trogne barbouillée d'algèbre et leurs cheveux mal peignés; *caput hirsutum!* O les plaisantes mines! ô les beaux museaux! Ardez un peu! comme dirait Molière. Ils sont horribles à voir. Ce sont des monstres de laideur, des colosses de sottise; ils portent lunettes, ils sont myopes, ils sont aveugles : *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*. Tu les as peints dans un seul vers, ô Virgile, ô poëte! Mais, va-t-on me dire, pourquoi se fâcher contre de pareilles gens? Ce sont les infirmes de l'esprit, les paralytiques de l'intelligence, *inanes et pauperes*. Ils ne bougent pas, ou, s'ils bougent, ils trébuchent, ils tâtonnent, ils tombent le nez sur le fumier sans voir la perle; *margaritam ante porcos*. Non certes, non vraiment, en vérité, non! je vous le dis une fois pour toutes, il est impossible de se taire en présence d'un tel scandale. Il ne faut point en rire,

s'il vous plaît, *risum teneatis*; car la jeunesse, la sainte jeunesse, *sancta juventus*, comme l'appelle saint Augustin, se trouve confiée à ces marouffes, à ces taupes, à ces niais bouffis d'orgueil, à ces pédants. Plus pédant l'un, plus pédant l'autre, *pedantus, pedantior, pedantissimus!* »

Or, nous l'avouons, ce ne fut pas là précisément le langage de notre héros au collége.

Mais si le feuilleton des *Débats* lui eût alors livré ses colonnes, nous aurions à coup sûr obtenu ce précieux échantillon de son style, y compris les barbarismes qui rendent l'imitation plus parfaite

Burnouf n'a pas été la seule victime de Jules. Celui-ci pardonne encore moins peut-être à son proviseur, M. Malleval, un hypocrite.

« Cet homme avait rêvé tout d'un coup

en s'éveillant, qu'il était moral et chrétien. »

Fi ! le vilain rêve !

« Il m'enfermait, dit Jules, pendant des jours entiers, dans d'infâmes oubliettes, sous les combles. »

Et pourquoi, grand Dieu! Nous vous le donnons en mille. Parce que Jules faisait de l'opposition. Comment, de l'opposition politique? Oui, certes, et de la plus chaude. Au lieu de corriger les contre-sens de ses versions et les solécismes de ses thèmes, il déblatérait du matin au soir contre cette cagote de Restauration.

« N'avait-elle pas enlevé aux colléges leurs armes à feu et leurs tambours, pour les remplacer par des cloches et des missels? »

Aussi fallait-il voir comme il la dra-

pait ! Quelle bordée d'épigrammes ! L'aumônier perdait sa morale et ses sermons avec ce jeune chenapan, qui lisait Voltaire en cachette. A l'étude, en classe, à la chapelle, à la récréation, partout, à voix basse ou à haute voix, Jules procédait à l'*éreintement* des jésuites ; il faisait une Saint-Barthélemy générale du clergé. Toute la verve des encyclopédistes passait dans ce cerveau mutin.

Si parfois il apportait quelque trêve à la satire, ce n'était qu'au réfectoire, où de graves occupations lui fermaient la bouche.

Enfin ses classes sont achevées [1].

[1] Les principaux amis de Jules Janin au collége Louis-le-Grand sont Boitard, Lerminier et Sainte-Beuve. Il y connut aussi Lacenaire, et voici l'anecdote

Il n'a pas eu le moindre accessit au concours ; mais il possède admirablement son Voltaire, et si jamais un Nicolardot [1] quelconque lui tombe sous la

qu'on raconte. Un matin de très-bonne heure, après un grand bal donné par le prince des critiques, bal où on l'avait vu danser vingt contredanses avec la belle marquise de La C***, et où, devant cent personnes, il avait frappé sur le ventre à ce vieux satyre de Bosio, en l'appelant *papa*, un homme entre chez lui, pâle, bouleversé, les vêtements en désordre : c'est Lacenaire. Il a pu facilement pénétrer chez Janin. Quelques joueurs attardés sont encore au salon. Jules frissonne. La figure de son ex-camarade de classe trahit un dessein sinistre. Mais il ne perd pas la tête et dit au visiteur : « — Si tu n'en veux qu'à ma bourse, sois le bienvenu. Il me reste cent francs, nous allons les partager ensemble. » Lacenaire, à quelque temps de là, disait au juge d'instruction : « — Janin a bien fait de se montrer bon enfant, sans quoi je le tuais, pour le punir d'être riche et célèbre. »

[1] Cet écrivain a eu l'audace de prétendre que Voltaire ne doit pas être canonisé, que cela ferait tort à l'Église, et que, de plus, au XVIIIe siècle, il y a eu,

griffe, soyez sans inquiétude, le patriarche de Ferney sera vengé.

Que devient notre héros au sortir du collége? N'ayant point obtenu ce laurier classique prophétisé si hautement, il ne veut pas retourner à Saint-Étienne, près de ses compatriotes moqueurs, près de sa famille trompée dans un si bel espoir.

— Je resterai à Paris, se dit Jules, dussé-je y mourir de faim!

Toutefois, il s'arrange pour ne pas être réduit à cette extrémité funeste. Sa vieille tante possède encore quelques revenus: pourquoi ne se déciderait-elle point à habiter la capitale? Il lui écrit de venir, elle arrive, et voilà notre homme

comme à cette époque-ci, dans la presse et ailleurs, un assez grand nombre de coquins.

hors d'inquiétude. Janotin mignon sera cajolé, choyé, bien nourri, car la tante est un cordon bleu émérite. Si vous saviez comme elle fait divinement la pâtisserie, cette bonne tante ! et les sauces à la lyonnaise ! Peste ! quelles sauces [1] !

[1] Dans un grand nombre de ses feuilletons, Janin fait l'apologie du gourmand. Drames, comédies, vaudevilles sont négligés lorsqu'il s'agit de louer Carême ou quelque autre cuisinier d'élite. Il s'exprime ainsi à propos de la publication des *Classiques de la table* : « Rien qu'à ouvrir ce livre-là, l'eau vous en vient à la bouche : livre plein de sel et de suc, écrit par des hommes qui étaient pleins de leur sujet. Rien qu'à ouvrir ces pages resplendissantes, il vous semble que vous entendez le tic-tac de la broche, le rissolement du fourneau, le duo nourricier de la poêle et du pot-au-feu : douce fumée, vapeurs suaves, odorant nuage! Profession difficile et périlleuse que la profession du gourmand! profession qui demande une grande science, une forte tête, et de la santé à revendre! » A la bonne heure, voilà du style qui part de l'estomac. Janin, du reste, n'est gourmand que chez

Mais tout est cher à Paris ; le loyer seul prend la moitié du modeste revenu de la bonne femme.

— Il va falloir travailler, mon garçon, dit-elle à Jules, autrement nous n'y suffirions pas.

Craignant de voir péricliter la cuisine, Janin cherche des leçons au cachet ; il en trouve, et nous le voyons enseigner intrépidement, dans l'intérêt des sauces à venir, le latin, le grec, la géographie et l'histoire. Sur toutes ces matières, la

les autres. Lorsqu'il invite ses amis à déjeuner, rue de Vaugirard, il ne leur fait servir qu'un œuf sur le plat. Il faut qu'il professe pour eux une estime très-grande pour aller jusqu'à la côtelette. Ses convives se vengent de cette lésinerie en criant partout qu'il n'a pas les manières d'un homme bien élevé, et qu'il suce ses doigts à table.

science du jeune instituteur est loin d'être complète, mais ceci n'est qu'un inconvénient médiocre.

« Avec huit jours d'avance, dit-il, j'aurais enseigné l'hébreu et le syriaque. »

O Burnouf! Burnouf! nous ne savons pas si tu es mort; mais, dans ce monde ou dans l'autre, tu dois singulièrement regretter ta méprise!

Jules n'avait affaire, du reste, qu'à des élèves sots et têtus.

« Ils ne comprenaient rien, dit-il, et je m'enseignais à moi-même tout ce qu'ils ne pouvaient apprendre. »

En attendant, les leçons étaient payées Jules eut dès lors une bourse assez rondelette. Il donnait quelques écus de temps à autre à la vieille tante, et le

diable seul peut dire où passait le reste. Notre homme avait de nombreux camarades et de gentilles amies. La troupe folâtre aimait la gaudriole et les fins soupers. Quelles bombances ! Figurez-vous que Jules a l'indiscrétion de nous apprendre le nom de ces dames : elles s'appelaient Alexandrine, Rose et Lili.

« Mon Dieu ! la grisette parisienne, ce n'est pas un rêve ! c'est le seul être gracieux de la vie poétique !... Ces pauvres petites nous arrivaient le *museau* glacé et la *patte* rougie par le froid. »

N'allez pas croire que cette *patte* et ce *museau* soient une hardiesse de style, un manque de respect, un défaut de galanterie ; en vérité, non. Jules est tout à fait dans la couleur de ses souvenirs. A

l'époque où nous sommes de son histoire, il meurt d'envie d'avoir un chien. Toutes ses pensées, toutes ses expressions portent le cachet de cette fantaisie.

« Un chien ! cela bondit, cela pleure, cela rit, cela joue avec vous et comme vous ! »

— Mais, dit la vieille tante, si tu achètes un chien, le propriétaire nous donnera congé.

— Bah ! répond l'intrépide partisan de la race canine, nous déménagerons !

Ce n'est plus un désir, c'est une rage.

Il court au marché aux chiens. Son cœur tressaille aux aboiements multipliés qui se font entendre; il s'émerveille, il palpite, il tremble de joie, en voyant autour de lui toute cette marchandise vivante, qui grogne, qui jappe, qui

montre les dents ou qui remue la queue. Janin passe de la levrette au boule-dogue, du carlin au terre-neuve, du griffon à l'épagneul, du chien courant au chien de basse-cour. Il se fait donner la patte par tous ces quadrupèdes, étudie leur race, demande des renseignements sur leur moralité, sur leur caractère, et finit par choisir un affreux barbet aux oreilles absentes, au poil hérissé, mais qui lui a tendu plus amicalement que tous les autres sa patte couverte de boue.

Janin le paye vingt-cinq francs [1], lui

[1] Il y a une autre version sur le barbet. Quelques historiens prétendent qu'il fut donné à Janin par l'épicier du coin, et lui-même l'insinue dans ses *Contes nouveaux*. Nous préférons la version du marché aux chiens. Elle nous a été racontée par ce pauvre Ladvocat,

donne le nom d'Azor, l'emmène, et vient le présenter à sa tante.

Celle-ci est désolée. Toutefois, à l'aspect de l'affection touchante qui règne entre le barbet et son acheteur, elle passe à l'attendrissement et dit aux voisins :

— J'avais, en vérité, grand tort de me plaindre : Azor et Jules sont deux frères

Avec un chien, des amis, des grisettes et une bourse pleine, Jules menait une

ce phénix des libraires, sur le cercueil duquel Janin a jeté tant de fleurs. Il eût mieux fait de le secourir pendant sa vie. Ladvocat est mort à l'hôpital, après avoir versé plus d'un million dans la poche de certains gens de lettres. Jules était un de ses auteurs favoris ; ils se tutoyaient. Ladvocat lui avait commandé deux articles pour les CENT ET UN, — *l'Abbé Châtel* et *le Marchand de chiens*. Vous voyez? *le Marchand de chiens* : l'histoire de Ladvocat est la bonne.

existence filée d'or et de soie. Mais, l'été venu, ses élèves partirent aux champs avec leur famille.

Plus de leçons, plus de soupers. Notre héros travailla quelque temps dans une étude, puis il s'engagea comme professeur, à cinquante francs par mois, dans la pension Bimar, où quelques Parisiens se rappellent encore d'avoir appris le rudiment sous sa férule.

L'instituteur Bimar était un fort honnête homme, mais qui, aux yeux des dévots outrés de l'époque, avait le défaut capital de ne pas être congréganiste. On décria sa maison, les familles lui retirèrent leurs enfants, la gêne arriva ; bref, le pauvre homme reçut, un jour, certain message sur timbre, dont

le coût était de cinq francs quarante centimes, et qui lui annonçait pour le lendemain la saisie de ses meubles.

Il ne ferme pas l'œil de la nuit.

L'aurore paraît. On frappe à sa porte. Déjà les huissiers, grand Dieu ! Bimar frisonne, il ouvre ; mais, en reconnaissant le visiteur matinal, il respire. C'est un ami, c'est Janin.

Notre héros, nous ne savons trop comment, vient d'apprendre qu'il y a péril en la demeure. Trois mois lui sont dus. Il n'a pas touché un centime depuis son entrée dans cette pauvre maison. Ne rapportant rien à sa tante, celle-ci ne lui prépare que des repas fort maigres.

— C'est bien le diable, pense Janin, si,

de ce désastre, je ne retire pas au moins de quoi faire un déjeuner passable!

Sa gourmandise lui suggère un plan sublime.

— J'ai besoin d'argent, dit-il à Bimar, et vous me devez cinquante écus.

— Ah! mon cher garçon, murmure l'instituteur, dont les yeux sont mouillés de larmes, il n'y a plus rien en caisse. Hier, nous avons acheté le dîner à crédit, et ce matin les huissiers vont venir.

— Je le sais, dit Jules. Si je me suis levé de bonne heure, c'est pour vous aider à sauver quelque chose de leurs griffes, afin de me payer, bien entendu.

— Hélas! que pouvons-nous sauver? Des meubles? le concierge ne les laissera pas sortir.

— Une idée ! fit Jules, qui se posa le doigt sur le front. Vous avez du vin en cave?

— Oui.

— Combien de pièces?

— Une seule ; elle est intacte.

— Bon ! voilà ce que je voulais savoir. Laissez faire !

Il sort en courant. Vingt minutes après on le voit reparaître, affublé d'une blouse, coiffé d'une casquette, et traînant un haquet, sur lequel se trouve une futaille.

— Courez avertir M. Bimar, dit Jules au concierge de la maison. Il faut changer la dernière pièce de vin qui lui a été fournie. Allons, vite ! et revenez me donner un coup d'épaule.

Cet homme ne reconnaît pas le professeur sous l'accoutrement dont il a fait choix. On descend la nouvelle futaille à la cave, on remonte l'ancienne, et Janin, s'attelant au haquet, repart au galop.

La pièce laissée en échange est remplie d'eau pure.

A une heure de là, Jules, qui a négocié la futaille et son contenu, rentre avec ses habits ordinaires.

— J'ai mes cent cinquante francs, dit-il à Bimar. En voulez-vous quittance? venez, je vous signerai cela chez Véfour.

— Chez Véfour? balbutie le brave homme avec surprise.

— Oui. Au diable la baraque! foin des huissiers!

Il entraîne l'instituteur, lui paye un déjeuner monstre, et le grise royalement.

Lorsque Jules raconte cette anecdote, il donne le menu du repas, la carte des vins, le chiffre de l'addition et termine en disant : — « Pauvre Bimar! j'ai réussi tout un jour à le consoler de sa ruine. C'est la plus belle action et le meilleur déjeuner de ma vie! »

En attendant Janin se trouve sans place. Les leçons au cachet ne sont point revenues; l'automne est magnifique, personne encore n'a quitté la campagne.

Suivi de son frère Azor, il se promène sous les avenues silencieuses du Luxembourg.

Ne pouvant alimenter son estomac que d'une façon très-médiocre, il cherche à nourrir son âme par des lectures solides. Entre les innombrables merveilles que possèdent les lettres françaises, le recueil des feuilletons de Geoffroy lui semble le premier livre auquel un homme de goût doive accorder la préférence.

O le plaisant esprit d'un poëte ignorant
Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand!

Preuve de vocation, va-t-on nous dire. Jadis les femmes de la cour de Lycomède virent Achille se précipiter sur des armes. A quarante siècles de distance, on voit Janin se précipiter sur des feuilletons de théâtre.

Nous répondrons à ceci tout à l'heure.

Laissons notre héros parcourir ces pages loyales et consciencieuses, où Geoffroy déshabille les talents de son époque et les rapetisse au point d'en faire des nains. Il est émerveillé du sans-façon avec lequel ce critique traite les célébrités les plus reconnues [1]. Voilà donc où peut conduire la plume? Quelle puissance! On n'a pas besoin de créer des chefs-d'œuvre; il suffit d'analyser, de disséquer, de critiquer ceux des autres. C'est beaucoup moins difficile, et l'on acquiert autant de gloire.

— Ah! se dit Janin, si je pouvais être journaliste!

[1] Geoffroy a toujours nié le génie de Talma.

Sur ces entrefaites, Azor, courant dans les avenues, fit la connaissance d'une levrette mignonne, qui parut vouer au barbet un sentiment tendre, car elle vint sauter et gambader avec lui jusqu'aux pieds de Janin.

— Ici, Flora !... Veux-tu t'en aller, vilaine bête ! dit une jeune dame, fort élégante, accourant pour chasser le barbet à coups d'ombrelle.

La seconde apostrophe, et la plus disgracieuse, s'adressait à Azor.

— Madame, dit Jules, permis à vous de trouver mon chien déplaisant, mais je vous supplie de ne point le battre.

Un jeune homme, dont la dame venait de quitter le bras pour empêcher sa levrette de fréquenter Azor, arriva sur

le lieu de la scène et fit au maître du barbet quelques excuses polies sur la vivacité de sa compagne.

Tout à coup ce jeune homme pousse un cri, Jules en pousse un autre. Ils viennent de se reconnaître et s'embrassent avec effusion. Ce sont deux amis de Louis-le-Grand.

Azor et la levrette profitent de la circonstance pour reprendre leurs ébats. La dame n'ose plus se plaindre.

— Je te fais mon compliment, dit le jeune homme, tu te portes comme un charme. Quelle mine fleurie! quelles joues rubicondes!

— Eh! oui..... la misère! répond Jules en souriant.

— Fi! quel mot! doit-on jamais le

prononcer à notre âge? Si tu n'es pas entré dans une carrière lucrative, imite-moi; taille une plume et fais des articles pour les journaux.

— Hein!.... qu'entends-je?.... tu es journaliste! s'écria Jules pressant avec transport les mains de son ami. C'est merveilleux! à l'instant même je songeais à le devenir.

— Eh bien, je t'offre ma protection.

— Je l'accepte, avec reconnaissance, avec bonheur!

— C'est dit. Viens ce soir dîner avec moi chez madame (Janin fit un profond salut). Madame est une des artistes les plus distinguées du boulevard (Janin salua jusqu'à terre). Nous irons ensemble à l'Opéra-Comique, où madame t'offre

une place dans sa loge (Janin faillit tomber à genoux).

— Ah ! madame, que de bonté ! murmura-t-il. Je vous jure...

— Ici, Flora ! dit la dame distraite. Pardon, monsieur. Oui, c'est entendu, nous vous attendons à dîner ce soir ; mais ne nous amenez pas votre vilain chien !

Ils se séparèrent.

A partir de ce jour, il y eut entre Azor et Jules une grande froideur. Pourtant le barbet seul avait causé la bienheureuse rencontre. Son maître lui devait tout, la protection du journaliste, un dîner confortable, un fauteuil dans une loge de face, aux côtés d'une jolie femme, et des espérances à n'en plus finir.

Mais ce n'est pas la première fois que les chiens ont à se plaindre de l'ingratitude des hommes.

Le barbet tomba dans le désespoir. Il avala, dit la chronique, une boulette empoisonnée, qui lui fut perfidement offerte par le propriétaire. Janin ne pleura même pas la mort de cet ami fidèle, tant il éprouvait de joie de mettre un pied dans le journalisme.

Son ex-camarade de classe venait de le faire recevoir au nombre des rédacteurs de *la Lorgnette* [1].

Et si l'on nous reproche de raconter un peu trop à la légère ces particularités entièrement véridiques, nous adresse-

[1] Feuille de chou théâtrale, où Janin reçut en partage le compte rendu des pièces de l'Ambigu-Comique.

rons une question fort simple à nos lecteurs, avant d'accepter le blâme ; nous demanderons :

— Vous est-il jamais venu à l'esprit de prendre Janin au sérieux ?

Tous vont me répondre :

— Oh ! non, certes !

Alors de quoi vous scandalisez-vous ? Le ton de cette biographie convient à son sujet.

M. Janin est un fort honnête homme, un citoyen recommandable : à ce point de vue, nous lui accordons toute notre estime, et c'est quelque chose. Mais pourquoi s'est-il avisé d'aborder la littérature ? où était la nécessité qu'il devînt feuilletoniste ? avait-il besoin de se fourrer dans cette galère ? Dites-le-

nous, s'il vous plaît, là, franchement, est-ce que ce gros visage naïf, créé pour la bonhomie, la candeur et le sourire, devait jamais fulminer de l'œil et montrer les dents? Voyez cette main potelée, fine et ronde; la destinée d'une pareille main, quoi qu'on dise, était de faire constamment patte de velours, et voilà que notre homme y laisse pousser des griffes.

Ah! malheureux Jules! quelle folie!

Pour exercer avec dignité la critique, n'importe en quel genre, il faut être sûr de soi-même; il faut avoir affermi son jugement par de graves études; il faut sonder sa conscience, descendre au fond de son âme, et savoir si la raison, la sincérité, la justice y résident.

Avez-vous fait cela ? répondez.

La critique est un sacerdoce, mon pauvre garçon, ne vous y trompez pas ; elle demande une grande force morale, un esprit sain, dégagé des ténèbres de l'ignorance, et qui soit à l'épreuve de la rancune, de la jalousie, du caprice. Pour devenir un bon critique, il ne suffit pas de dépouiller la redingote crasseuse d'un pion de collége, de ramasser une plume n'importe où et de s'embusquer au coin d'un journal pour attendre les auteurs : non, vraiment, Janin, ce n'est point cela, mon ami !

Vous avez beau nous menacer d'un procès, vous entendrez, et le public entendra ce que nous avons à dire.

Il n'y a pas de juges en ce monde qui

voudront étouffer notre voix, lorsqu'il s'agit de la défense des lettres. Et puisque nous parlons des juges, vous n'ignorez pas, mon cher, qu'ils ont appliqué dans tous les siècles la peine du talion. Votre biographie n'est pas autre chose qu'une application de cette peine. Résignez-vous à subir les coups de verge que vous avez infligés si souvent aux autres.

Jules Janin lui-même nous a tendu jusqu'ici le fil biographique.

Nous l'avons suivi pas à pas dans le dédale un peu confus de son propre récit : maintenant nous le retrouvons journaliste, avec le théâtre de l'Ambigu sous sa coupe.

Tous les soirs il traverse la Seine et

suit la rue St-Martin jusqu'au boulevard; il tourne à droite, fait deux cents pas, traverse la chaussée d'un pied leste, et le voilà dans son empire.

Les nymphes de l'endroit le cajolent et le courtisent pour obtenir dans *la Lorgnette* quelques lignes flatteuses; mais en arrière elles se moquent de lui et le baptisent du nom de *Jean-Jean*.

Cette sotte dénomination provient du J. J. que le nouveau rédacteur place comme signature à la fin de ses articles.

Bientôt on ne se gêne plus, et la raillerie prend ses coudées franches.

—Eh! bonjour, monsieur *Jean-Jean!* crient ces dames. — Comment vous portez-vous, monsieur *Jean-Jean?* — Tu

n'as pas lu le dernier article de *Jean-Jean*, ma chère? — On dévore les articles de *Jean-Jean*. — Ce gros *Jean-Jean* devient à la mode. — Payez-vous à souper ce soir, *Jean-Jean*, mon ami?

Notre homme se fâche tout rouge.

Les petites causes engendrent les grands effets, comme l'a victorieusement démontré M. Scribe : toute l'histoire du prince des critiques découle du sobriquet de *Jean-Jean* [1].

Au lieu de prendre une tenue digne et de repousser par le dédain ces plaisanteries niaises, le rédacteur de *la Lorgnette* avise que sa plume est une arme

[1] En arrière ses amis le nomment *Jeannot*. Quelques-uns poussent l'inconvenance jusqu'à l'appeler Janin, dit l'*Ane mort*.

et qu'il peut s'en servir contre les railleurs.

Jugez alors des comptes rendus!

Ce n'est plus la vérité qui les dicte; la conscience n'y est pour rien.

Vous m'avez appelé *Jean-Jean*, madame? cela suffit : je ne reconnais à votre jeu ni mérite, ni délicatesse, ni grâce; vous n'avez point d'élan, vous manquez de verve. Le public vous trouve détestable, et vos épaules sont maigres.

Quel est, je vous prie, cet individu qui passe d'un air distrait? C'est l'auteur de la pièce nouvelle. Il ne m'a pas salué, ce me semble? Attends un peu, attends donc!

Et *la Lorgnette* vous rédige un délicieux article, tout frétillant d'épigrammes. L'auteur est aiguillonné, lardé, percé à jour. Sa pièce est une œuvre sans nom, quelque chose de monstrueux et d'horrible, où l'absurdité donne les mains à la sottise, où le style et le bon goût ne brillent que par leur absence... et cela t'apprendra, maroufle, à cultiver la politesse !

M. Janin se complaît dans ce système. Il réussit, de nos jours, à développer sa tactique sur une échelle immense. Arbitre absolu des destinées théâtrales, il les règle à sa fantaisie et les fait pivoter sur la pointe flexible de son caprice.

On doit, si l'on veut obtenir ses bonnes grâces, être continuellement à

ses genoux. Dorlotez-le, mignotez-le, flattez-le ; brûlez-lui sous les naseaux tous les parfums de la louange. Grattez et regrattez la nuque à ce perroquet hebdomadaire qui jase tous les lundis sur le perchoir des *Débats*. N'oubliez pas de lui dire qu'il est mignon, qu'il est beau, qu'il a bon bec et gentil plumage.

Surtout ne lui reprochez pas de répéter tous les lundis la même chanson.

Vos affaires iront pour le mieux, soyez sans crainte. Il vous rendra toutes vos gentillesses au centuple, il vous caressera de son style le plus moelleux, il vous bichonnera de ses phrases les plus douces, il vous étendra sur le lit de fleurs de ses périodes, il vous inondera

de la pommade la plus odorante de ses feuilletons.

Mais, si vous n'avez pour lui ni prévenances délicates, ni procédés flatteurs; si votre obséquiosité, toujours en éveil, ne se prosterne pas à plat ventre devant ce grand Lama des coulisses, vous êtes perdu.

Faites vos adieux à la gloire dont il tient tous les rayons pour les distribuer à sa guise.

Jamais la célébrité ne couronnera votre front d'une auréole, si vous avez été pour ce bon M. Janin sans respect, sans vénération, sans égards.

Oubliez de vous découvrir quand il passe, et vous resterez dans ces limbes obscurs où il plonge les plus beaux ta-

lents, lorsqu'ils ne s'inclinent pas devant sa ronde et majestueuse personne.

« Ah ! c'est à prendre ou à laisser, vous dira Jules. Ceci est ma profession de foi ; vous avez la mesure de ma conscience littéraire. Je fais de la critique, il faut que cela me rapporte quelque chose. Eh ! de quoi vous plaignez-vous en fin de compte ? Je n'ai jamais eu, Dieu merci, la prétention de fouiller dans vos poches. Me voyez-vous, la plume au poing, la phrase chargée à mitraille, m'embusquer au coin des *Débats*, comme un bandit napolitain, pour dévaliser les directeurs, rançonner les auteurs et demander aux malheureux acteurs la bourse ou la vie ? Gar-

dez votre argent, mais saluez, morbleu! »

Parfaitement dit, gros père.

Nous savons que vous êtes honnête homme; déjà nous l'avons déclaré plus haut; nous le répétons et nous le répéterons encore.

Ce n'est pas vous qui déshonorez la littérature et qui inventez le vol au feuilleton. Dieu nous préserve de vous soupçonner de ces manœuvres ignobles qui s'exercent en pleine civilisation et en plein soleil.

On ne vous refuse pas la main, à vous. Un directeur de l'Opéra ne vous fera jamais la sanglante injure de vous tendre un billet de mille francs au bout d'une paire de pincettes.

Mais si vous laissez aux bandits napolitains la critique à plume armée ; si derrière le feuilletoniste personne n'a le droit d'aller souffleter l'homme et de lui reprocher la vénalité de sa phrase, le commerce impur de ses articles, l'homme est sauvé, l'écrivain ne l'est pas.

Il est expressément défendu au critique d'être fantasque ; il n'a pas le droit de se montrer capricieux[1]. Ses rancunes personnelles, ses susceptibilités ridicules, son amour-propre, son orgueil, ses antipathies ou ses sympathies ne doivent pas franchir le seuil de son cabinet de travail.

[1] « Mademoiselle Rachel, dit *l'Artiste*, a été mauvaise,—dans cent cinquante feuilletons de M. Janin,—pour avoir oublié de lui donner des bonbons le jour de sa fête. »

C'est un sanctuaire où le dieu des arts lui ordonne d'accueillir indistinctement amis ou ennemis.

Le jour où le prêtre manque de justice et d'impartialité, qu'on le chasse de l'autel !

Or, vous êtes ce prêtre-là, messire Janin.

Quelle est, dans notre siècle, la gloire véritable dont votre critique n'ait pas essayé d'obscurcir la splendeur? Vous avez traité Balzac avec une irrévérence que sa tombe illustre vous reproche aujourd'hui comme un crime. Tout ce qui était grand, tout ce qui était beau, vous avez voulu le rapetisser et l'enlaidir. Pygmée jaloux, vous attaquiez les géants et vous

leur mordiez le talon pour les arrêter dans leur marche. Si quelquefois, après avoir insulté le génie, on vous a vu tout à coup lui rendre hommage, vous n'avez été mû ni par le regret ni par le repentir. On peut être sûr que le vent d'une rancune ou d'une jalousie plus forte soufflait dans les barbes de votre plume, et lui faisait opérer cette brusque volte-face.

Ainsi Victor Hugo, que vous aviez méconnu, contre lequel vous avez écrit des pages si dédaigneuses, Victor Hugo maintenant est *le roi des poëtes;* vous l'appelez *écrivain sublime;* il est devenu pour vous *l'aigle aux ailes puissantes.*

Cachez mieux votre ficelle, mon cher!

Il ne vous manquait plus, parbleu, que d'avoir des haines politiques[1] !

[1] Les tendresses orléanistes de M. Janin sont connues. Il doit à Louis-Philippe ce ruban rouge qu'il tait si malheureux de ne pas avoir. Une fois décoré, ules n'eut plus qu'une préoccupation, celle de se faire ardonner son ruban par des amis jaloux. Il rencontre in jour Théodose Burette, professeur d'histoire, et it : « Ah çà ! pourquoi ne portes-tu pas ta croix ? Tu a mets dans ta poche sans doute pour faire la cour u *National* ? — Tu m'affliges, répond Burette. Je ne suis pas décoré. — Par exemple ! toi ! le seul homme qui sache l'histoire de France ! Demande une audience au ministre, je t'accompagnerai. Tu auras le ruban, j'en fais mon affaire ! » Huit jours après, ils s'en vont bras dessus bras dessous à l'instruction publique Jules est admis le premier à l'audience de M. Villemain. Il reste une heure avec le ministre et dit à Burette en sortant : « L'affaire est dans le sac, mais j'ai eu un mal ! Remercie bien le ministre au moins ! » Introduit à son tour, le professeur se confond en actions de grâce, et M. Villemain de répondre avec un ton de glaciale impertinence. « Que signifie tout cela ? M. Janin ne m'a pas dit un mot de vous. Allez, monsieur ! » Burette en fit une maladie. Jules a toujours affirmé qu'il avait eu la parole du ministre. Cela n'a rien d'impossible.

On n'est pas plus maladroit et plus inconséquent que vous l'êtes. Pourquoi souffleter ainsi votre présent avec votre passé? que croyez-vous y gagner pour l'avenir?

Ah! vous n'êtes plus alerte, Janin, mon ami! La corde devient flasque, le balancier vous tombe des mains. Vous n'allez plus ni en avant ni en arrière. On assure que votre esprit prend du ventre et qu'il tourne sur lui-même comme un tonton.

Mais laissons dire les méchantes langues Il faut achever notre tâche.

La vieille tante de Jules, sa seconde mère, a rendu le dernier soupir, après avoir dépensé son dernier écu[1]. Janin

[1] On affirme qu'elle est morte abandonnée, sans

donne congé de l'appartement qu'ils occupaient ensemble et se réfugie dans une mansarde du quartier Saint-Jacques, bien qu'il fût alors très à son aise.

C'était un genre qu'il se donnait.

Pendant huit mois seulement *la Lorgnette* eut les honneurs de sa féconde et spirituelle rédaction. Janin passa tout à coup au *Figaro* avec armes et bagages. Cette feuille, qui venait à peine de naître, avait déjà toutes ses dents.

« C'était, dit Jules, un journal plein d'indignation et de fiel. Chaque matin éclataient

pain et sans feu. C'est impossible. Jules Janin n'a pas été ingrat à ce point pour l'amie dévouée de son enfance, pour la bienfaitrice qui s'est saigné les veines, qui l'a logé, nourri, entretenu pendant toute sa jeunesse et ses longs débuts dans la littérature. Encore une fois, c'est impossible.

de nouveaux sarcasmes, de nouvelles colères. Nous étions tous méchants sans méchanceté et cruels sans le savoir. »

Bon apôtre !

Pourquoi n'ajoutez-vous pas que vous étiez spirituel sans esprit et que vous amusiez le public sans vous en douter?

Janin contribua puissamment au succès du *Figaro* [1]. Il s'y montra tout à

[1] Outre sa collaboration à cette feuille, il a travaillé dans le *Journal des enfants,* dans le *Magasin des familles,* dans la *Revue de Paris* et dans *l'Artiste.* Avant de passer aux *Débats,* il a rédigé le feuilleton de *la Quotidienne* et celui du *Messager.* Le premier de ces journaux a publié de Janin une nouvelle qui a pour titre *les Cheveux de la reine.* Il était légitimiste alors; mais depuis... « L'homme absurde est l'homme qui ne change jamais. »

A l'époque où notre héros était à *la Quotidienne,* il inventa *le Marchand de canards,* ce type curieux oublié par Balzac dans la *Monographie de la presse parisienne.* Un de ses amis le tourmentait continuel-

la fois jovial et agressif. On cite comme son plus glorieux fait d'armes ce bizarre discours de réception académique, au bas duquel se trouvaient ces mots pour signature : *le Duc de Montmorency.*

lement pour l'insertion de quelques articles. « Impossible, dit Janin, tu écris comme une huître. Si tu veux gagner de l'argent, voici ce que tu as à faire. Invente des bourdes, creuse ton imagination pour trouver des suicides étranges, des assassinats horribles. Dis qu'une femme est accouchée d'un enfant cornu; affirme qu'un serpent de mer de trois cents mètres de longueur a paru sur les côtes du Havre, etc. Onze ou quinze lignes pour chaque article. S'il est de nature à provoquer une réclamation, tant mieux, on te le paiera double. » L'ami suivit le conseil, et l'industrie a pris de nos jours un développement immense. Nous avons vu un marchand de canards dans les bureaux de M. Dumont, de *l'Estafette.* Il entre, salue et tire de sa poche une multitude de petits papiers qu'il fait lire au rédacteur. « Combien celui-ci? — Deux francs. — C'est trop cher; trente sous. » On le paie et il va proposer ses volatiles à d'autres journaux. Ce commerce est lucratif.

Le dernier rejeton de la grande famille venait d'être admis au nombre des Quarante.

Il protesta dans *la Quotidienne* contre la burlesque harangue du *Figaro*. Les autres feuilles monarchiques réclamèrent également en son nom.

Janin tenait sa réponse toute prête :

— A qui diable en avez-vous, monseigneur? s'écria-t-il. Vous avez donc été reçu à l'Académie française? Pardieu! je l'ignorais, je vous assure, et c'est bien involontairement que j'ai trompé le public. M. le Duc, aubergiste du *Cheval-Blanc* à Montmorency, s'est fait recevoir membre de la société chantante de ladite ville. J'ai donné le compte rendu de la séance et j'ai publié

le discours du récipiendaire. Vous n'êtes pour rien dans la chose... désolé du quiproquo ! »

Le double sens était fort adroitement maintenu d'un bout de l'article à l'autre.

Victime de cette bouffonnerie singulière, le noble duc vit tous les rieurs se mettre du côté de Janin. Triboulet n'eut jamais succès semblable, même en se moquant de François Ier, son maître.

Nous avons vu le collégien de Louis-le-Grand faire acte de libéralisme, dès l'âge le plus tendre : jugez comme il griffa cette malheureuse Restauration, lorsqu'il eut entre les mains une plume de journaliste ! Le renversement du trône de Charles X est l'ouvrage de Jules; il vous l'affirmera lui-même, et, si vous

le poussez un peu loin, vous l'entendrez professer les doctrines les plus révolutionnaires.

« L'opposition a été ma vie à moi, comme à d'autres la défense du pouvoir est leur vie. Le premier qui a jeté des paroles d'opposition après Juillet et qui les a signées, c'est moi. »

Diable d'homme ! c'est vrai pourtant. *Barnave* est là pour le dire. Jamais diatribe plus violente ne fut publiée contre la maison d'Orléans. Le balancier penchait alors à gauche ; il s'est, depuis, incliné fortement vers la droite, et Jules a dansé pour la branche cadette.

J'suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m'lancer sur la place,
D'un coup d'pied queuqu'part m'attrapa
Et m'dit : saute, Paillasse !
T'as l'jarret dispos,
Quoiq't'aies l'ventre gros

Et la fac' rubiconde.
N'saut' point-z-à demi,
Paillass' mon ami,
Saute pour tout le monde !

O vieux Béranger ! si Jules nous intente un procès, nous te mettrons en cause.

En ce temps-là notre héros fit connaissance de mademoiselle Henriette L...., fille d'une portière de la rue de Tournon, charmante et gracieuse personne qui doublait les ingénues à l'un des principaux théâtres de Paris.

Henriette imitait ses compagnes et cherchait à gagner la bienveillance de Janin.

Mines pleines de gentillesse, provoquants sourires, chatteries de femme délicates et mignonnes, rien n'était né-

gligé pour fléchir ce gros garçon, devenu le Croquemitaine des coulisses, et dont les articles faisaient peur.

Quand on est femme, l'embarras est grave, surtout si la critique est exigeante.

Notre jeune artiste osa parfois s'aventurer dans cette mansarde du quartier Saint-Jacques, où le Jupiter théâtral préparait ses foudres.

On obtenait ainsi des articles flatteurs et de bons rôles. Henriette n'avait plus à craindre le froncement de sourcil du feuilletoniste olympien. Jules s'humanisait au regard de la jolie visiteuse ; il consacrait galamment une partie des bénéfices de sa plume à l'achat de cadeaux et de parures, qu'on ne refusait jamais,

pour ne point réveiller les foudres éteintes.

A la fin du spectacle, tous les soirs, Jules reconduisait la belle rue Saint-Dominique-d'Enfer. Henriette frappait à une porte ; cette porte, une fois ouverte, se refermait sur elle et laissait Janin dehors.

— Je demeure avec ma famille, disait l'actrice, et vous ne pouvez pas entrer, mon ami.

— Cher ange! pensait Janin, repose en paix dans le calme et dans la sagesse! Puissent tous les rêves paisibles te bercer sur leurs ailes d'or!

Et lui-même s'en allait rêver dans sa mansarde solitaire.

Mais, un soir, au foyer du Vaudeville,

Jules apprend qu'il a un rival, et que ce rival est un jeune peintre de beaucoup de talent, logé rue Saint-Dominique.

Grand scandale, duel imminent. D'officieux amis s'interposent. On en vient à une explication douloureuse, mais amiable.

— Jurons de ne plus revoir cette femme! s'écrie le peintre.

— Oui, jurons-le! dit le feuilletoniste.

Ils se frappent solennellement dans la main.

Trois jours après, l'habitant de la rue Saint-Dominique pardonnait à son infidèle, et Jules, de son côté, cherchait sournoisement à revoir Henriette.

— Serment d'amoureux! pensait-il, serment de jésuite!

Mais apprenant que son rival, plus

leste et plus habile, l'a prévenu dans le parjure, il jette des cris de colère, prend la plume et commence le fameux livre de *l'Ane mort et la Femme guillotinée.*

Or Jules n'a pas la clairvoyance suprême. Heureusement pour son héroïne, heureusement pour la morale, tous les frais d'horreur de ce livre sont en pure perte. Le *rêve brûlant de sa vingtième année* (c'est ainsi qu'il s'exprime au sujet de son œuvre) lui montre au réveil Henriette devenue la femme du peintre, sage, fidèle, vertueuse, mère de famille respectable, ayant à la fois l'estime de son mari, celle du monde et l'amour de ses enfants [1].

[1] Une autre héroïne de ce livre existe encore. C'est l'énorme soubrette du théâtre des Arts, à Rouen.

Que ceci, messieurs les critiques, vous serve de leçon.

La peur n'a jamais été de l'amour. Ne vous trompez pas sur la nature de votre influence. Tout s'adresse à vos articles, et votre personne, croyez-le, n'est absolument pour rien dans la chose. Parce qu'une pauvre femme a eu le tort d'être craintive, elle n'est pour cela ni démoralisée ni perdue.

De toutes les prophéties de Jules, il

L'auteur l'a peinte dans *l'Ane mort* sous les traits de la bonne qui met sa maîtresse à la porte. Cette habitude indécente de se venger des femmes dans leurs écrits est commune à beaucoup de littérateurs de notre siècle. Si Jules a divulgué ses peines de cœur, en revanche il a crié sur les toits ses triomphes amoureux. Cela fait compensation ; mais nous ne croyons pas que mademoiselle Georges soit très-flattée de ces forfanteries.

ne reste qu'un méchant livre. Cet Isaïe boiteux a trébuché contre la rancune et s'est cassé le nez contre le mensonge.

Outre ce roman de *l'Ane mort*, notre homme en a commis quelques autres; mais, si l'oubli du public équivaut au pardon, M. Janin peut dormir sans inquiétude. La *Confession*, cette guenille encyclopédique trouvée dans la garde-robe du vieil Arouet, jointe aux six volumes des *Contes* plus ou moins *fantastiques* et plus ou moins *nouveaux*, ne constituent pas un bagage d'écrivain très-précieux, même si l'on y ajoute *Un cœur pour deux amours* et *le Chemin de traverse.*

M. Nestor Roqueplan, qui sait son Janin sur le bout du doigt, affirme que

« *les Gaietés de Toulouse* et *la Religieuse champêtre* sont de petites coquineries littéraires, dont le souvenir a moins duré que le papier et qui sont allées protester sous le pilon contre l'indifférence publique [1]. »

Assez bon juge, quand il ne s'agit pas de musique, Nestor s'écrie quelque part, en s'adressant à Jules :

[1] Lorsque la littérature illustrée prit naissance Jules Janin vendit aux libraires une multitude d'œuvres de pacotille, dont les principales sont : *les Catacombes, — un Hiver à Paris, — un Été à Paris, — Suite de Manon Lescaut, — le Gâteau des rois. — Voyage en Italie, — la Bretagne historique, — Voyage de Paris à la mer, — Histoire de la littérature dramatique,* etc., etc. Son résumé de *Clarisse Harlowe* est détestable ; il a gâté Richardson, comme Florian a gâté Cervantes. Le texte des *Galeries de Versailles* a eu M. Janin pour rédacteur.

«Vous êtes un écrivain irrésolu, impuissant, et surtout frivole. Vous êtes affublé de dentelles en imitation, vous secouez avec affectation les falbalas pompeux d'une robe fanée, dont le tissu aux couleurs fausses ne se rehausse jamais par un dessin pur et correct. votre phrase déchiquetée, frangée, élimée s'en va par morceaux. Ces incidences dont vous abusez et dont les bons écrivains se servent pour reposer le lecteur, deviennent entre vos mains des poteaux trompeurs pour l'égarer dans sa route. Quelquefois puni par vous-même et enfermé dans cette phrase sans issue, vous bourdonnez à l'aventure pour en sortir, comme une guêpe contre une vitre : alors, vite les tirets, — vite une citation pour dégager M. Janin qui se cogne le front contre les parois de son grand style! »

Pas trop bête! comme dit Figaro.

Nestor juge à la fois le critique et l'écrivain. Son opinion sur Jules est en tous points conforme à la nôtre et à celle

du plus grand nombre. Nous citons toujours :

« Votre attaque, lui dit-il, n'est jamais franche; le trait, à force d'être barbelé comme une arme chinoise, ne pénètre pas. Lutteur sans poignet, vous recourez au croc en jambe. — Bruit sans coup, — tonnerre sans foudre, — feu d'artifice mouillé, dont les soleils partent à l'aventure. Votre plume crache, étoile le papier et ne sait pas courir droit; votre phrase est incertaine et insoumise, elle marche au hasard et sans ordre, elle semble soustraite à votre volonté comme les membres d'un homme malade de la moelle épinière. Les mots abondent, le mot ne vient jamais. Quand on la dissèque, cette phrase grassouillette, poupardé et vieillotte, on s'aperçoit que l'enveloppe ne recouvre pas un muscle, pas un ligament, pas une veine. »

Tout cela n'est que trop véritable. M. Janin, comme la plupart des critiques,

est une sorte d'eunuque littéraire. Privé de la puissance génératrice, il berce quelquefois les enfants des autres; le plus souvent il les dévore.

Sauvageon sans culture, il pousse à tort et à travers des branches folles et des rameaux gourmands, sur lesquels on n'aperçoit jamais un bouton, jamais une fleur.

Il déteste les arbres fruitiers.

C'est un orfévre qui n'emploie que le chrysocale, un joaillier qui ne monte que du strass.

Ses œuvres contiennent toutefois une chose excessivement remarquable : c'est l'épisode des *Deux filles de Séjan*, dans *Barnave*.

Par malheur, ce diamant a été ciselé par Félix Pyat [1].

Il est reconnu que Jules Janin, dans le livre, reste au-dessous du médiocre. Jamais il n'a pu jeter le plan d'une scène de drame. Tous les genres lui glissent entre les doigts ; aucun ne se fixe sous sa plume. Il a voulu jadis à l'Athénée monter dans une chaire d'histoire ; mais cette chaire, qui était occupée par La Harpe à la fin du dernier siècle, a influé sur la destinée de ce pauvre Jules.

[1] Très-liés d'abord, Pyat et Janin se brouillèrent pour cause de dissidence politique. Un article du feuilletoniste des *Débats* sur Joseph Chénier provoqua de la part de Félix Pyat une réplique violente. Traduit devant les tribunaux, celui-ci fut condamné à deux ans de prison. La sentence frappait un peu le diffamateur et beaucoup le républicain.

Comme son devancier, nous le verrons, quelque jour

Tomber de chute en chute au trône académique.

Triste consolation! Là-bas aussi notre homme aura le fauteuil de La Harpe.

Janin reconnaît lui-même son impuissance; il se condamne à la critique à perpétuité.

O son histoire des *Débats*, si nous pouvions la dire ici tout entière! ô les tours de passe-passe! ô les subtilités, les variations, les sauts périlleux, la farine et l'habit de pierrot! Quelle agilité! quelle prestesse! quel merveilleux jarret pour la danse! Jamais nuage qui passe, mouche qui vole, oiseau qui chante, papillon qui suit le zéphyr et

femme qui babille n'ont eu plus de mobilité, plus de bourdonnements, plus de modulations diverses, plus de caprice et plus de langue. Il parle, il parle encore, il parle toujours. C'est un fleuve de mots, un torrent d'épithètes, un océan de phrases. Tout cela ruisselle au hasard, tout cela se précipite, se heurte, se lève ou s'abaisse comme les flots dans la houle.

Le vent souffle, Jules écrit.

Éole, ce dieu fantasque, est là près du critique, s'évertuant sur le papier même, excitant la légèreté de la plume, gonflant le ballon du paradoxe, appliquant sa lèvre au sophisme pour l'enfler outre mesure, et travaillant l'eau de savon de la période pour y faire naître

des milliers de bulles étincelantes, qui tourbillonnent en l'air et crèvent où elles peuvent.

C'est le spectacle le plus amusant qui soit au monde.

Dans ce tohu-bohu verbeux, dans ce fatras, dans ce tumulte, cherchez l'idée, vous la trouverez absente. Papillotage de style, faux éclat, citations puériles, répétition systématique des mots, phébus ridicule et redondances éternelles, voilà tout Janin. Le quart d'une idée lui suffit pour accoucher d'un feuilleton de douze colonnes.

Et le chapitre des âneries, juste ciel! oserons-nous l'aborder?

Ce malheureux critique ne sait rien,

et sa prétention de tout savoir lui dicte les choses les plus désopilantes.

S'il aborde l'histoire, il prétend que Charlemagne et ses hauts barons assistaient à la première croisade ; ou bien il s'élève contre ce tyran de Louis XI qui a eu l'infamie de persécuter l'amant d'Héloïse ; ou mieux encore il arrache du front de Villars une branche de laurier pour la donner à Catinat, soutenant mordicus que celui-ci a gagné la bataille de Denain.

Ailleurs il réforme la carte de France et déclare que le Rhône passe à Marseille, parce que Marseille est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône; que Smyrne est une île et que Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, a dé-

barqué sur le champ de bataille de Cannes.

Mais c'est en histoire naturelle surtout que Jules est de première force : il nomme pompeusement le homard le *cardinal des mers*.

Scandalisé de la métaphore, Chevet a prié le critique de vouloir bien passer devant son étalage, afin d'examiner une fois pour toutes un de ces cardinaux avant son entrée dans le court-bouillon.

Vous croyez peut-être que le critique écoute attentivement au théâtre les pièces dont il est chargé de rendre compte? Ah! bien oui! ses yeux ne se tournent même pas vers la scène, et le temps de la représentation se passe en baguenaudes. Janin rit, plaisante, chantonne,

lorgne les dames, se promène dans les couloirs ou dans le foyer. Le lendemain, il dira que Samson joue le principal rôle quand c'est Provost. Il confondra le jeune premier avec le père noble, la soubrette avec l'ingénue, la grande coquette avec la duègne, Grassot avec Hyacinthe, Arnal avec Robert, mademoiselle Page avec madame Guillemin.

Toutes les balourdises qui lui viennent sous la plume, il les écrit intrépidement. Pourvu que la copie soit prête à l'heure, peu lui importe le reste

En voulez-vous un exemple?

D'après M. Janin, *le Dîner de Madelon* [1] aurait été joué pour la première fois au Palais-Royal, en 1812; Minette aurait

[1] Voir le feuilleton des *Débats* du 2 octobre dernier.

créé le rôle et donné dans ce vaudeville les preuves d'un prodigieux talent. Quatre colonnes entières sont consacrées à l'éloge du talent de Minette. Or, Minette n'a jamais quitté le théâtre de la rue de Chartres; elle n'a paru à aucune époque ni sur les planches du Palais-Royal ni sur les planches des Variétés, et c'est madame Elomire qui a créé le rôle de *Madelon*. Qu'en dites-vous? Une simple recherche aurait suffi à cet étrange critique pour ne pas commettre des erreurs aussi flagrantes [1]; mais pourquoi

[1] Dans le même feuilleton, Janin prétend que Desaugier était un homme sage, rangé, paisible; c'était un viveur intrépide. Il affirme que Minette, au début de sa carrière, était dans l'indigence; elle a continuellement roulé sur l'or. On l'a vue, dans ces derniers temps, mourir millionnaire.

se déranger? Le robinet coule, les *Débats* attendent, et ce bon public gobe toutes les bourdes.

Voilà le système-Janin.

Le laisser-aller de sa plume lui a causé bien des tracasseries, bien des querelles, bien des déboires. On a plus d'une fois arraché la batte de cet arlequin littéraire pour la lui briser sur les épaules. Mais qu'importe? il danse toujours.

Au mois d'octobre 1841, notre homme se marie, et, le soir de ses noces, au lieu de prendre la direction de la chambre nuptiale, il s'enferme dans son cabinet pour écrire un feuilleton. De quoi va-t-il parler aux lecteurs? De théâtre? Non. De son mariage? Oui.

C'est la pièce nouvelle de la semaine.

« D'abord ce sera comme une stupeur générale. Quoi donc? Il est marié? Lui-même? A son âge? C'est un homme mort. Que va-il devenir, juste ciel! — Et de cette jeune fille, que va-t-il faire? Il en fera une bohémienne, tout comme il est bohémien! »

Ce bel exorde achevé, Jules raconte les obstacles sans nombre qu'il a dû vaincre pour arriver au *conjungo*. Quel métier que celui de prendre femme! que de rebuffades il faut essuyer, grand Dieu!

« Avisez-vous de demander en mariage le premier visage pelé et tondu que vous aurez rencontré grognant sourdement dans un coin. Faites une question indirecte sur la dernière fille à marier, rougeaude et mal dégrossie, qui vous aura fait les plus vives agaceries du monde. — Touchez là, vous n'aurez pas ma fille. »

En vérité, les pères sont bien absurdes. Pauvre critique! le voyez-vous, humble, patient, infatigable, cherchant une femme, comme Diogène cherchait un homme?

Seulement, le gaillard la cherchait peut-être sans lanterne.

O bonheur ! il la trouve enfin! tout s'arrange, le contrat va se signer. Chateaubriand écrit à Jules : « Je ne vous bénis pas, parce que tout ce que j'ai béni est tombé. » Mais l'archevêque, qui n'a pas les mêmes raisons que l'auteur des *Martyrs* « envoie à l'heureux futur sa bénédiction et ses prières. »

« Elle alors tremblante, étonnée de tant de suffrages partis de si haut, regardait timidement autour d'elle. Son limpide et chaste re-

gard devenait plus hardi et semblait dire : Vous voyez bien que j'avais raison ! — Cependant l'église était prête, l'autel était paré, la foule était grande ; on n'attendait plus que la jeune fiancée. Elle a paru enfin ! On l'a vue telle qu'elle est, jeune, belle, souriante, sincère. On n'est pas plus touchante, on n'est pas plus modeste et plus calme... — Quoi donc, cette petite main blanche et nette, cette grâce accomplie, la sérénité de ce beau visage, cette belle créature, tout cela pour un écrivain, pour... »

Mais taisez-vous donc, indiscret époux! le *National* prête l'oreille. Pourquoi bavarder ainsi en plein feuilleton?

Là, voyez, il est trop tard !

On a pris note de vos aveux, on se moque de vos confidences, et M. Rolle taille sa plume. Ah ! Janin ! Janin ! voici que vous n'êtes plus à la noce, mon cher! Écoutez plutôt :

« Permettez-moi, monsieur, de mêler mes félicitations aux félicitations que vous vous adressez à vous-même et de mettre mon humble grain d'encens dans l'immense cassolette que vous brûlez pour votre propre usage. — Enfin vous êtes marié! Il n'y a plus de *oh!* ni de *comment?* ni de *ah!* qui tienne; il faut que l'univers se remette de sa stupeur et en prenne son parti. — Votre feuilleton conjugal, daté de Saint-Sulpice et écrit sur l'autel, vous l'avez charitablement intitulé le *Mariage du critique* et non pas *d'un critique.* Comme un autre a dit : L'État c'est moi! vous vous écriez modestement : Le Critique c'est moi! Grand merci, monsieur! Il résulte de cette incarnation de l'esprit, du talent et du crédit de tous les critiques en un seul que, depuis huit jours, nous sommes tous mariés en votre personne. C'est un charmant cadeau que vous nous faites là, monsieur, si j'en crois le prospectus de la mariée, que vous avez fait tirer à dix mille exemplaires. — Que vous êtes un mari généreux, monsieur! J'en connais, et plus d'un, qui gardent leurs femmes avec le

soin vigilant du dragon des Hespérides. Vous, monsieur, du premier coup, vous faites imprimer, timbrer, mettre sous bande et distribuer votre femme à Paris et dans la banlieue. Cette publication ne peut manquer de vous attirer de nombreux souscripteurs. — P. S. L'Europe attend avec impatience les jappements de la jeune famille que vous lui annoncez. »

Janin ne répondit pas, il était écrasé sous le ridicule.

Peu de temps après, il fut obligé de soutenir une polémique terrible avec l'auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr*. Du haut de sa montagne d'orgueil, Alexandre Dumas fit descendre des rochers sur la tête de Janin, pour le punir d'avoir critiqué sa pièce. Il le traita de Fréron, d'ignorant, il osa presque l'appeler vipère.

« Vous mordez tout le monde, lui dit-il. Ne pouvant mordre notre grand poëte dans le journal des *Débats* (la chose vous étant interdite par autorité supérieure), vous avez été l'attendre dans quelque feuilleton obscur de quelque journal ignoré, pour le mordillonner lorsqu'il passait, espérant que, s'il ne mourait pas de la blessure, il mourrait du venin [1]. »

Dumas, en outre, prouva victorieusement que Jules n'avait pas été capable, en trois mois, d'écrire un seul acte de la *Tour de Nesle* [2].

Notre infortuné critique ne s'est plus relevé depuis ces deux échecs. Roque-

[1] *Presse* du 30 juillet 1843.

[2] Les plaisanteries et les attaques de Dumas ne sont pas toujours marquées au coin du bon goût. Ainsi, dans ses *Mémoires*, il raconte que Harel élevait un cochon dans l'appartement de mademoiselle Georges, et que l'animal, au bout de six semaines, pesait vingt livres de plus que Janin.

plan lui a donné le dernier coup de massue. Vraiment c'était fort inutile.

Janin se prosterne, il est à terre, il fait son *meâ culpâ*. Le diable arrive au bout de son rouleau, la vieillesse frappe à sa porte ; il endosse un froc d'ermite et devient bon apôtre.

Si vous le coudoyez, il vous ôte son chapeau.

Plus de fierté, plus de manières hautaines. Il s'attable tous les soirs au café Véron, pousse le double-six avec le premier venu, et ne sort que pour aller babiller jusqu'à minuit chez la marchande de tabac du boulevard des Italiens.

Il ne veut plus avoir que des amis ; il cherche des affections et des dévouements. Tout ce qu'il a démoli depuis

vingt ou trente années, il s'efforce de le reconstruire.

Cette conversion nous touche.

Nous en sommes presque au regret d'avoir été véridique. Les torts d'autrefois sont rachetés par les vertus présentes.

Néanmoins, de temps à autre, les anciennes habitudes reparaissent, et le vieux loup de la critique montre encore les dents; mais c'est un simple oubli, une distraction passagère. Il se frappe la poitrine de plus belle, et pleure toutes les brebis qu'il a mangées.

Pourvu que ce ne soient pas les larmes du crocodile!

FIN.

Oui certes, mon cher ami, [illegible] et moi, je serai fort content que vous fassiez une [illegible] même aujourd'hui; je demanderai *instamment*, l'impression de cette aimable [illegible] Jeune Baron! — Faites-moi cependant l'amitié de m'écrire (en trois lignes) les titres littéraires de M. Jeune-Baron — je n'ai connaissance que de sa traduction de Tibulle, et encore, lisez-vous les Tibulles et pouvez-vous me répéter?

Je [illegible] parfaitement tout à vous.

J. Janin

12. Juin 1854.

AUX LECTEURS DES CONTEMPORAINS

—

AVIS IMPORTANT.

Les souscripteurs à la collection complète des *Contemporains*, c'est-à-dire ceux-là seulement qui payeront *d'avance* le prix des CINQUANTE VOLUMES, ont, dès aujourd'hui, le choix entre cinq primes diverses, dont les désignations suivent :

PREMIÈRE PRIME. — Une lithographie unique, grand format, d'après Diaz, par J. Laurens : *Vénus pleurant l'Amour mort.*

2e PRIME. — Deux gravures à l'eau-forte, formant pendants : *l'Appel des dernières Victimes de la Terreur*, d'après Ch. Muller, par E. Hédouin; — *l'Ecole des Petites Orphelines,* d'après Bonvin, par A. Masson.

3e PRIME. — Deux lithographies formant pendants : *Animaux dans la montagne*, d'après Rosa Bonheur, par J. Laurens; — *Solitude*, d'après Jules Dupré, par J. Laurens.

cents pages, contenant chacun quatre biographies, quatre portraits et quatre autographes.

C'est le plus joli CADEAU D'ÉTRENNES qui puisse s'offrir.

Prix des CINQ TOMES *reliés* avec luxe et dorés sur tranche :

Quinze francs (expédiés franco), à Paris et en province dans le parcours direct des messageries Gaillard et Ce.

Prix des CINQ TOMES brochés : Pour Paris, **dix francs**; pour la province, **douze francs** (franco).

Les personnes qui auront pris les cinq premiers volumes *reliés*, pourront toujours se procurer au bureau des *Contemporains* la même reliure, pour les volumes à suivre.

Envoyer les mandats sur la poste à MM. Roret et Ce, 9, rue Mazarine, au bureau du *Dictionnaire de la conversation*.

RORET ET Cie,
Éditeurs des CONTEMPORAINS.

LES CONTEMPORAINS
HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

23

MEYERBEER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

TROISIÈME ÉDITION

50 centimes.

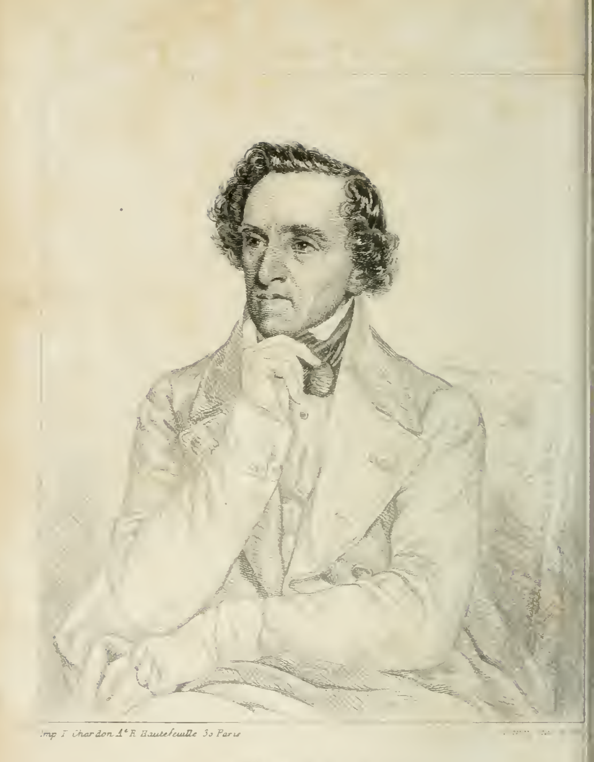
PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



MEYERBEER

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



MEYERBEER

LES CONTEMPORAINS

MEYERBEER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR,
Rue Guénégaud, 15.

1855

ERRATUM.

Dans notre dernier volume (1re édition de la biographie de Jules Janin) l'imprimeur, en supprimant toute une ligne, nous a fait commettre une ânerie analogue à celles que nous reprochons au prince des critiques. Comme Marseille est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, et que vraisemblablement il le sera toujours, nous avons hâte de rétablir la phrase telle que nous la retrouvons dans notre manuscrit.

Page 80, ligne 13, — au lieu de : *Ailleurs il réforme la carte de France et déclare que Marseille est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône,* lisez : — *Ailleurs il réforme la carte de France et déclare que le Rhône coule à Marseille, parce que Marseille est le chef-lieu*, etc., etc.

MEYERBEER

Le jour où nous avons esquissé notre premier type contemporain, chacun nous a crié : « Prenez garde ! vous abordez une tâche impossible. La route que vous allez suivre est semée d'abîmes. Jamais on n'a pu dire la vérité qu'aux morts, les

vivants ne la supportent pas. Ceux de vos personnages qui tomberont sous les coups de votre critique se transformeront en autant d'ennemis implacables, et ceux à qui vous distribuerez la louange ne vous en sauront pas gré le moins du monde : ils trouveront que vous mettez trop peu de myrrhe dans la cassolette. Vous ne pourrez que difficilement atteindre à la hauteur où ils se placent dans leur propre estime. »

Ces observations étaient justes ; pourtant nous n'avons pas cru devoir en tenir compte.

Les ennemis, nous ne les craignons pas. Ils ont beau nous menacer, nous calomnier, nous poursuivre de leur haine, le bon sens et la droiture du public

nous servent d'égide. On sait que notre œuvre est honnête; on sait que les influences qui essayent de nous circonvenir sont repoussées avec perte, et nous achèverons, quoi qu'il arrive, de dire à notre siècle la vérité tout entière. Tant pis pour ceux qui méritent le blâme! tant mieux pour ceux qui sont dignes d'éloges! Nous méprisons la colère des uns, nous ne demandons aucune marque de gratitude aux autres. Êtes-vous obligé de remercier le juge, lorsqu'il n'a fait que vous rendre justice? Non. Le devoir accompli porte en lui-même sa récompense.

Voilà notre déclaration de principes.

Elle est catégorique et doit mettre un terme aux tentatives d'intimidation ou

de séduction dirigées sans cesse contre nous. Si dans cinquante ans nos petits livres vivent encore, nous voulons qu'on puisse les ouvrir sans défiance ; nous entendons qu'ils ne soient jamais confondus au milieu du fatras de ces articles biographiques dictés par la rancune, ou déshonorés par d'ignobles spéculations, pour lesquelles il a fallu que le dictionnaire forgeât un mot nouveau.

Nous ne savons pas si la lumière nous est venue quelquefois du Nord ; mais nous affirmons que le *chantage* nous vient d'Italie.

Le grand compositeur dont nous allons raconter l'histoire se plaira sans doute à reconnaître la vérité de cette assertion, car il est un de ceux que, dans

leurs attaques, les plumes vénales ont pris souvent et prennent encore pour point de mire. On n'insulte son génie qu'afin de mieux fouiller dans sa poche.

Giacomo Meyerbeer[1] est d'origine israélite. Il n'a aucun des nombreux défauts de sa race, et il en possède les deux qualités dominantes, la patience et la ténacité.

Né à Berlin, le 5 septembre 1794, d'une famille enrichie dans la banque, il manifesta, dès l'âge de quatre ans, les dis-

[1] Son véritable nom est Meyer Liebmann Beer. Il a supprimé *Liebmann*, parce que ce mot allemand, joint à *Beer*, donne en français la traduction bizarre d'*ours philanthrope*. Italianisant le prénom de son père, Jacques, et réunissant les deux autres mots en un seul, le célèbre compositeur porte aujourd'hui et gardera pour la postérité le nom de Giacomo Meyerbeer.

positions les plus surprenantes pour la musique. Lorsqu'un orgue de Barbarie jouait sous les fenêtres de la maison paternelle, le jeune virtuose courait au clavecin du salon et reproduisait avec un accompagnement plein de délicatesse et de grâce le chant populaire qu'il venait d'entendre.

Pascal était géomètre au berceau ; le génie de l'éloquence inspirait Pic de la Mirandole enfant; nous savons tous à quel âge Victor Hugo fit ses premiers vers.

On remarque à l'aurore des grands génies une sorte de révélation providentielle.

Afin qu'ils ne s'écartent point de la route à suivre, Dieu prend soin de l'é-

clairer d'avance par un rayon lumineux.

Le père de Giacomo comprit la vocation de son fils ; il ne négligea rien pour développer ce talent précoce. Toute la famille, du reste, avait le goût des beaux-arts, de la littérature et des sciences[1].

Un instrumentiste célèbre, nommé Lauska, fut choisi pour diriger Giacomo dans ses premières études musicales. L'enfant ne tarda pas à faire des progrès rapides. A l'âge de sept ans, il eut au bout des doigts tous les secrets du clavier. Son maître le conduisait avec lui dans les concerts d'amateurs, où la

[1] Meyerbeer a deux frères. Le premier, Guillaume, est un astronome distingué, dont les travaux ont été couronnés par l'Académie de Berlin ; le second, Michel, était un poëte, que la mort a prématurément enlevé à l'Allemagne. Il a composé deux tragédies remarquables : *le Paria* et *Struensée*.

société la plus intelligente et la mieux choisie de Berlin venait entendre le jeune prodige. Nous trouvons dans la *Gazette de Leipsick*, à la date de 1803, un article où l'on parle de Meyerbeer comme de l'un des meilleurs pianistes de sa ville natale.

Il entrait alors dans sa neuvième année.

Vers la même époque, l'abbé Vogler, organiste de distinction et théoricien de premier ordre, dirigeait, à Darmstadt, une école de musique très en vogue. Lors d'un voyage que l'abbé fit à Berlin, Giacomo lui fut présenté. Devant ce juge sévère, l'enfant exécuta les morceaux les plus difficiles, et Vogler lui dit :

« — Courage ! si vous persévérez dans

le travail, vous deviendrez une des gloires de l'Europe ! »

Il lui conseilla de prendre pour maître de composition Bernard-Anselme Weber[1], ex-élève de l'école de Darmstadt, devenu chef d'orchestre au premier théâtre de Berlin. Ce professeur dirigea parfaitement Giacomo pour tout ce qui concerne l'instrumentation et le style dramatique ; mais, si l'on en croit un biographe belge, M. Fétis[2], il avait une

[1] Ne pas confondre avec l'auteur du *Freyschütz*, que nous allons bientôt rencontrer dans cette histoire.

[2] M. Fétis, directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles, auteur d'une *Biographie des Musiciens* en huit volumes in-8o, et musicien lui-même. M. Fétis est un compositeur rétrospectif, plein d'archaïsmes musicaux. Il a écrit un opéra en un acte, intitulé *la Vieille*, dont Rossini disait en plaisantant : « — Avez-vous vu la *vieille* musique de Fétis ? »

connaissance très-restreinte des règles de l'harmonie et ne pouvait pas guider son élève dans l'étude des divers genres de contre-point et de fugue.

Nous empruntons à M. Fétis une anecdote assez curieuse.

Giacomo s'était un jour avisé de composer une fugue. Il accourut la montrer au chef d'orchestre, et celui-ci tomba dans l'extase.

— Merveilleux ! s'écria-t-il; admirablement conçu ! Rien n'y manque, c'es un chef-d'œuvre ! Je vais expédier sans plus de retard ce morceau à Darmstadt, et l'abbé Vogler apprendra qu'il n'est pas le seul à former d'excellents élèves.

Aussitôt fait que dit.

La fugue, soigneusement empaquetée,

prend le chemin du grand-duché de Hesse.

Un mois, deux mois se passent; point de réponse.

— Bon! se dit le chef d'orchestre, voilà notre abbé jaloux. Pas un de ses élèves n'en ferait autant; son orgueil souffre, il nous boude.

Le brave homme se pressait trop de chanter victoire. Un rouleau volumineux arrive tout à coup de Darmstadt. Weber le décachète et pousse un cri de saisissement. Il se trouve en face d'un *Traité complet de la fugue*, écrit tout entier de la main du maître de l'école de musique. Ce traité se divisait en trois parties : la première donnait un exposé général et succinct des règles du genre ; la seconde

renfermait l'analyse critique de la fugue de Giacomo, l'examinait dans tous ses détails et prouvait qu'elle était loin d'être bonne ; la troisième enfin, joignant l'exemple au précepte, contenait une fugue, écrite par l'abbé Vogler sur le même thème, et raisonnée théoriquement, note par note, mesure par mesure, avec une logique désespérante.

La leçon était dure ; les bras en tombèrent au pauvre chef d'orchestre.

Giacomo s'empara de ce traité savant, qui jetait le *Fiat lux* au milieu du chaos de ses études. Il le parcourut nuit et jour, en suivit tous les enseignements avec scrupule, et pour lui le ciel musical n'eut plus de nuage.

Il composa bientôt une fugue à huit

parties et l'envoya directement à l'abbé Vogler.

« Venez, lui écrivit le maître; je vous recevrai chez moi comme un fils, et je vous ferai puiser aux sources de la science. »

A Darmstadt, l'abbé Vogler était organiste de la cathédrale. Ses disciples s'exerçaient surtout à la composition de la musique d'église. Toute autre famille juive aurait vu là peut-être un obstacle insurmontable; mais les préjugés de secte et de religion s'effaçaient pour les parents de Meyerbeer devant les instincts artistiques. On prépara le trousseau du jeune homme, et l'école du prêtre chrétien reçut avec joie l'élève israélite.

« Les disciples de l'abbé Vogler dit Méry ,

dans une notice publiée en 1836, étaient Charles Marie de Weber, cet ami que Giacomo a conservé jusqu'à sa mort; Gambascher, depuis maître de chapelle à Vienne, et Godefroy de Weber. La journée commençait par une messe, célébrée par l'abbé Vogler, et servie par l'auteur du *Freyschütz.* Après la messe venait le travail; le maître donnait à chacun de ses élèves le thème qu'on devait remplir dans la journée. C'était un *Kyrie*, un *Sanctus*, un *Gloria in excelsis.* Vogler se mettait, lui cinquième, à l'œuvre, et le soir on avait terminé de quoi fournir à la consommation pieuse de toutes les paroisses du grand-duché de Hesse-Darmstadt. »

En moins de deux ans, Giacomo fut initié aux mystères du contre-point; il n'ignora plus aucune des lois de la fugue.

Il existait entre les quatre élèves une émulation puissante, dont l'amitié n'eut

jamais à souffrir [1] et qui servit à développer ces beaux talents destinés à étonner le monde.

Toute l'école se rendait à la cathédrale le dimanche.

Deux orgues attendaient la troupe harmonieuse. Vogler en tenait un. Sur l'autre ses élèves lui faisaient écho, reproduisant tour à tour les motifs du maître ou lâchant la bride à leur enthousiasme

[1] « On a trouvé dans les papiers de Weber une cantate précieuse. Elle porte ce titre : « Cantate écrite par Weber pour le jour de la naissance de Vogler, et mise en musique par Meyerbeer et Gambascher. » Elle est datée du 10 juin 1810. Meyerbeer s'était chargé des chœurs et d'un trio, Gambascher des *soli*. Les vers sont très-touchants et dignes de Weber, qui avait beaucoup de talent pour la poésie, et qui, s'il eût persévéré, fût devenu aussi bon poëte qu'il est grand musicien. » (*Revue contemporaine*, numéro du 31 juillet 1853.)

musical, si parfois ils se sentaient entraînés sur la route de l'inspiration.

« C'était, dit M. Léon Kreutzer [1], à qui des jeunes disciples se hasarderait le premier à s'affranchir des entraves, et à entr'ouvrir un peu les portes de l'idéal, quitte à avoir les yeux éblouis par une lumière trop éclatante. Lorsque ces bouillants improvisateurs, s'abandonnant sans règles à l'ardeur de leur imagination, couraient ainsi à la recherche de l'inconnu, croisant les rhythmes, les desseins, les modulations au gré de leur caprice, le bon abbé s'arrêtait tout surpris; il ne reconnaissait plus ses sages élèves de la veille. Il ne grondait pas, mais il devenait un peu triste. Peut-être souffrait-il dans son orgueil. Ces hardiesses lui révélaient des sources d'inspiration auxquelles il ne lui était pas permis de s'abreuver. Il s'avouait qu'il avait à peine fait la moitié du chemin, et que l'heure était

[1] Critique musical, beaucoup plus distingué que le napolitain Fiorentino.

venue de s'arrêter sur la route, tandis que ses élèves allaient en parcourir peut-être la partie la plus brillante et la plus fleurie. »

A dix-sept ans, Meyerbeer avait écrit déjà plusieurs morceaux de musique religieuse assez remarquables. Un de ces morceaux, *Dieu et la Nature*, lui valut les applaudissements unanimes de la cour de Hesse-Darmstadt. Le grand-duc lui envoya des lettres patentes qui le nommaient son compositeur ordinaire.

Jusqu'à ce jour le grand artiste n'a pas cru devoir publier les œuvres de sa jeunesse, plus habile en ceci que beaucoup de ses confrères, trop empressés à se rendre complices de la spéculation des éditeurs, et qui nuisent à leur célébrité en fatiguant le public de tous

les essais, de tous les fragments et de toutes les ébauches composés à l'époque de leurs débuts.

On accuse Meyerbeer de prendre trop soin de sa gloire : c'est un reproche que beaucoup d'artistes, atteints et convaincus de négliger la leur, devraient essayer d'encourir.

Meyerbeer sait parfaitement quels étaient les défauts de ses premières compositions : elles péchaient par l'excès des formules scolastiques et n'offraient pas, sous le rapport de la mélodie, un grand fonds de richesses. L'enseignement de l'abbé Vogler étouffait l'inspiration sous la science. Giacomo ne tarda pas à s'en apercevoir.

En 1811, le maître ferma son école. Il

entreprit avec ses élèves une tournée dans les villes allemandes.

Meyerber avait en portefeuille son premier opéra, *le Vœu de Jephté*, que ses compagnons de voyage regardaient comme un chef-d'œuvre. Le théâtre de Munich accueillit la pièce du jeune compositeur ; mais la représentation ne réalisa pas les espérances qu'on avait conçues. Depuis quelque temps la musique italienne était en faveur dans toute l'Allemagne ; l'élève de Vogler n'eut qu'un succès d'estime.

Giacomo se rendit à Vienne, afin de se relever par des triomphes de pianiste exécutant.

A cette époque, Paris, voué à la harpe et à la guitare, ne songeait pas à con-

quérir le surnom de *Pianopolis*, qu'il mérite si complétement de nos jours. La science des Hummel et des Clementi n'était populaire que de l'autre côté du Rhin. Le second de ces artistes avait autrefois donné quelques leçons à Meyerbeer avant le séjour à Darmstadt; mais Giacomo n'avait jamais entendu Hummel, et bien lui prit d'étudier la manière de ce maître, car il reconnut tout d'abord qu'il n'était pas de force à rivaliser avec lui sans être vaincu dans la lutte.

On a dit depuis longtemps que le génie est fils de la patience: Meyerbeer est une preuve de plus de la vérité de cet axiome. Il possédait deux qualités précieuses particulières à l'école de Cle-

menti, la nouveauté de traits et le brillant d'exécution; mais il n'avait ni la pureté, ni le charme, ni la grâce du jeu de Hummel. Que fait alors le patient élève de Vogler? Il s'enferme pendant six mois, consacre tous ses efforts, tout son temps, toutes ses veilles à joindre aux qualités qui le distinguent celles du pianiste en vogue; puis, sûr de lui-même et quittant sa retraite, il débute avec un succès éclatant dans les concerts de Vienne.

Ébloui par des prodiges de science instrumentale inconnus jusqu'à ce jour, Hummel courbe la tête et salue son vainqueur [1].

[1] On a dit que Meyerbeer avait refusé de laisser graver alors sa musique de piano, dans la crainte

Ce qu'il faut dire avant tout à la louange de Meyerbeer, c'est que le plus noble et le plus pur amour de l'art a constamment dirigé sa conduite. L'art est son idole ; rien ne lui coûte, ni voyages, ni fatigues, ni sacrifices pour se mettre à sa recherche. Honneurs, plaisirs, fortune, il néglige tout, il renonce à tout pour rester fidèle à ce culte fervent.

Dans un siècle où le veau d'or reçoit de si perpétuelles adorations, il est beau de voir un homme repousser du pied le dieu de métal et n'encenser que la gloire.

qu'on ne surprît le secret de son habile exécution. Nous croyons plutôt qu'il n'avait pas en grande estime des morceaux de musique, où l'on sacrifie toujours la solidité à l'éclat, et qu'il ne les a pas jugés dignes d'être publiés.

Mais il est riche, objectera-t-on ; voilà ce qui donne à son caractère d'artiste plus de franchise et plus de grandeur.

Riche tant qu'il vous plaira. C'était une raison pour se dispenser du travail et pour obtenir, en les payant, ces triomphes éphémères qui suffisent à l'orgueil. Riche, si vous le voulez toujours. En ce monde, les plus riches se montrent souvent les plus avides, même quand ils ont conquis leur fortune dans les arts.

M. Scribe est riche. Ses œuvres sont-elles lentes, mûries, sculptées par le temps et par la patience ? renonce-t-il à l'exploitation pour la gloire ? Mademoiselle Rachel est riche, et l'art, Dieu merci, ne l'inquiète guère ; les millions ont toutes ses sympathies.

Quoique riche, notre compositeur aurait donc pu céder au mobile qui en pousse tant d'autres.

Comme Hermione, ses instincts d'origine et de naissance le portaient au lucre, à l'entassement des richesses : il a dompté ses instincts, il a donné l'exemple du désintéressement. Au lieu de faire suer l'or à sa renommée, il a mis les ressources de son patrimoine au service de son génie. Ses luttes, ses travaux, n'ont eu pour objet que les conquêtes artistiques. Il a pâli dans l'étude pour l'étude elle-même; il a creusé jusqu'aux dernières profondeurs de la science pour y chercher des palmes et non des lingots.

Voilà ce qu'il fallait établir; revenons à notre histoire

Les applaudissements que Vienne accordait au pianiste ne faisaient pas oublier au compositeur l'échec essuyé à Munich. Ambitionnant une autre illustration que celle des Hummel et des Clementi, Giacomo quitta la place où devaient s'asseoir après lui les Schopin, les Listz et les Thalberg.

Il venait de terminer *Abimeleck* ou *les Deux Califes.* Le théâtre impérial consentit à monter cet ouvrage; mais une seconde fois Giacomo se brisa contre l'engouement italien, que la cour d'Autriche appuyait de son influence.

M. de Metternich assistait à la représentation d'*Abimeleck ;* il ne daigna pas une seule fois applaudir.

— Véritable idole du psalmiste ! mur-

mura l'abbé Vogler du fond de sa loge, en jetant sur le prince un regard furieux : il a des oreilles pour ne pas entendre !

Et Weber disait à Giacomo :

— Je soutiens que ta musique est bonne ! Il n'y a plus d'Allemagne, ou tous ces gens-là perdent l'esprit !

Mais l'auteur des *Deux Califes* n'était pas homme à se contenter de ces arguments. Doué d'un sens droit et d'une réflexion solide, il comprit que ses amis poussaient un peu loin le patriotisme en matière musicale. Si le goût public n'était plus le même, la sagesse voulait qu'on remontât à la cause de ce changement pour l'examiner et l'approfondir. Il se dit qu'une révolution dans l'art avait toujours sa raison d'être.

Bientôt les conseils d'un vieil artiste, rempli d'expérience, achevèrent d'éclairer le jeune homme sur la marche qu'il avait à suivre.

Quelques jours après la chute de son nouvel opéra, Giacomo vit entrer dans sa chambre le directeur de la chapelle de l'empereur, Salieri, l'illustre virtuose, connu par son opéra des *Danaïdes*, et pour lequel, vingt-cinq ans auparavant, Beaumarchais écrivait le libretto de *Tarare*.

— Vous avez, dit-il au jeune homme, trop de candeur dans la méthode. Chez vous l'art est vierge encore. Il faut aller embrasser la muse. Vous la trouverez en Italie, à l'ombre des citronniers en fleurs.

Giacomo partit pour Venise. Huit mois de séjour dans cette ville, où se jouaient les opéras de Rossini, transformèrent son talent de la façon la plus complète. Il étudia, sous le ciel même qui l'inspire et dont elle semble une émanation, cette fraîche et délicieuse musique italienne, à laquelle l'auteur de la *Semiramide* doit sa gloire et son immortalité.

Tancredi [1] fut pour Meyerbeer une révélation suprême.

Les ailes de son génie, retenues jusque-là par les entraves d'une science trop lourde et trop systématique, se déployèrent au souffle de l'inspiration.

[1] Cette pièce était alors à Venise dans tout l'éclat de son premier succès.

Toutefois il attendit, et ne voulut faire résonner les cordes nouvelles attachées à sa lyre que le jour où il fut sûr de leur puissance. En 1818 seulement, c'est-à-dire trois années après le départ de Vienne, il donne à Padoue son premier opéra italien, *Romilda e Constanza*, dont madame Pisaroni chante le principal rôle. L'année d'ensuite, il écrit à Turin, pour madame Caroline Bassi, le rôle de la *Semiramide riconosciuta*, et, au commencement de 1820, le théâtre San Benedetto, à Venise, joue *Emma di Risburgo*, dont le succès égale celui du *Tancrède* de Rossini.

Nous voyons, à cette époque, Meyerbeer revenir en Allemagne avec son bagage harmonique.

Précédé d'une réputation déjà solide, il comptait obtenir des bravos [1]. Mais les mêmes hommes qui, en repoussant ses premières œuvres, l'avaient contraint d'aller embrasser la muse italienne, se mirent à le traiter de renégat, de transfuge, de fils indigne de la muse allemande, et les journaux de Prusse dirigèrent contre lui de violentes et cruelles attaques.

Weber fut maltraité lui-même, le jour où il voulut prendre la défense de son ancien condisciple. L'amitié seule lui suggérait ce dévouement, car il déplorait le premier la transformation du talent de Giacomo.

[1] On s'arrangea pour ne pas représenter à Berlin *la Porte de Brandebourg*, dont il apportait la partition d'Italie. Cet opéra, tout de circonstance, avait été composé par Meyerbeer pour une fête qui devait avoir leiu dans sa ville natale.

— Hélas! lui disait-il, tu renies l'Allemagne!

— Non, répondait l'auteur d'*Emma*, je la régénère.

— Silence, tu blasphèmes! Avons-nous besoin des emprunts de l'étranger? Je te prouverai, moi, qu'on peut faire un opéra purement allemand, et cueillir des palmes aussi glorieuses que celles de Rossini.

Dix-huit mois après, le *Freyschütz* était représenté sur le grand théâtre de Berlin. Weber se donna raison, mais Giacomo n'avait pas tort. Sous quelque forme qu'il se révèle, le génie, ce don céleste, a droit aux hommages de tous. Les distinctions d'école ne sont que pur enfantillage[1].

[1] Cependant Charles-Marie Weber prenait ces distinctions très au sérieux. Il écrivit un jour à Gode-

Du reste, la cabale organisée contre Meyerbeer ne put empêcher le mérite du célèbre compositeur de se faire jour en Allemagne, surtout à Dresde, où le roi de Saxe ne crut pas devoir pousser le sentiment patriotique jusqu'à l'injustice.

froy Weber, le quatrième élève de l'école de Darmstadt : « Vendredi dernier, j'ai eu la grande joie d'avoir Giacomo tout un jour chez moi. Les oreilles doivent t'avoir tinté ! C'était vraiment un jour fortuné, une réminiscence de ce bon temps de Manheim. Nous ne nous sommes séparés que tard dans la nuit. Meyerbeer va à Trieste pour mettre en scène le *Crociato*. Il reviendra avant un an à Berlin, où il écrira peut-être un opéra allemand. Dieu le veuille! J'ai fait maint appel à sa conscience. » Charles-Marie Weber mourut en 1826, sans avoir eu la consolation de voir son ami racheter par sa célébrité de compositeur français l'apostasie dont on l'accusait de s'être rendu coupable envers l'école allemande. On dit que, pour amener Meyerbeer à une conversion plus prompte, l'auteur du *Freyschütz* le chargea, à son lit de mort, de terminer l'opéra-comique de *Pinto*.

Emma di Risburgo fut vivement applaudie par la cour et la ville.

Meyerbeer, en destinant à l'opéra de Berlin *la Porte de Brandebourg*, et en faisant traduire pour ses compatriotes les œuvres écloses sous le ciel de Venise ou de Padoue, manifesta l'intention trop formelle d'importer dans sa patrie le style italien. Ses mécomptes, du reste, lui furent profitables. Il revint au style allemand par la suite, après avoir butiné dans les plaines fleuries de la musique légère, et resta maître de toutes les formes de l'art.

Milan rappela Giacomo dans ses murs. Les portes de la Scala s'ouvrirent pour sa *Margherita d'Angiù*. Vint ensuite l'*E-*

sule di Granata[1], puis ce magnifique *Crociato*, représenté pour la première fois à Venise en 1824.

Il Crociato fit le tour du monde.

Après avoir été couronné dans tous les théâtres de l'Europe, il traversa les mers, parcourut les États d'Amérique, et ne s'arrêta qu'au Brésil, attendu qu'il lui était impossible d'aller plus loin.

L'empereur de Rio-Janeiro envoya la croix du Sud à l'auteur.

Marguerite d'Anjou fut le premier ouvrage de Meyerbeer traduit en France.

[1] Un opéra en deux actes, *Almanzor*, devait être joué à Rome après l'*Esule*. Une maladie de madame Caroline Bassi empêcha la représentation. Cette œuvre resta en portefeuille. On affirme que le maître a transporté dans ses opéras français la musique d'*Almanzor* et de *la Porte de Brandebourg*.

La salle de l'Odéon vit tout Paris accourir dans son enceinte, et M. Castil-Blaze, accroché à un pan de la robe du maître[1], marcha très-vite à la renommée et à la fortune.

Vers cette époque, le surintendant des théâtres, Sosthènes de La Rochefoucauld, écrivit, au nom de Charles X, à Meyerbeer pour le prier de venir à Paris diriger aux Bouffes les répétitions du *Crociato*. Le compositeur ne se fit pas attendre, et la pièce fut mise à l'étude sous ses yeux.

Chose étrange! cet opéra, parfaitement accueilli de l'Europe entière, n'eut chez nous qu'un succès médiocre. Les oreilles

[1] Ce musicien eut le privilége de mutiler et de travestir au profit de l'Odéon beaucoup d'opéras étrangers.

parisiennes, doucement chatouillées jusqu'alors par la *Gazza Ladra*, *il Barbiere* et *le Nozze di Figaro*, se scandalisèrent aux effets d'orchestre de l'œuvre nouvelle. On prétendit que la partie vocale était complétement éteinte sous un tonnerre de cuivre, et qu'il était impossible d'entendre cette musique sans perdre complétement le sens de l'ouïe.

Bref, on se montra plus Italien que les Italiens eux-mêmes, qui avaient applaudi le *Crociato* à Venise, à Naples, à Bologne, à Ferrare.

Le goût public a fait heureusement justice de ces absurdes préventions musicales. Trois ans plus tard, *il Crociato* fut repris et reçut meilleur accueil.

M. Léon Kreutzer raconte une anec-

dote qui prouve, dit-il, à quels singuliers détails peuvent être suspendues les destinées d'une œuvre dramatique.

« Voici l'incident qui divertit un moment le parterre :

« Dans l'admirable *quartetto* du second acte figure un enfant, personnage muet, le fils de Palmide, que sa mère présente au soudan, pour le ramener à des idées plus traitables.

« Ce jeune enfant, maudit par Apollon, n'aimait pas la musique et s'intéressait peu à la scène.

« La soirée étant avancée, bientôt il ouvre la bouche, non pour se mêler à l'ensemble harmonieux, mais par ce mouvement machinal dont nous ne pouvons nous défendre, lorsque le besoin de sommeil se fait sentir.

« Bref, l'enfant bâille, et le public sourit.

« Palmide chantait : *Frena le lagrime* (deuxième bâillement) ; *consolarti sapra il ciel* (troisième bâillement, suivi d'une infinité d'autres).

« Pour le coup la salle éclate.

« Il n'est plus possible à la cantatrice d'achever son morceau. On se hâte de remmener le jeune barbare, cause innocente de toute cette confusion. »

Quelques partisans acharnés de Rossini essayèrent bien un peu de profiter de l'aventure pour mettre obstacle à l'éclatante réhabilitation de l'œuvre ; mais leur méchant vouloir fut en pure perte. D'unanimes applaudissements vengèrent le maëstro des coteries italiennes.

En 1827, Meyerbeer se maria.

Longtemps on put croire que les joies de l'hymen et l'amour de sa jeune femme le décidaient au repos; mais le bonheur double l'inspiration chez l'artiste, et le chagrin seul peut suspendre le chant de la muse. Giacomo pleurait à Berlin, dans

la retraite et le silence, deux enfants que venait de lui enlever la mort. Pendant dix-huit mois entiers, il ne composa que des morceaux de musique religieuse. Nos temples chrétiens répètent aujourd'hui les chants pieux inspirés au fils d'Israël par le souvenir des harpes de Sion.

Les douze *Psaumes* à double chœur, le *Stabat*, le *Miserere*, le *Te Deum*, sont des œuvres pleines de sentiment et de grâce solennelle [1].

[1] On reporte également à cette époque la composition du dithyrambe à *Dieu*, — du *Moine*, — du *Vœu pendant l'orage*, — de *Rachel et Nephtali*, — des huit cantiques de Klopstock, à quatre voix, sans accompagnement, et d'une foule de cantates religieuses, au nombre desquelles Meyerbeer plaça son oratorio de *Dieu et la Nature*, après l'avoir retouché. Dans les œuvres du compositeur, il ne faut pas oublier un

Meyerbeer ne revint à Paris qu'en 1830, pour diriger la mise en scène de *Robert-le-Diable*, dont M. Scribe lui avait envoyé en Prusse le libretto définitif. La pièce, destinée à l'Opéra-Comique, n'eut d'abord que trois actes; elle fut remise en cinq, à la prière de M. de La Rochefoucauld, et donnée à l'Académie royale de musique.

Le compositeur avait à peine livré sa

recueil de mélodies, dont les principales sont : *le Chant du Trappiste,— Fantaisie, —la Mère-Grand, — Ma Barque légère, — Au tombeau de Beethoven, — le Chant des Moissonneurs vendéens, — la Sérénade italienne, — les Souvenirs de Mina, — le Chant du Dimanche, — la Marguerite au rouet, — la Religieuse, — le Roi des aulnes, — le Rantz des vaches d'Appenzell, — le Chant de Mai, — Elle et Moi, — le Poëte mourant, — la Chanson de maître Floh*, etc., etc.

partition que la tempête des trois jours éclata.

M. de La Rochefoucauld perdit son emploi de surintendant des théâtres, et l'Opéra subit une transformation complète. Il passa des mains du représentant de la maison du roi à celles d'un entrepreneur privilégié, nommé par l'État et subventionné grassement.

Cet heureux mortel fut le docteur Véron.

Toute la bourgeoisie parisienne fut récompensée en sa personne pour avoir brisé le sceptre de la branche aînée.

Dans les spirituels et facétieux *Mémoires* qu'il est en train d'offrir au public, le docteur a tort, selon nous, de crier au scandale et d'essayer de réfuter une ac-

cusation que ces maudits journalistes lui jettent perpétuellement dans les jambes.

On dit que vous aviez très-peu de confiance dans le talent de Meyerbeer, docteur ; où est le mal?

En prenant vos degrés à la faculté de médecine, vous n'aviez pas appris à tâter le pouls à une partition. Comme tous les directeurs passés, présents et futurs, vous étiez de l'avis de Chamfort et vous vous disiez *in petto* : « Ce qui réussit le mieux, c'est le succès [1]. » Or, le succès contesté

[1] M. Nestor Roqueplan, le dernier directeur-entrepreneur de l'Opéra, ne s'écartait jamais de ce principe. On lui présentait, un jour, la partition d'un auteur inconnu. « Peuh! fit-il remportez cela! — Au moins veuillez l'entendre, lui dit son interlocuteur. — Eh! pourquoi voulez-vous que je l'entende? elle me fera dormir comme un ouvrage d'Halévy, de Meyerbeer ou d'Auber, mais il n'y a de succès possible qu'avec ces trois noms-là... et encore! »

du *Crociato* vous semblait une garantie insuffisante. Vous aviez des transes fort pénibles quand on vous suppliait de mettre à l'étude *Robert-le-Diable*. Si l'auteur n'avait pas été assez riche pour préparer, sinon pour payer sa gloire, il est probable que la France eût été privée de ce chef-d'œuvre. Alors, vous n'eussiez point fait fortune ; il vous eût été impossible d'acheter le *Constitutionnel* ; vous n'appartiendriez pas aujourd'hui au corps législatif, et nous serions privés de lire vos *Mémoires*.

Ah mais ! ce n'est point à nous que l'on peut en conter, docteur !

Si vous étiez si enthousiaste de la pièce, pourquoi n'a-t-elle été représentée

que le 22 novembre 1831? Essayez de répondre à cela.

Mais, direz-vous, Meyerbeer affirme lui-même qu'il n'est entré pour rien dans les dépenses. Parbleu! voulez-vous qu'il nous dise à l'oreille que la pièce lui a coûté quinze ou vingt mille écus de frais préalables? Il est trop galant homme pour ne pas laisser à votre administration tout l'honneur de cette initiative.

Que le virtuose ait contribué ou non de ses deniers personnels à la mise en scène de l'œuvre[1], il n'en est pas

[1] On savait très-bien à Paris que Meyerbeer, possesseur d'une grande fortune, n'hésitait jamais devant un sacrifice. On racontait qu'en Italie, il avait payé l'auteur du libretto de *Romilda*, rémunéré les chanteurs, acheté pour cent louis de costumes et donné la partition gratis.

moins avéré que *Robert le-Diable* est le succès le plus éclatant dont les fastes de l'Opéra français gardent le souvenir : succès de partition, succès de chanteurs, succès de libretto, succès de ballets, succès de décors. Les cinquante premières recettes furent de dix mille francs. Jamais, depuis, elles ne tombèrent au-dessous de sept mille.

A cette représentation de *Robert*, il y eut sur la scène des accidents sans nombre, et nous laisserons le docteur les raconter lui-même. Il était là : vous pouvez ajouter foi à ses discours :

« Au troisième acte, dit-il, un portant, sur lequel étaient accrochées une douzaine de lampes allumées, tombe avec fracas sur le théâtre, presque au moment où mademoiselle

Dorus entre en scène [1]. Les verres de ces lampes se brisent. Ce portant faillit tomber sur la tête de mademoiselle Dorus; mais elle ne s'effraya point, recula de quelques pas et continua son rôle sans être le moins du monde troublée.

« Après les belles scènes chantées du troisième acte, après le chœur des démons, un rideau sortait *du dessous* et s'enlevait vers les cintres, au moyen de fils de fer assez nombreux. Plusieurs de ces fils de fer étaient mal attachés. Lorsque le rideau de nuages arriva à une assez grande hauteur, tout près des frises, il se détacha et tomba sur l'avant-scène.

« Mademoiselle Taglioni, étendue sur son tombeau, en sa qualité de statue non encore animée, n'eut que le temps de revenir à la

[1] Elle jouait le rôle d'*Alice*. Mademoiselle Falcon alterna plus tard avec elle, vers la trentième représentation. Nourrit s'était chargé du personnage de *Robert* et Levasseur de celui de *Bertram*. Madame Damoreau jouait le rôle de la princesse *Isabelle*.

vie et de sauter au loin pour ne pas être grièvement blessée.

« Je donnai l'ordre de baisser immédiatement le grand rideau de service; et il se releva peu de temps après, aux applaudissements du public, sur la décoration du cloître, si originale et si habilement éclairée.

« Un accident bien plus terrible se produisit au cinquième acte, à la suite de l'admirable trio qui sert de dénoûment à l'ouvrage.

« Bertram devait se jeter seul dans une *trappe anglaise* pour retourner vers l'empire des morts. Nourrit, converti par la voix de Dieu et par les prières d'Alice, devait au contraire rester sur la terre pour épouser la princesse Isabelle; mais cet artiste passionné, entraîné par la situation, se précipita étourdiment dans la trappe à la suite du dieu des enfers.

« Il n'y eut qu'un cri sur le théâtre : « Nourrit est tué ! »

« Mademoiselle Dorus, que n'avait pu émouvoir le danger qu'elle avait couru per-

sonnellement, quitta la scène, pleurant à sanglots.

« Il se passait alors sur le théâtre, dans le *dessous* et dans la salle trois scènes bien diverses. Le public surpris croyait que Robert se donnait au diable et le suivait aux sombres bords. Sur la scène ce n'étaient que gémissements et désespoir. Au moment de la chute de Nourrit on n'avait point encore heureusement retiré l'espèce de lit et les matelas sur lesquels tomba M. Levasseur. Nourrit sortit de cette chute sain et sauf.

« Dans le *dessous* du théâtre, M. Levasseur, calme, regagnait tranquillement sa loge.

« — Que diable faites-vous ici? dit-il à Nourrit, en le rencontrant. Est-ce qu'on a changé le dénoûment?

« Nourrit se pressait trop de venir rassurer tout le monde par sa présence, pour entamer une conversation avec son camarade Bertram. Il put enfin reparaître, entraînant avec lui mademoiselle Dorus, pleurant alors de joie. D'unanimes applaudissements éclatèrent dans toute la salle ; le rideau tomba, et les noms

des auteurs furent proclamés au milieu d'un enthousiasme frénétique[1]. »

Il faut dire, à la louange du docteur, que, ses craintes une fois calmées et le talent de Meyerbeer solidement établi dans son estime par la consécration du succès, il ouvrit sa caisse toute grande et fit les choses à ravir. Il racheta dix-neuf mille francs le congé de madame Damoreau, qu'elle était en droit de prendre au commencement de décembre, et porta les feux de Bertram de cinquante francs à cent francs.

Les directeurs de l'Opéra sont comme les rois : on les reconnaît à la magnanimité.

Meyerbeer venait de s'élancer, d'un

[1] *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome III, pages 233, 234 et 235.

seul bond, au plus radieux sommet de la gloire. Son éloge sortait de toutes les bouches; la presse était à ses ordres; la critique lui léchait les mains; tous les feuilletons sonnaient pour lui d'éclatantes fanfares. *Guillaume Tell*, *Moïse*, *le Siége de Corinthe* n'étaient plus joués que par fragments, et Rossini ne pardonnait pas à la France les ovations pompeuses accordées à Giacomo.

Nous devons avouer, pour être juste, que ces deux grands hommes se détestent cordialement.

Ils ne savent ni l'un ni l'autre se préserver d'un travers trop commun, qui consiste, chez les artistes, à regarder la renommée d'autrui comme un vol fait à leur propre renommée.

Le talent serait trop beau, si la jalousie et le sot orgueil n'attachaient pas quelques haillons à sa robe de pourpre.

Voyant bouder Rossini, le docteur Véron lui proposa le plan de *Gustave*, avec la collaboration de M. Scribe, affirmant qu'un sujet dramatique, où toutes les grandes passions humaines seraient en jeu, n'était pas un élément à dédaigner.

— Croyez-moi, lui dit-il, de l'action, des contrastes, du luxe dans les costumes et dans les décors, voilà qui aide puissamment une œuvre musicale!

Il ne remarqua pas le rire sardonique du maëstro.

— Vous oubliez, dit Rossini, quatre-vingts musiciens de plus à l'orchestre.

— Oui, se hâta de répondre Véron,

de l'ampleur, de la force dans les accompagnements; votre orchestre des Bouffes est trop maigre.

Le pauvre homme donnait en plein dans le panneau.

—Recevez mes félicitations, monsieur, dit Rossini; vous avez là d'excellents principes. Appliquez-les à l'œuvre nouvelle que vous montez en ce moment [1]. Elle obtiendra, vous pouvez en être sûr, un succès pareil à celui de *Robert-le-Diable*. Quant à moi, je retourne en Italie, et je reviendrai quand les juifs auront fini leur sabbat.

[1] *La Juive*, de M. Halévy. Ce compositeur est également de souche israélite. Des critiques rigoureux ont dit de M. Halévy « qu'il était le crime et la punition de Meyerbeer. » Le mot nous semble absurde : si les imitateurs changent en défauts les qualités du maître, c'est leur affaire, et non la sienne.

Là-dessus, Rossini congédia froidement le docteur.

Meyerbeer sut l'anecdote.

Jamais la rancune en lui n'est expansive; elle ne se révèle par aucune allusion perfide, par aucune parole amère. Il est d'une finesse et d'une diplomatie rares.

Lorsque la conversation tombe sur le cygne de Pesaro, l'auteur de *Robert* n'a pas assez de paroles flatteuses pour préconiser son rival; il exalte Rossini, se confond en éloges, s'exprime sur le talent de ce virtuose avec une admiration profonde; et, par derrière, sournoisement, en tapinois, il entretient et stipendie une troupe de dormeurs bénévoles, qui, de temps à autre, vont ronfler à

Otello, à *il Barbiere* ou à la *Cenerentola*.

Est-ce possible? direz-vous.

Rien de plus exact. Nous avons la preuve que le maëstro lui-même joue quelquefois cette comédie plaisante, et daigne montrer au public ses nobles paupières alourdies par les prétendus pavots de la musique rossinienne.

En octobre dernier, à la seconde représentation de *Semiramide*, Meyerbeer paraît, un soir, aux Bouffes, à une loge d'avant-scène.

Au moment où il entre, madame Bosio lance au public les merveilleuses roulades de son grand air. Le maître se tourne vers la scène, écoute et se met à applaudir ostensiblement, de manière à laisser

voir qu'il ne fait que payer un juste tribut au talent de la cantatrice. Puis, au finale du premier acte, il se renverse lentement dans son fauteuil, ferme les yeux et semble plongé dans le plus délicieux sommeil.

On le regarde de tous les coins de la salle; on chuchote; on se montre scandalisé.

— Ne faites pas attention, dit à ses voisins Jules Sandeau, qui par hasard se trouve à l'orchestre. C'est Meyerbeer: il s'économise un dormeur!

En dépit de ce malin sommeil du maëstro, le finale du premier acte de *Semiramide* n'en sera pas moins regardé toujours, et à juste titre, comme un des plus sublimes chefs-d'œuvre de la science

mélodique ; et Rossini, de l'autre côté des Alpes, a beau se récrier sur ce qu'il appelle les opéras *casse-voix*, il n'empêchera jamais tous les dilettanti de l'univers de tomber en extase devant le quatrième acte des *Huguenots*.

Mais nous n'en sommes qu'à *Robert-le-Diable*, dont les représentations triomphales ne purent même être suspendues par la terrible épidémie qui sévissait au commencement de 1832.

On a fait, à ce sujet, une observation curieuse.

A ses diverses apparitions en France, le choléra nous est venu chaque fois à la suite d'un opéra nouveau de Meyerbeer : en 1832, à la suite de *Robert;* en 1849 , à la suite du *Prophète;* en 1854,

à la suite de *l'Étoile du Nord.* Trois fois la musique du maëstro est entrée en lutte avec le monstre, et trois fois elle est restée victorieuse.

Un feuilletoniste d'assez mauvais goût disait à propos de cette coïncidence :

« Il n'y a rien là que de fort naturel. Quand la musique de Meyerbeer se fait entendre, cela présage nécessairement un fléau. Ce n'est pas un musicien, c'est le diable. »

Nous répondrons que le diable est toujours le bienvenu lorsqu'il charme nos oreilles par de semblables accords.

On l'accueille comme le plus céleste et le plus harmonieux des anges.

Après le succès inouï de *Robert*, le dilettantisme parisien réclamait un second

opéra du virtuose. *Les Huguenots* étaient annoncés. Tous les feuilletonistes jouaient le rôle de sœur Anne et montaient au sommet de la tour, afin d'interroger l'horizon, du côté de la Prusse, car Meyerbeer travaillait dans sa ville natale. On disait que M. Scribe était aux abois, que des courriers galopaient sans cesse de Paris à Berlin, que le maëstro bouleversait un acte, puis un autre ; que la censure elle-même jetait le trouble et la confusion dans le livret, en supprimant deux personnages, Charles IX et Catherine de Médicis ; que cela forçait les auteurs à biffer nombre de morceaux remarquables.

Tout le monde était dans l'inquiétude.

On allait frapper à la porte de M. Gouin[1], factotum de Meyerbeer et son représentant à Paris ; on interrogeait Brandus, l'éditeur du maëstro.

— Cela n'en finit pas ! criait-on. Vous moquez-vous du public ? Écrivez à Meyerbeer qu'il se hâte !

Enfin le maître arrive avec sa partition.

La capitale tout entière s'émeut, l'Opéra pousse des cris de joie, les salons battent des mains et la Bourse monte.

Mais, ô malheur ! juste au moment où les répétitions commencent, madame Meyerbeer tombe malade. Son époux, obligé de la conduire en Italie, reprend

[1] Ancien chef de division de l'administration des Postes.

tous les cahiers de sa partition sur les pupitres de l'orchestre.

— Au nom du ciel ! s'écrie le directeur, laissez-nous votre musique !

— Ma musique et moi, nous sommes inséparables, répond le maëstro.

—Cependant nos conventions exigent...

— Oui, je sais, il y a un dédit de trente mille francs. Passez chez mon banquier, la somme est prête.

Et *les Huguenots*, emportés par une berline rapide, s'éloignent de l'Opéra pour suivre Meyerbeer à Nice.

Heureusement M. Duponchel les voit bientôt revenir.

Dans son allégresse, il rend les trente mille francs au compositeur, et la pièce est jouée au mois de mars 1836.

Le triomphe des *Huguenots* égala celui de *Robert*, n'en déplaise aux assertions de plusieurs critiques haineux, qui éprouvent toujours le besoin de déposer leurs articles, comme des immondices, aux pieds d'un succès.

Nous voyons encore aujourd'hui les Fiorentino, les Escudier et autres s'escrimer du bec et de l'ongle, qui dans le *Constitutionnel*, qui dans le *Pays*, pour démolir la réputation de Meyerbeer.

Ils ressemblent à des taupes acharnées à la base d'une pyramide.

Le Napolitain Fiorentino veut sans doute obtenir un surcroît d'honoraires. Quant aux critiques siamois connus sous le nom de frères Escudier, nous avons appris une histoire qui les concerne.

Et, comme nos petits livres sont indiscrets, nous raconterons cette histoire.

Meyerbeer a la fibre de l'orgueil très-susceptible. Quand on l'attaque, il emploie tous les moyens imaginables pour fermer la bouche à ses détracteurs.

Quelqu'un entre un jour au cabinet de M. Mirès, propriétaire du *Pays*, et lui tient ce langage :

— Connaissez-vous l'auteur des *Huguenots?*

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Tiens, c'est bizarre! Hier, il m'a parlé de vous avec infiniment d'éloges. A votre place, je lui rendrais visite.

— A l'instant même j'y cours! s'écrie Mirès, très-friand d'amitiés illustres.

Dix minutes après, il descend de til-

bury, rue Richepanse, à l'hôtel du Danube, où le compositeur a son pied-à-terre à Paris. Inutile de dire que la visite était attendue. M. Mirès, émerveillé de l'accueil qu'il reçoit, cause une heure avec le grand musicien, dont l'affabilité gracieuse l'enchante, et Meyerbeer lui dit tout à coup, d'un ton fort calme :

— A propos, on m'attaque dans le *Pays* ; le savez-vous?

— Dans le *Pays?* dans mon journal! On oserait se permettre...

— J'étais sûr que vous n'aviez aucune connaissance de ces articles, interrompt Meyerbeer.

—Non vraiment, je vous le jure... Ah! parbleu! je vais joliment laver la tête aux rédacteurs!

Le soir même, les Escudier comparaissent devant Mirès, qui les houspille d'importance.

— Je vous défends, leur dit-il, d'attaquer à l'avenir mon ami Meyerbeer!

— Mais...

— Point de réplique! Vous aurez pour son génie un respect sans bornes.

— Ah! par exemple!

— C'est à prendre ou à laisser. Je donnerai les comptes-rendus lyriques à d'autres, si vous ne vous engagez pas formellement à m'obéir.

— Soit. Il nous restera la *France musicale*, une feuille à nous, où du moins nous serons libres d'exprimer franchement notre opinion.

— Du tout, messieurs, la *France mu-*

sicale n'attaquera pas non plus le maëstro. Croyez-vous par hasard que je vous laisserai de gaieté de cœur vous mettre en contradiction flagrante avec vous-mêmes ? Souffler le chaud à droite et le froid à gauche, fi donc! ce serait immoral. Allez , j'ai dit mon dernier mot!

Et Mirès congédie les Escudier par un geste d'empereur.

Depuis cette époque, deux journaux de plus rendent justice à Meyerbeer.

Le tour fut très-spirituellement joué.

Nous avons dit que le quatrième acte des *Huguenots* est universellement considéré comme une des plus grandes pages de musique dramatique qui existent; mais, ce qu'on ignore, c'est la ma-

nière dont fut composé le duo entre Valentine et Raoul, duo qui termine l'acte, et dont pas une note n'était écrite à la première répétition générale.

Après cette répétition, Meyerbeer entra tout éperdu chez M. Gouin, où il logeait alors.

—Qu'as-tu donc? lui demanda son ami effrayé de sa pâleur.

Le maëstro se jeta dans un fauteuil et répondit :

— Nous aurons une chute! Tout va de travers! Nourrit prétend qu'il ne pourra jamais chanter le morceau final du quatrième acte, et chacun lui donne raison.

— Bah!

— C'est comme je te l'affirme. Il est bien temps de le dire, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi ne pas faire d'autre musique?

— Impossible. Scribe ne veut plus rien changer au libretto.

— Ah! Scribe se refuse à l'improvisation? cela se conçoit. Demanderais-tu beaucoup de vers?

— Non, très-peu; ce qu'il faut pour servir de motif à un *andante*, voilà tout.

— Bien! reste là dix minutes; j'ai ton homme.

Il était onze heures du soir. Gouin descend, court au divan Lepelletier, et ramène bientôt Émile Deschamps, qu'il a trouvé se livrant aux douceurs du double-six. En un clin d'œil, le poëte improvise quelques vers, dans une situa-

tion dont le maëstro lui donne la clef; puis il souhaite le bonsoir à ces messieurs pour aller reprendre sa partie.

Meyerbeer s'élance au piano et se met à composer un autre duo final.

Ce fut un élan de génie, une fièvre d'inspiration, comme jamais artiste n'en eut de semblable. En moins de trois heures, le maëstro avait terminé sa tâche, et la muse harmonieuse retournait au ciel, laissant ici-bas un chef-d'œuvre de sensibilité, de puissance et d'amour.

Meyerbeer dormit à peine.

Au point du jour, il frappait à la porte de Nourrit. son duo à la main.

— Voyez un peu, lui dit-il, si vous serez plus content de ce nouvel essai?

Nourrit prend le papier, fredonne l'air,

pousse un cri d'enthousiasme, et tombe dans les bras du compositeur.

— C'est un succès, dit-il, un succès immense ! Je vous le promets, je vous le jure ! Allez, cher maître, allez vite préparer l'orchestration ! Ne perdez pas une minute, pas une seconde !

Le surlendemain, toute la partie instrumentale était prête et chaque musicien trouva sur son pupitre le nouveau duo de Raoul et de Valentine.

Ce fut alors une bien autre scène.

Après l'exécution du morceau, des applaudissements frénétiques éclatèrent dans l'orchestre. Habeneck s'élança pardessus la rampe pour rejoindre le maëstro, Nourrit et mademoiselle Falcon. Tous les musiciens suivirent leur chef, et

Meyerbeer fut porté en triomphe sur la scène, au milieu d'acclamations à faire tomber les frises. Raoul battait des mains, Valentine pleurait.

Jamais ovation ne fut plus magnifique et plus spontanée.

Voilà qui répond victorieusement aux insinuations perfides des Zoïles, qui affirment, depuis vingt ans, avec toute l'audace de la mauvaise foi et du mensonge, que la fée inspiratrice n'a jamais caressé le front du maëstro, et que tous ces chefs-d'œuvre, dont notre première scène lyrique est si fière, ne sont que le résultat du travail obstiné, de la science patiente et du savoir-faire. *Tu l'as dit, oui tu m'aimes*, a été écrit, nous le certifions, dans la soirée du 20 novembre, de onze

heures du soir à deux heures du matin, et « c'est une des plus belles hymnes d'amour, dit M. Léon Kreutzer, qu'un compositeur ait arrachée à son âme pour la jeter toute palpitante sur le théâtre. »

La lenteur avec laquelle se succèdent les opéras du maëstro a donné d'abord quelque créance à ces bruits absurdes. Meyerbeer, nous l'avons dit, fait exclusivement de l'art pour l'art. Comme M. Scribe, il n'est jamais pressé de cueillir une moisson d'or. A ses yeux, la gloire est tout : seul, il décide en arbitre souverain de ce qui est utile ou nuisible à sa gloire. Peu lui importe, après *les Huguenots*, que l'administration Pillet compte ou non sur *le Prophète ;* il ne veut se lier par aucun traité, par aucun dédit. Ce

troisième opéra sera joué à son heure, quand le maëstro le jugera convenable, quand les circonstances lui sembleront propices, quand il aura sculpté, modelé, ciselé la partition nouvelle, afin de la rendre digne de ses sœurs. Dix ans, douze ans peut être se passeront ; M. Pillet sera ruiné, madame Stolz aura de moins une belle couronne, et M. Scribe jettera les hauts cris, qu'importe encore? Ces considérations multiples, en faveur d'intérêts secondaires, lui semblent très-mesquines au point de vue des hautes questions artistiques.

Meyerbeer a donné, dans l'espace de vingt-trois ans, quatre opéras à la France[1]. *Le Prophète* n'est venu qu'en 1849,

[1] L'Allemagne ne voulait pas être oubliée de son

et *l'Étoile du Nord* a montré ses rayons en 1854.

Il paraît que la musique de cette dernière pièce est tout simplement celle du *Camp de Silésie*, opéra joué avec un succès énorme devant la cour de Berlin.

Or, ceci est un des crimes effroyables dont Meyerbeer, aux yeux de la critique, a chargé sa conscience. Plus

plus glorieux enfant : il écrivit pour elle *le Camp de Silésie* et *Struensée.* Le sujet de ce dernier opéra est tiré de la tragédie de Michel Beer, frère du virtuose. Il fut représenté en 1846, et Paris ne le connaît pas. Au nombre des principales œuvres composées par le maëstro pour son pays natal, nous citerons : *Une Fête à la cour de Ferrare*, — *la Danse aux flambeaux*, symphonie pour instruments de cuivre ; — une grande *Cantate* à quatre voix d'hommes, poésie de Sa Majesté le roi de Bavière;—l'*Ode au sculpteur Rauch;*— *les Euménides*, tragédie d'Eschyle, avec chœurs et intermèdes d'orchestre ; — le quatre-vingt-onzième *Psaume de David*, à huit voix et *soli*, etc., etc.

indulgent que le Napolitain Fiorentino et les Escudier, nous donnons au grand musicien l'absolution la plus complète, et nous trouvons fort naturel qu'il n'ait pas voulu travailler exclusivement pour le roi de Prusse.

Le Prophète et *l'Etoile du Nord* sont dignes en tout du génie profond et de la verve puissante qui ont dicté *Robert le-Diable* et *les Huguenots.*

On nous permettra de ne pas entrer dans plus de détails sur deux ouvrages que le public applaudit chaque jour.

Aux répétitions de ses opéras, Meyerbeer est craintif comme un enfant. Il consulte le premier venu ; il demande l'avis de tout le monde. Le machiniste, le souffleur, le pompier lui-même jouent

à son égard le rôle de la servante de Molière. Il les écoute, il tient compte de leur opinion, il se fie au jugement de ces oreilles inexpérimentées et naïves.

Mais c'est pour l'opinion d'Auguste surtout que le maëstro professait un respect sans bornes.

Auguste, allez-vous nous dire?

Oui, Auguste, l'ancien chef de claque de l'Opéra, un fier personnage! Il gagnait de trente à quarante mille francs, année commune, et il les gagnait bien.

C'était un véritable Hercule, aux mains larges et retentissantes. Le soir, au théâtre, il portait un habit tire-l'œil, d'une couleur folle et inusitée, qui, d'un bout à l'autre du parterre, le faisait reconnaître de sa troupe. L'habit d'Auguste, à

l'heure du combat, lui servait de panache blanc. Chanteurs et cantatrices, danseurs et danseuses, tout ce peuple harmonieux et léger subventionnait le chef de claque, et les protecteurs de ces dames ne l'oubliaient pas au jour solennel des débuts.

Véron raconte qu'Auguste s'écriait, quand une pièce avait réussi :

« — Quel beau succès j'ai obtenu hier! »

Auguste avait donc à l'Académie royale de musique une importance de premier ordre. Meyerbeer, aux répétitions, allait modestement s'asseoir à sa droite et l'écoutait comme un oracle.

Un soir, Auguste interrompit un air de longue haleine par ces mots :

— Voilà un morceau dangereux.

— Croyez-vous? fit le compositeur.

— J'en suis sûr. Si vous avez beaucoup d'amis dans la salle qui veulent *l'entreprendre*, je le ferai *continuer* par mes hommes; mais je ne réponds de rien.

— Alors, dit Meyerbeer, qu'il n'en soit plus question, coupez-le : vous vous y connaissez mieux que moi!

La pièce une fois représentée et le succès certain, le maëstro change de rôle. Il ne consulte plus personne; il faut qu'on cède à tout ce qu'il juge nécessaire de couper, de modifier, de rétablir. Debout et campé fièrement sur le terrain des conventions faites, il exige qu'on les observe avec le plus grand

scrupule. Son amour de l'art et son désir de n'avoir pour ses œuvres que des interprètes d'élite vont parfois jusqu'à la dureté.

Nous sommes de ceux qui ne cachent jamais un tort, et qui ne reculent pas devant le blâme, lorsqu'un de nos personnages doit l'encourir.

C'était au printemps dernier. *L'Etoile du Nord* tenait seule l'affiche et faisait des recettes splendides. Mademoiselle Decroix, qui chante le duo des Vivandières avec mademoiselle Lemercier, perdit presque subitement sa mère. M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique, accorda, comme l'exigeaient l'humanité et les convenances, un congé de huit jours à la malheureuse artiste, et la fit

remplacer par une demoiselle Belia, qui savait le rôle.

Meyerbeer arrive et demande le motif de cette substitution. Le directeur le lui apprend.

— Vous avez bien fait, lui dit le maëstro, de donner un congé à mademoiselle Decroix ; mais il est impossible que j'accepte sa remplaçante. Une clause de notre traité vous défend de doubler les rôles avant la cinquantième représentation.

— Sans doute, mais...

— Mais on suspendra la pièce jusqu'à nouvel ordre : rien de plus simple.

— Y songez-vous? s'écrie M. Perrin. je ne puis ainsi entraver le répertoire ; j'ai besoin des recettes de *l'Étoile.*

— Alors, dit Meyerbeer, faites chanter mademoiselle Decroix !

Nous le regrettons, mais le mot a été dit. La pauvre actrice, appelée dans le cabinet de M. Perrin, fondit en pleurs. Elle ne voulut pas compromettre la fortune du théâtre, et consentit à reparaître en scène trois jours après la mort de sa mère. Le public ignore le désespoir et les larmes qui, de l'autre côté de la rampe, se trouvent quelquefois sous un chant joyeux.

Meyerbeer compose partout, dans les rues, sur le boulevard, le long de nos promenades. Il cueille ses inspirations comme on cueille des fleurs. Souvent il ne recule pas devant le motif le plus vulgaire, qu'il sait rendre très-neuf et très-

distingué par l'arrangement et l'orchestration.

Original et distrait de sa nature, il parle seul en marchant, et tient son parapluie tout grand ouvert quand le ciel est d'une sérénité parfaite.

Il a une peur abominable des chats, et tombe en faiblesse quand il aperçoit un homme affligé d'un tic nerveux.

Quelquefois on le rencontre très-mal mis et coiffé de chapeaux indescriptibles. A le voir, sous un pareil costume, marcher rêveur, la tête en avant, les coudes en arrière, on le prendrait pour un marchand de lorgnettes peu satisfait de sa journée.

D'autres fois, il se montre dans une toilette merveilleuse, et la boutonnière

enrichie de tous les rubans accordés à son mérite par les souverains de l'Europe. Trente décorations brillent à sa brochette. Quand il la porte dans les grandes solennités, Alexandre Dumas, orné de vingt et une croix de moins, se permet de dire :

« — Voilà le maëstro et son calvaire ! »

Mais c'est jalousie pure. Alexandre Dumas en porterait bien d'autres, y compris celle du mauvais larron, qu'il attacherait volontiers à son habit pour faire nombre.

Dans ses relations intimes, Meyerbeer est affectueux, prévenant, plein d'égards, de politesse et de savoir-vivre. Il dépense sa fortune en grand seigneur et en artiste. Jamais il ne vend ses billets ; il les

donne. Quand la liste de location de l'Opéra n'est pas complète, il prend de ses deniers tous les coupons disponibles et les distribue royalement aux acteurs.

A la veille de chaque représentation importante, il rassemble les principaux feuilletonistes et leur paye chez Lemardelay, à l'hôtel des Princes, ou aux Frères-Provençaux, un dîner à faire tressaillir Lucullus sous la tombe

Meyerbeer appelle cela chauffer la réclame.

Il est probable que le Napolitain Fiorentino et les frères Escudier n'ont jamais eu l'honneur d'être au nombre des convives.

Et puisqu'il s'agit des Napolitains, nous ne voyons pas trop ce qui les empêche

de repasser les Alpes et d'aller braquer l'escopette de leur critique sur les compositeurs et sur les chanteurs d'Italie.

Nous arrivons au terme de cette notice, beaucoup trop courte, eu égard à la célébrité de l'artiste éminent dont nous racontons l'histoire. Les faits et les anecdotes usurpent ici la place que les habiles auraient pu consacrer à de savantes appréciations des œuvres du virtuose.

En terminant, toutefois, nous énoncerons une idée modeste

Il nous semble qu'il en est de la musique comme de la littérature : on aime à relire un beau livre, et l'on assiste plusieurs fois à un bon opéra 'Chaque lecture et chaque représentation nouvelle

font découvrir des beautés qu'on n'avait point aperçues. On lit encore, on entend de nouveau : le même effet se produit.

Pour nous ce critérium est infaillible.

Nous avons relu vingt fois le même roman de Balzac, vingt fois nous avons assisté au même opéra de Meyerbeer : nous en concluons que Balzac est le romancier par excellence et que Meyerbeer est un musicien sublime.

Le Napolitain Fiorentino peut en rire et déclarer, si bon lui semble, que nos jugements n'ont pas l'ombre de solidité métallique.

L'histoire de Meyerbeer offre ceci de curieux, que, ballotté sans cesse entre

deux écoles rivales, il fut obligé de se créer un école à lui, l'école de *Robert-le-Diable*, des *Huguenots* et du *Prophète*. Il est vrai que cette école tend fraternellement la main à la grande école française.

Meyerbeer n'appartient ni à l'Italie ni à l'Allemagne ; il est à nous, à nous seuls.

Pour nous servir de la belle expression de Méry, le grand compositeur est naturalisé Français par lettres patentes de la gloire.

FIN.

Monsieur!

J'ai été pris subitement il y a deux heures d'un accès de toux convulsive & en même temps de maux de tête si forts, que je crains de sortir & surtout de parler dans ce moment. Veuillez donc demander pardon en mon nom à Monsieur de Garaudé si je ne viens pas au Rendez-vous chez Mme Brandus à 5 heures que l'on m'avait prié ce matin de m'accorder.

Veuillez agréer l'expression de ma considération la plus distinguée

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Paul Féval.
E. Gonzalès.
Ingres.

SOUS PRESSE :

EUGÈNE SUE, — BERRYER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

25

THÉOPHILE GAUTIER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE.

QUATRIÈME ÉDITION.

---

centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

THÉOPHILE GAUTIER

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



GAUTIER

LES CONTEMPORAINS

THÉOPHILE GAUTIER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR,

Rue Guénégaud, 15.

1855



A MONSIEUR JULES JANIN.

Illustre prince des critiques,

Dans votre feuilleton des *Débats* du 25 décembre dernier, nous trouvons un magnifique et curieux passage, que nous avons hâte de signaler aux amateurs de saine littérature.

Par un à-propos charmant, les lignes dont nous parlons sont écrites à l'occasion de la mort de cette ieune et belle

comédienne que le Théâtre-Français vient de perdre. Vous avez méconnu le talent de mademoiselle Rimblot pendant sa vie, rien de plus naturel que vous semiez des fleurs sur sa tombe.

« Heureux artistes, dites-vous, ces comédiens que le poëte protége de son vers, le peintre de sa couleur, *l'honnête biographe* de son éloquence, la ville entière de son intérêt! Heureux artistes entourés de sympathie et de louanges! Leur moindre parole est prise au passage, leurs traits sont reproduits sur la pierre, sur le bois, sur l'acier, par le burin, par le soleil! Malades, on raconte à tout ve-

nant leur maladie, et quand enfin il faut mourir, que de regrets! quelle ovation! que de douleurs!

« Pendant ce temps, il y en a d'autres parmi les dévoués de la parole écrite ou parlée, qui deviennent la proie et le butin de quelque *misérable pamphlétaire*, attaché à leur vie. A ceux-là, ni trêve, ni repos, ni merci! Le misérable qui, sous prétexte de biographie, les attend au *coin de la forêt de Bondy*, un *poignard* à la main, les frappe dans l'ombre, et puis, quand il voit leur flanc qui saigne, il s'enfuit, emportant ce *couteau sanglant* qui va lui servir pendant

quelques jours à *couper le morceau de pain* que lui rapporte un si grand exploit. Au bout de huit jours, et son couteau essuyé, le même brigand, sous le même prétexte, s'en va attendre, au même carrefour, une autre victime; il la frappera du même couteau, et il rentrera du même pas triomphant dans sa *tanière*, dans sa *caverne*, jusqu'au jour où quelque victime en belle humeur de vengeance et de châtiment aura tué la bête d'un coup de pied *à l'endroit où le dos change de nom*, disait maître Alcide Tousez. »

Voilà, monsieur le feuilletoniste, un joli morceau d'éloquence de cour d'as-

sises! En vérité, si la péroraison ne l'égayait pas un peu, ce serait à glacer chacun d'épouvante.

Mais, ô grand procureur impérial du théâtre! votre citation, empruntée à Alcide Tousez, manque de justesse. L'homme qui vous attaque hardiment, bien en face, biographe ou bandit, puisqu'il vous plaît de réunir ces deux professions en une seule, ne peut être frappé qu'en face.

Vous rêvez, Janin, ou la colère vous égare.

Le coup de pied (vous le savez mieux que personne!) ne s'administre où vous

dites qu'aux arlequins et aux pierrots.

Ainsi donc, vous avez à vous plaindre d'un biographe, d'un brigand, d'un misérable qui est allé vous attendre au coin d'un bois, le poignard à la main, qui vous a percé le flanc dans l'ombre, et qui est rentré dans sa tanière, pour étendre votre sang sur un morceau de pain?

Fi!... du sang de critique! quel abominable déjeuner!

Voyez comme le ciel est juste : ce lâche biographe ne pouvait être plus cruellement puni de sa vilaine action.

Mais quel est-il, cet affreux coupe-

jarret, ce scélérat, ce monstre exécrable? Il faut dire son nom, Janin; car nous sommes biographe aussi, et, bien que votre opinion doive paraître respectable, nous ne croyons pas que, dans le dictionnaire des synonymes, il faille accoler ce mot de *biographe*, pas plus que celui d'*historien*, aux mots de *pamphlétaire* et de *bandit*.

Soyons catégorique, expliquons-nous.

Évidemment on n'a jamais eu l'idée ridicule et sotte de prendre au pied de la lettre le verbiage étourdi de vos feuilletons ni les épithètes insolentes ou

grossières dont vous faites choix pour apostropher les gens.

C'est ici l'histoire de la halle et des poissardes.

Leurs insultes ne sont pas des insultes; on ne s'offense pas de leurs coups de langue.

Mais comme en adoptant l'idiome de ces dames pour écrire dans les *Débats*, cela donne un peu plus d'importance à votre style, encore une fois expliquons-nous.

Là, franchement, sans détour, est-ce que vous auriez voulu nous désigner?

Soyez sans crainte, nous n'avons en

aucune sorte le projet de vous appeler en duel. Vous n'êtes pas un homme, vous êtes une pie, quelque chose qui jacasse, caquette et s'envole.

On ne se bat pas avec un oiseau.

Si réellement cet article s'adressait à nous, Janin, à nous qui avons écrit votre histoire en toute conscience et en toute vérité , à nous qui tenons une plume *honnête*, qui rendons à chacun selon ses œuvres, qui avons la prétention de ne jamais nous écarter du devoir, de la justice et de l'honneur; si, disons-nous, vous aviez pu, dans un accès de rancune ou de folie, nous trai-

ter de *brigand* et de *misérable ;* si vous nous accusiez de jouer du couteau et de faire des tartines avec du sang, parbleu! nous nous bornerions à rire, après vous avoir tiré l'oreille, comme à un gros écolier qui ne se doute ni de la portée d'une phrase ni de la valeur d'un mot.

Mais non, Janin, non, ce n'est pas nous que vous attaquez, c'est un autre.

Vous savez parfaitement que nous vous avons ménagé.

Que de piquants détails nous aurions pu donner à nos lecteurs! Tenez, voici là, sur notre bureau, vingt lettres qui

nous reprochent d'avoir omis une multitude de faits indispensables à votre histoire.

Dépouillons ensemble cette correspondance.

L'un nous dit :

« Comme preuve des variations effrontées et des sauts de carpe de l'homme, vous auriez dû citer l'article du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, publié en 1836. Janin y procède à l'*éreintement* complet de Victor Hugo, pour les œuvres duquel il témoigne aujourd'hui des admirations si frénétiques. Un biographe, monsieur, doit toujours déposer les pièces de conviction devant le tribunal du public. »

Une autre ajoute :

« Si vous étiez venu me consulter, je vous

aurais fait part de deux anecdotes au sujet de la gourmandise de ce bon M. Janin.

« La première est celle-ci :

« Prié par M. de Metternich de lui donner un autographe, l'auteur de *l'Ane mort* écrivit sur une feuille de vélin : « *Bon pour* « *cent bouteilles de Johannisberg, à déposer* « *dans ma cave.* » Et les cent bouteilles furent expédiées par le prince.

« La seconde anecdote est plus connue.

« On parlait à mademoiselle Mars d'un feuilleton de Jules, où elle était drapée de belle sorte. « — Vous avez trouvé, dit-elle, mon critique un peu amer, lundi; j'avais oublié de le sucrer dimanche. »

Eh bien! parole d'honneur, Janin, nous connaissions tout cela! mais nous avions à cœur, méchant que vous êtes, de ne pas trop vous humilier.

Faites-nous le plaisir de jeter un coup d'œil sur cette troisième lettre :

« Pourquoi, s'écrie-t-on, n'avez-vous pas dit un mot du perroquet de Janin, ce magnifique ara, dont la queue est si longue et qui importune de ses cris tout le voisinage? C'est le pendant de son maître dans la presse. Ne pouviez-vous parler aussi de la passion du critique pour les vieux livres où il puise sa science, et pour les exemplaires de ses propres œuvres, qu'il fait tirer tout exprès sur papier de Hollande? Quand il veut que M. Huet, son beau-père, enrage, il le conduit aux ventes de la salle Sylvestre, et pousse le premier bouquin venu à des prix fabuleux. L'ancien avoué rugit. Il déclare qu'il fera mettre son gendre à Bicêtre. Vous avez également oublié de dire que mademoiselle G*** payait un individu, qui suivait partout le critique et dressait un rapport de ses faits et gestes. Janin prit un jour l'espion au collet, le contraignit à des aveux, et sut qu'il recevait trois francs par jour pour cette jolie besogne. « — Eh! bien, dit-il, je t'en donnerai six et je ferai les rapports! » La chose fut convenue. Janin s'attribua des exploits éroti-

ques si extravagants que mademoiselle G*** s'écria : « — C'est donc un Hercule! Je ne m'en serais jamais douté! »

Or, seigneur critique, cette lettre émane d'un de vos amis intimes. O les amis! ils sont plus à craindre que les biographes.

Assez! allez-vous nous dire, brûlez toutes ces épîtres sournoises.

Non pas, Janin, permettez; il est important que nous arrivions à une justification complète. Jetons au panier les moins curieuses; mais en voici une qu'il est bon de reproduire d'un bout à l'autre.

Écoutez!

« Monsieur,

« Votre biographie de Janin m'afflige. Comment, pas un mot de Ricourt, d'Achille Ricourt? Serait-il Dieu possible que vous n'ayez pas ouï parler de ce curieux personnage? L'aplomb et les âneries de Janin, connu! Ses défections, connu! L'astre, on le sait par cœur; mais le satellite! mais Ricourt! mais cet incomparable bohême artistique et littéraire, à qui il n'a manqué que d'être riche pour être vraiment superbe; voilà ce qu'il fallait décrire!

« Ignorez-vous que c'est lui, lui Ricourt, qui a *fait* Janin? lui qui a *fait* Rachel? lui qui a *inventé* Ponsard et tant d'autres?

« Hélas! que de comptes-rendus de pièces Janin a faits sans les voir, sur le rapport de Ricourt.

« Si une idée généreuse a pu être jetée quelque part sous le nom de Janin, c'est à coup sûr à Ricourt qu'en revient l'honneur.

« Pendant dix ans et plus, Ricourt a été le prôneur et le souteneur de Janin. C'est là du

courage, ou je ne m'y connais pas. Mais, depuis que Janin saupoudre sa prose de latin, Ricourt trouve qu'il n'est plus *au poste* (expression de Ricourt) et qu'il a *b......... baissé* (idem).

« — Où en veut-il venir avec cela? dit Ricourt. Espère-t-il remporter le prix d'éloquence latine? Qu'il le dise. Il lui faudrait peut-être une chaire à lui ? Patraque, va! »

« Pauvre Ricourt !

« Dire que cet homme jettera au vent plus d'esprit et d'idées, en un jour, que Janin n'en dépensera pendant toute une année ! Il a réchauffé à son soleil plus de talents que Janin n'en a nié ou *éreinté*, certainement ! Aussi je m'étonne qu'au lieu de biographier Janin, vous n'ayez pas biographié Ricourt.

« Agréez, etc. »

Suit une signature qui vous ferait bondir, ô critique, si nous n'avions pas soin de la dérober à vos yeux.

Ainsi donc nous vous conseillons de rester bouche close à l'avenir.

Le métier de biographe est le plus digne, le plus honorable de tous, quand on attaque vaillamment et sans peur l'immoralité vivante ; quand on n'est sous l'empire d'aucun caprice, d'aucune jalousie, d'aucune passion.

Mais quand on l'exerce comme l'auteur de *Barnave ;* quand on traîne les d'Orléans aux gémonies, pour revenir ensuite lécher de sa lèvre de courtisan la boue dont on les a couverts; quand on écrit l'histoire contemporaine comme vous avez écrit celle de Casimir Delavi-

gne, de Balzac, de cent autres, on se voile la face, monsieur, pour cacher sa honte.

Chapeau bas ! et laissez passer le biographe honnête !

Ne parlez ni de *couteau*, ni de *sang*, ni de *misérable* qui vous égorge. C'est vous qui jouez tous les lundis du couteau ; c'est vous qui attendez les auteurs *au coin de la forêt de Bondy* de votre feuilleton. Vous lardez, vous déchiquetez, vous mettez en pièces leur renommée, leur talent, leur mérite. Depuis trente ans vous étendez sur votre

pain leur gloire en lambeaux et leur orgueil qui saigne.

L'ombre de Balzac est là qui te regarde : à genoux, Zoïle, courbe le front dans ton néant!

EUGÈNE DE MIRECOURT.

THÉOPHILE GAUTIER

Tarbes, la vieille cité, contemporaine des druides, a donné naissance au conventionnel Barrère, au célèbre chanteur Laïs et à Théophile Gautier, dit le Chevelu.

Cette dénomination mérovingienne lui restera, si, comme la chose est probable,

son nom figure dans les siècles à venir parmi les écrivains célèbres de notre époque.

Poëte et prosateur, il s'est fait une assez belle place, n'en déplaise à certains esprits jaloux, toujours prêts à répéter avec une méchanceté notoire que l'auteur d'*Albertus* et de *Fortunio* a plus de cheveux que de talent.

Les rares biographes qui se sont occupés de lui jusqu'alors le font naître en 1814.

Nous savons de bonne source qu'il n'en est rien.

Théophile Gautier, complice évident de l'erreur commise, nous permettra de ne tenir aucun compte de ses coquetteries d'acte de naissance.

Il est né le 31 août 1808.

Ces dames en seront scandalisées peut-être et lui feront la moue pour avoir abusé de leur crédulité naïve; mais il faut, ici-bas, que tout se découvre. Notre devoir d'historien fidèle nous impose des lois [1]. Si quelques personnes ont une illusion de moins, Gautier n'en aura, certes, pas de plus un seul cheveu blanc. Donc, il aurait tort de nous en vouloir parce que nous pénétrons le mystère de ses quarante-six ans révolus.

[1] En 1829, Gautier était le champion le plus redoutable dans les luttes à coups de poing d'*Hernani*. Lorsqu'on veut se rajeunir il faut le faire avec quelque vraisemblance. Ce n'est pas un collégien de seize ans qui eût assommé les classiques. A dix-sept ans on n'écrit pas *Albertus*, à dix-huit ans *les Jeune France* et à vingt ans *Mademoiselle de Maupin*.

Ses premières études se firent au collége de Tarbes.

Vers 1822, sa famille l'envoya à Paris achever ses humanités à Charlemagne, où il se lia bientôt avec Gérard de Nerval, qui, depuis, a été son plus actif collaborateur.

Gautier obtenait régulièrement la dernière place en thème.

Il le dit très-haut à qui veut l'entendre, et s'en honore.

Externe libre, il travaillait peu. Le grec et le latin lui semblaient des superfluités dans l'éducation moderne. Au lieu de faire les devoirs donnés par ses professeurs, il étudiait nos vieux écrivains, remontant aux sources de la langue, et

se moquant de toutes les grammaires possibles.

C'était un gros garçon, très-robuste, très-sensuel.

Une santé par trop florissante l'a toujours poussé vers le réalisme et la matière.

Comme beaucoup d'autres, il a profité d'une époque de licence pour souffleter la morale. Jamais, ni aux yeux de notre siècle, ni aux yeux de l'avenir, il ne pourra se faire pardonner *Mademoiselle de Maupin*.

Gautier n'est devenu poëte que par accident.

Tous ses instincts le portaient d'abord à être peintre. Peu soucieux des classes de Charlemagne, il allait étudier l'art

plastique dans les musées, passant des heures entières à contempler certains tableaux, à se pâmer d'admiration devant certaines statues.

Il finit par entrer comme élève dans l'atelier de Rioult[1].

Déjà s'annonçait, à cette époque, la révolution littéraire et artistique. Les idées de révolte contre les règles établies germaient dans toutes les têtes; on voulait briser les vieilles idoles et les réduire en poudre. Victor Hugo en poésie, Eugène Delacroix en peinture s'entouraient d'une foule de partisans intrépides, décidés à toutes les luttes, à tous

[1] Cette phase de son existence lui a dicté *le Rapin*, l'un des plus charmants articles du recueil des *Français peints par eux-mêmes*.

les combats. Il n'y avait pas un cerveau de vingt ans qui ne fît un rêve de gloire. Chacun demandait à passer grand homme, et Gautier montra pour conquérir ce titre une ardeur extrême.

Seulement son pinceau trop novice encore ne pouvait l'aider dans cette conquête.

Le premier rhétoricien venu compose une tragédie ou un livre; mais l'exécution d'un tableau présente des difficultés plus sérieuses. Notre héros savait broyer les couleurs et les marier sur la palette; mais il ne les transportait pas encore assez adroitement sur la toile. Il avait en tête une foule de tableaux superbes; mais, en dépit de ses efforts, il n'enfantait que des croûtes.

— Décidément, se dit Gautier, la peinture est plus facile avec la plume qu'avec le pinceau

Nourri de la lecture des poëtes du XVIe siècle, que Joseph Delorme [1] et le bibliophile Jacob venaient de mettre à la mode par leurs articles rétrospectifs, il rima d'abord quelques strophes modestes, et les lut à ses amis.

Le succès qu'il obtint l'encouragea.

Ses tendances matérialistes le portant à se préoccuper surtout de la forme et du contour, il se mit à la recherche des mots qui lui semblaient le mieux faits pour peindre les objets extérieurs. Il étudia profondément le dictionnaire,

[1] Pseudonyme de M. de Sainte-Beuve.

emmagasina dans sa mémoire une foule d'expressions inusitées, de tours archaïques, fit la chasse aux vocables de toute espèce, et fabriqua pour son usage un glossaire opulent, au moyen duquel il put donner à son style l'originalité qu'il ambitionnait.

Une fois son arsenal bien fourni, Gautier se mit sérieusement à l'œuvre.

Au mois de juin 1828, il se présenta chez M. de Sainte-Beuve, et lui demanda permission de lui lire une pièce de vers intitulée *la Tête de mort.*

— Oh ! oh ! murmura le critique, un titre bien sombre ! Enfin, n'importe, voyons cela.

Dès la troisième strophe, Sainte-Beuve arrêta Gautier.

— Quelles ont été vos lectures? demanda-t-il au poëte. Ce n'est pas en étudiant le rhythme de Lamartine que vous êtes parvenu à écrire de pareils vers Vous avez dû lire Clément Marot, Saint-Gelais et Ronsard?

— Oui, répondit Gautier. Nous ajouterons, si vous le voulez bien, Baïf, Desportes, Passerat, Bertaut, Duperron et Malherbe.

— Toute la pléiade! dit Sainte-Beuve A merveille, jeune homme! Vous êtes dans les saines traditions. Je m'explique pourquoi vous avez l'hémistiche si net, le tour si exact, la rime si châtiée et si scrupuleuse. Achevez, je vous prie!

Quand *la Tête de mort* fut lue, Sainte-

Beuve se leva de son fauteuil, embrassa Théophile et s'écria :

— Bien, très-bien !.... Courage !.... Voilà du moins de la poésie substantielle. Je trouve un homme qui sculpte dans le granit et non dans la fumée. Demain, je vous présente chez Victor Hugo.

Théophile ne se sentait plus de joie.

Dès ce jour, il devint l'un des plus fervents disciples de l'école nouvelle, entassa rimes sur rimes, et laissa pousser sur son crâne cette forêt luxuriante de cheveux noirs, magnifique symbole de la puissance et du développement qu'il espérait donner à son génie.

Le jour où fut publiée la préface de *Cromwell*, il se déclara l'apôtre de

l'évangile littéraire promulgué par l'auteur des *Odes* et *Ballades*, et montra ses deux poings énormes aux classiques épouvantés.

A la première représentation d'*Hernani*, le bras de ce nouveau Samson fit cruellement repentir de leur irrévérence les Philistins du parterre. On eut peur un instant que le Théâtre-Français n'eût le sort du temple de Gaza, et que Théophile ne se mît entre deux colonnes pour écraser les mécréants qui se permettaient de siffler le maître.

Il s'abstint néanmoins de faire crouler la salle, se contentant d'aplatir une quarantaine de chapeaux sur les crânes, de démettre cinq ou six épaules et d'enter-

rer ses adversaires sous les banquettes[1].

Cette noble ardeur, hélas! ne fut pas de longue durée!

Théophile eut la mauvaise chance de publier son premier volume de poésie, le 27 juillet 1830. La fusillade seule obtint le retentissement prédit à ses vers; l'émeute lui vola sa gloire, et les exclamations élogieuses de ses amis se perdirent dans le tohu-bohu politique.

Gautier prétendit qu'ils n'avaient pas crié assez fort.

Occupé de *Notre-Dame de Paris* et de *Lucrèce Borgia*, le maître ne songeait que

[1] Dans son feuilleton de *la Presse* du 5 décembre dernier, Théophile nous révèle que les combattants, pour se reconnaître, avaient un billet rouge, timbré de cette devise symbolique: *Hierro*.

médiocrement à exalter ses disciples et à les mettre à côté de lui sur le pavois.

Théophile dissimula sa rancune.

Son poing continua de s'abattre sur les dos classiques; mais, dans l'intimité, ses plaintes étaient amères.

Lorsqu'il rédigea plus tard le feuilleton de *la Presse*, il ne loua plus qu'à contre cœur le grand poëte, pour la gloire duquel il avait assommé tant de monde.

— Enfin, lui disait-on, rien ne vous empêche d'exprimer nettement et catégoriquement votre opinion présente?

— Pardonnez-moi, répondait Théophile d'un air piteux, je suis lié par des promesses terribles. Tout enfant, l'on m'a fait venir dans un caveau, et là, j'ai

juré sur un crâne humain de trouver tout sublime. Il faut que je tienne mon serment, sinon *quelqu'un* viendrait, avec des lunettes vertes et un nez de carton, me dénoncer à *la Presse*, dire que j'ai tué père et mère, et Girardin me chasserait [1].

En 1830, Théophile Gautier demeurait à la Place-Royale, pour être plus à portée de rendre à Victor Hugo ses humbles devoirs.

Ce fut là qu'il écrivit *Albertus*, petit poëme très-original et très-fantasque, plein de beaux vers, écrit sous l'influence d'un vrai souffle poétique, et qui peut dignement tenir sa place à côté des

[1] La tirade est textuelle.

œuvres les plus remarquables de M. Alfred de Musset.

Nous en donnerons une courte analyse, pour faire apprécier le talent de l'auteur.

La scène commence dans le galetas d'une sorcière.

La limace baveuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraille.
Les lézards verts et gris se logent dans les trous,
Et l'on entend, le soir, sur une note haute
Coasser tout auprès la grenouille qui saute
Et râler aigrement les crapauds à l'œil roux.

. . . .

En entrant là Satan, bien qu'il soit hérétique,
D'épouvante glacé, comme un bon catholique,
Ferait le signe de la croix.

Minuit sonne. C'est l'heure des conjurations.

Notre sorcière, vieille, décrépite, horrible, se transforme subitement, grâce à

la puissance de la magie, en une beauté merveilleuse.

Elle change son matou noir en un fort beau cavalier.

Ce matou fait homme lui offre galamment la main pour la conduire à un autre carrosse de Cendrillon, et les voilà partis au bal de la landgrave de Gotha.

Véronique, c'est le nom de la hideuse sorcière transformée en Vénus, obtient, grâce aux charmes menteurs que lui prête le diable, un succès inouï. Les cerveaux germaniques sont en ébullition; des volcans d'amour s'allument autour de cette beauté dangereuse.

. . . .

Tout sur elle vivait. — Les plis semblaient comprendre
Quand il fallait flotter et quand il fallait pendre;

La soie intelligente arrêtait ses frissons
Ou les continuait gazouillant ses louanges;
Une brise à propos faisait onder ses franges,
Ses plumes palpitaient ainsi que des oiseaux
Qui vont prendre l'essor et qui battent des ailes;
Une invisible main soutenait ses dentelles
Et se jouait dans leurs réseaux.

Or, Véronique dédaigne tous les hommages qui l'environnent.

Ce qu'elle veut, c'est un cœur à flétrir, une âme à perdre. Elle a juré de séduire Albertus, peintre sage et laborieux. L'indifférence de ce jeune homme l'exaspère. Il semble méconnaître le pouvoir de la prunelle ardente fixée sur lui.

Bientôt néanmoins Albertus cède à l'entraînement.

Le ciel, par un prodige, lui annonce en vain le péril où il va tomber; la pas-

sion l'emporte et Véronique triomphe.

. . . .

— Oh! dit-il, mon cœur brûle à cette étrange flamme
Qui dans ton œil rayonne, et je vendrais mon âme
Pour t'avoir à moi seul tout entière et toujours.
Un seul mot de ta bouche à la vie éternelle
Me ferait renoncer. L'éternité vaut-elle
Une minute de tes jours?

—

— Est-ce bien vrai, cela? reprit la Véronique,
Le sourire à la bouche et d'un air ironique,
Et répéteriez-vous ce que vous avez dit?
— Que pour vous posséder je donnerais mon âme
Au diable, si le diable en voulait; oui, madame,
Je l'ai dit. — Eh bien, donc, à jamais sois maudit!
Cria l'ange gardien d'Albertus. Je te laisse,
Car tu n'es plus à Dieu. — Le peintre en son ivresse
N'entendit pas la voix, et l'ange remonta.

Mais voici que de nouveau minuit sonne.

. . . . Le timbre, au bruit sourd de la grêle
Qui cinglait les carreaux, joignit son fausset grêle,
Le hibou du donjon cria.

C'est l'heure d'une seconde et sinistre métamorphose.

. . . . O prodige à confondre
La plus haute raison! Albertus sentit fondre
Les appas de la belle et s'en aller les chairs.
Le prisme était brisé. Ce n'était plus la femme
Que tout Leyde adorait, mais une vieille infâme,
Sous d'épais sourcils gris roulant de gros yeux verts
. . . .
Quand il se vit si près de cette mort vivante,
Tout le sang d'Albertus se figea d'épouvante.

Mais il ne peut plus fuir, il appartient à la sorcière et au démon. Véronique l'emmène au sabbat.

. . . . . Ils vont, ils vont comme le vent de bise.
La terre sous leurs pieds file, rayée et grise;
Le ciel nuageux court sur leur tête au galop.
A l'horizon blafard d'étranges silhouettes
Passent. — Le moulin tourne et fait des pirouettes;
La lune en son plein luit rouge comme un fallot;
Le donjon curieux de tous ses yeux regarde,
L'arbre étend ses bras noirs; — la potence hagarde

Montre le poing et fuit emportant son pendu.
Le corbeau qui croasse et flaire la charogne
Fouette l'air lourdement, et de son aile cogne
Le front du jeune homme éperdu.

On arrive. Satan préside la fête, et le sabbat commence. La scène est d'une magnifique et sublime horreur.

Pour ne rien voir, le ciel ferma ses yeux d'étoiles,
Et la lune, prenant deux nuages pour voiles,
Toute blanche de peur de l'horizon s'enfuit.

Or, au milieu des ébats impurs et des rondes échevelées de la troupe infernale, Albertus vient à prononcer étourdiment le nom de Dieu.

A peine eut-il lâché le saint nom que fantômes,
Sorcières et sorciers, monstres follets et gnômes,
Tout disparut en l'air comme un enchantement.
Il sentit plein d'effroi des griffes acérées,
Des dents qui se plongeaient dans ses chairs lacérées;
Il cria: mais son cri ne fut point entendu. . .

Et des contadini, le matin, près de Rome,
Sur la voie Appia trouvèrent un corps d'homme,
Les reins cassés, le cou tordu. »

On voit que Théophile Gautier est un véritable poëte[1].

Malheureusement, comme Alfred de Musset, il abonde en scènes immorales, en tableaux lascifs. Il traîne l'ange de l'inspiration dans une ornière fangeuse et le mène au lupanar.

Il publia ses premières poésies dans *le Cabinet de lecture*, journal facile et hospitalier, qui prêtait ses colonnes à tous les jeunes talents de l'époque.

La France littéraire s'attacha bientôt Gautier comme rédacteur, et lui

[1] Ses autres vers ont été réunis plus tard dans le même volume qu'*Albertus*, avec *la Comédie de la Mort*.

commanda quelques *Études sur les poëtes du temps de Louis XIII*[1], dont la publication donna naissance à un procès bizarre et métamorphosa Théophile en critique.

Nous ouvrons ici la préface de *Made-*

[1] Sur Colletet, Scudéri, Saint-Amand, Scarron, etc. Ces articles de Gautier n'ont d'autre mérite que l'humour et la fantaisie de la forme; jamais on n'a pu les considérer comme des études sérieuses. Il en fait le plus souvent des cadres à paradoxes, où l'on ne trouve aucune appréciation juste du goût de l'époque, aucun renseignement biographique utile à l'histoire littéraire. Le tout fut réuni par l'éditeur Delavigne, en deux volumes in-octavo, sous le titre des *Grotesques*, et le public n'acheta pas l'édition. Elle est descendue sur les quais, où l'on trouve encore aujourd'hui les exemplaires par douzaines. En conséquence, nous ne voyons pas trop pourquoi le plus intelligent et le plus habile de nos jeunes éditeurs, Michel Lévy, a cru devoir en publier une seconde édition. Il est vrai que, depuis, Gautier est devenu célèbre. L'étiquette fait passer le sac.

moiselle de Maupin et nous y trouvons ce curieux passage :

« Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux que vous ne pouvez être poëte. Avant de vous réduire au triste rôle de garder les manteaux et de noter les coups comme un garçon de billard ou un valet de jeu de paume, vous avez longtemps courtisé la Muse ; vous avez essayé de la dévirginer ; mais vous n'avez pas eu assez de vigueur pour cela. L'haleine vous a manqué, et vous êtes retombé pâle, efflanqué au pied de la sainte montagne. »

Nous conseillons à M. Gautier de biffer ces lignes maladroites dans les éditions nouvelles de son livre.

Quand on est devenu critique, exclusivement critique, on ne stimule pas ainsi la malveillance des commentaires.

Or, puisque nous avons parlé de *Mademoiselle de Maupin*, faisons au plus vite, et pour nous débarrasser d'un pénible devoir, le procès à cette œuvre sans nom, dont pourtant nous sommes obligé de reconnaître tout d'abord les prodiges de style.

L'auteur y donne à boire le poison dans une coupe de diamant.

Il se pose en athlète sur la route du vice et déploie l'étendard de la débauche la plus ignoble de toutes, celle qui n'a pas même d'excuse dans la nature.

En se faisant l'apôtre de funestes doctrines, M. Gautier traite les moralistes de *crétins* et de *goîtreux*.

Puis, les ayant honorés de ces gentillesses, il affirme nettement qu'il n'y a pas assez de péchés capitaux, que l'adultère lui paraît la chose la plus innocente du monde, que la correction de la forme est la vertu, et qu'il renoncerait volontiers à ses droits de Français pour voir Julia Grisi entrer au bain.

L'impiété se met de la partie.

Bientôt il déclare que le Christ n'est pas venu pour lui, et qu'il est aussi païen qu'Alcibiade.

« O vieux monde ! tout ce que tu as révéré est donc méprisé ; tes idoles sont renversées dans la poussière ; d

maigres anachorètes vêtus de lambeaux troués, des martyrs tout sanglants et les épaules lacérées par les tigres de tes cirques, se sont juchés sur les piédestaux de tes dieux si beaux et si charmants! »

Plus loin il insulte la Vierge et se fait l'écho des ignobles plaisanteries de M. de Voltaire.

Certes, nous n'avons garde d'aller jusqu'au fond de l'œuvre et d'analyser ces pages déplorables.

M. Gautier a fait plus qu'un mauvais livre, il a commis une mauvaise action. Consacrer un talent réel, incontestable, un génie descriptif merveilleux, une prose colorée, saisissante, riche en images, pleine d'élégance et de verve à

broder sur un canevas semblable, c'est un crime, à moins pourtant que ce ne soit une maladie.

Or, souvent le genre de maladie dont nous voulons parler consiste dans l'excès même de la santé physique.

Le corps démoralise l'âme ; la matière domine l'intelligence.

Pour ne pas convenir de sa défaite, celle-ci appelle à son secours le paradoxe, cherche à diviniser les instincts de la brute, et se fait un piédestal de la fange.

Gautier, ce gros garçon, nous a toujours paru trop bien portant. Là peut-être est son unique tort.

Mais, dans ce cas, on ne s'avise point d'écrire.

On quitte les pays chrétiens, on part pour Constantinople, on se rase la tête pour vivre à perpétuité dans un harem, et l'on se dispense ainsi de jeter au public ses rêves immondes, ses imaginations impures.

Accusez-nous de brutalité tant qu'il vous plaira. Ce n'est point ici qu'on peut faire de la critique à l'eau de rose.

Voilà le véritable livre à craindre, le livre dont chaque phrase est un sophisme et qui pose la débauche en reine au milieu des pompes littéraires les plus éclatantes. Qu'un jeune homme au sortir du collége, qu'une fille de quinze ans viennent à feuilleter une de ces pages, ils seront démoralisés jusqu'à la moelle des os.

Tous les romans de Paul de Kock, si bon vous semble; *Mademoiselle de Maupin*, jamais!

Que devient un pauvre lecteur sans logique et sans force contre ses passions, lorsqu'il parcourt deux volumes obscènes écrits avec ce style enchanteur dont voici le spécimen le plus chaste?

« Ange ou démon, vierge ou courtisane, bergère ou princesse, toi que je ne connais pas et que j'aime, oh! ne te fais pas attendre plus longtemps, ou la flamme brûlera l'autel, et tu ne trouveras plus à la place de mon cœur qu'un monceau de cendre froide. Descends de la sphère où tu es; quitte le ciel de cristal, esprit consolateur, et viens jeter sur mon âme l'ombre de tes grandes ailes.

« Portes d'or du palais qu'elle habite, roulez sur vos gonds! humble loquet de sa cabane, lève-toi! rameaux de bois, ronces des chemins, décroisez-vous! enchantements de la tourelle, charmes des magiciens, soyez rompus! ouvrez-vous, rangs de la foule, et la laissez passer!

« Si tu viens trop tard, ô mon idéal, je n'aurai plus la force de t'aimer.

« Mon âme est comme un colombier plein de colombes. A toute heure du jour il s'en envole quelque désir. Les colombes reviennent au colombier, mais les désirs ne reviennent point au cœur

« L'azur du ciel blanchit sous leurs innombrables essaims; ils s'en vont à travers l'espace, de monde en monde,

de ciel en ciel, chercher quelque amour pour s'y poser et y passer la nuit : presse le pas, ô mon rêve ! ou tu ne trouveras plus dans le nid vide que les coquilles des oiseaux envolés[1]. »

Peut-être est-ce un tort de nous livrer à de pareilles citations.

Elles sont capables de faire naître chez ceux qui ne connaissent point l'ouvrage l'idée de le parcourir d'un bout à l'autre ; mais en flagellant l'auteur, en le condamnant sans pitié pour le fond, n'est-il pas juste de parler du mérite incontestable de la forme ?

Nous l'avons dit, la coupe est de diamant, les bords en sont couverts de sucre

[1] *Mademoiselle de Maupin*, — édition Charpentier pages 60 et 61.

et de miel; mais le poison vient ensuite.

On est prévenu. Tant pis pour ceux qui voudront boire!

Avant *Mademoiselle de Maupin*, Théophile Gautier avait écrit pour le libraire Renduel le livre intitulé *Les Jeune-France*.

C'était peu de temps après la publication de ses premières poésies; sa rancune durait encore.

Il se mit à écorner quelque peu sa propre idole, plaisantant d'une façon très-piquante sur le dogme littéraire dont il s'était fait l'apôtre, riant des collégiens écervelés qui traduisaient mot pour mot chaque page du romantisme, et le faisaient vivre, en quelque sorte,

dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leurs costumes.

Le tour de force était périlleux. Gautier l'exécuta très-adroitement et avec beaucoup de bonheur.

Toute cette jeunesse enthousiaste qui prenait alors aux luttes d'école une part si active, qui applaudissait à la hardiesse des novateurs et mettait ses passions ardentes au service de cinq ou six vieux maîtres de vingt ans ; tous ceux qu'on nommait les hugolâtres, tous les Amadis, tous les don Quichotte de la chevalerie littéraire, au lieu de se fâcher, se mirent à rire, en se voyant si curieusement dépeints.

Gautier eut un succès égal à celui de Henri Heine.

Ce dernier venait de publier, sur un sujet analogue, ces fameux articles que chacun a lus, et dont la verve et l'originalité semblaient inimitables.

On se plut à reconnaître que l'intelligence de l'auteur d'*Albertus* se prêtait à toutes les formes de l'art et qu'il pouvait au besoin transporter dans ses livres l'excentricité d'esprit dont il donnait depuis longtemps la preuve dans les conversations intimes.

A cette époque, c'est-à-dire de 1833 à 1834, Théophile Gautier comptait au nombre des rédacteurs les plus spirituels du *Figaro*

Sa liaison de plume avec Gérard de Nerval commençait.

Tous deux venaient de se réunir à la

petite colonie bohême, que nous avons déjà dépeinte. Ils habitaient le fameux logement de l'impasse du Doyenné avec Édouard Ourliac, Arsène Houssaye, Camille Rogier, Murilhat, Camille Roqueplan et Célestin Nanteuil [1].

Gérard et Théophile ont renouvelé en littérature l'histoire des frères siamois.

Leurs articles ne faisaient qu'un ; leurs ouvrages avaient le même souffle et respiraient par le même poumon.

Dans la première édition des *Jeune-France*, il y a une charmante nouvelle de Gérard, dont *le Cabinet de lecture* avait eu la primeur sous ce titre : *la*

[1] Voir la biographie de Gérard de Nerval.

Main de gloire [1]. Ils quittèrent ensemble *la France littéraire* pour emporter d'assaut *la Revue de Paris;* ensemble ils firent à *l'Artiste* leur entrée triomphale; ils rédigeaient ensemble le feuilleton de théâtre de *la Charte de* 1830, et *la Presse*, en 1836, les vit, du même bond, escalader ses colonnes.

Dans le journal créé par M. de Girardin, les comptes-rendus de théâtre avaient été confiés d'abord à Frédéric Soulié, puis à Alexandre Dumas, qui n'avaient pris ni l'un ni l'autre ce travail au sérieux.

On appela Gérard.

Mais il ne voulut pas accepter les hon-

[1] Nous puisons ce renseignement dans la *Galerie de la Presse* (article Théophile Gautier).

neurs de cette rédaction sans y faire participer son frère Gautier.

Ils se décidèrent à cumuler les deux feuilletons, celui de *la Charte* et celui de *la Presse*. On devait les rédiger en commun et les signer G. G. Cet arrangement ne fut pas du goût de M. de Girardin ; il demanda formellement une signature en toutes lettres, et l'auteur de *Sylvie*, toujours prêt à s'effacer, dit à Théophile :

— Signe ! Moi, je n'y tiens pas.

Néanmoins il continua de faire la meilleure part du feuilleton.

La paresse de Gautier, quand il s'agit de rendre compte des œuvres dramatiques, est très-connue. Toujours il a eu besoin d'un collaborateur pour remplir

sa tâche théâtrale. Il ne peut pas tenir en place pendant les représentations. On le voit flâner dans les corridors, au foyer, dans la rue, et jamais il ne sait le premier mot de la pièce dont il doit rendre compte. Il s'en rapporte à ses aides, qui parfois le compromettent gravement aux yeux de *la Presse*.

Ainsi M. Reyer, jeune musicastre, chargé de la partie lyrique des feuilletons de Gautier, s'avisa de maltraiter un jour un opéra de M. Maillard, frère du sociétaire du Théâtre-Français.

Cet opéra s'appelait *la Croix de Marie*. Or, en ce moment-là même, le frère du compositeur répétait un rôle dans *Lady Tartufe*. Mme de Girardin tança Gautier, qui répara la maladresse de son colla-

borateur, et fit l'amende honorable la plus complète.

Un autre jour, notre étourneau de musicastre abîma un ténor qui débutait sous la protection de mademoiselle Ozy.

Il faut dire que Gautier professe une grande admiration pour mademoiselle Ozy, qu'il considère comme le type le plus pur de la beauté grecque, sauf le nez.

Une seconde amende honorable eut lieu.

Si quelquefois il consent à voir un acte, c'est lorsqu'il accompagne au théâtre mademoiselle Ozy ou mademoiselle Ernesta Grisi, la cantatrice des Italiens. Cette dernière est sa protégée quand même, notes justes ou notes fausses. Le jour où elle cesse d'être engagée aux

Bouffes, *la Presse* devient subitement très-indifférente pour ce théâtre, et ne s'en occupe plus.

Après Gérard, Théophile eut pour aide feuilletoniste ce malheureux Noël Parfait, qu'un destin fatal contraignit à jouer partout, même en politique, le rôle de doublure.

Gautier rétribuait fort mal Noël, qui travaillait pourtant comme un nègre, c'est-à-dire comme un nègre qui travaille, puisque nous avons dit plus haut qu'Alexandre Dumas mécontentait Girardin par sa paresse.

Lorsque Noël demandait à Gautier la rémunération de sa besogne, celui-ci ne manquait pas de lui répondre :

— Ouvre le tiroir, prends tout ce qu'il y a!

Jamais dans le tiroir il n'y eut plus de dix francs, et Noël n'osait guère hasarder ce genre de réclamation plus d'une fois la semaine [1].

Allégé d'une tâche ingrate, qui toutefois engraissait son budget, Gautier consacra ses loisirs à la composition du roman de *Fortunio*, où il continua de prêcher l'évangile de la forme et les maximes païennes.

[1] Théophile Gautier avait alors avec *la Presse* un traité magnifique : *douze mille francs* par an, pour soixante feuilletons, soit de critique de théâtre, soit de comptes-rendus de l'exposition de peinture. Il pouvait, en outre, y placer au même prix un certain nombre de feuilletons-romans. Depuis, ces conditions ont été modifiées. *La Presse*, dans un moment difficile, en 1848, jugea convenable de réduire le prix de la rédaction, et Gautier ne fut plus payé qu'à raison de *quinze centimes* la ligne. Lorsque les temps devinrent meilleurs, M. de Girardin déclara que le prix resterait le même.

Ce second roman est la déification des instincts matériels, de la volupté, de la richesse et du caprice.

Fortunio, fils sauvage de l'Orient, vient implanter les mœurs du sérail au milieu même de Paris. Grâce à la puissance de l'or, ce Nabab, orné de vingt millions de revenus, se permet à deux pas de la lanterne du commissaire de police, des fantaisies que la cour d'assises ne tolère pas ordinairement chez nous. Il brûle l'hôtel de sa maîtresse, un soir, en guise de passe-temps, et coupe la tête à des esclaves pour se divertir.

Mépris du cœur et du sentiment, soufflet réitéré de page en page sur les deux

joues de la morale, voilà toute l'analyse du livre [1].

Comme son héros, Théophile est un Turc égaré dans la civilisation moderne, et le ciel chrétien ne lui sourit pas, sans quoi nous lui donnerions très-sérieusement le conseil de se mettre au plus vite, de cabinet de lecture en cabinet de lecture, à la recherche de ses deux méchants livres, d'en racheter à tout prix les exemplaires, et de les brûler sans

[1] Après *Fortunio*, Gautier publia *Une Larme du Diable* et *Tra los Montes*, livre admirable comme couleur descriptive, mais très-pauvre en observations de mœurs. Un bas-bleu émérite disait, après avoir parcouru ces deux volumes : « Je viens de lire *Tra los Montes*. C'est véritablement un voyage en Espagne; mais il paraît qu'il n'y avait pas d'Espagnols quand M. Théophile Gautier y est allé. »

miséricorde pour ne pas compromettre son salut.

Mais il se gardera bien de suivre cet avis.

Gautier ne comprend même pas qu'on puisse lui jeter un blâme. Il est immoral avec une candeur effrayante.

« Qui vous a mordu? s'écrie-t-il, qui vous a piqué? Que diable avez-vous donc pour crier si haut, et que vous a fait ce pauvre vice pour lui en tant vouloir, lui qui est si bonhomme, si facile à vivre, et qui ne demande qu'à s'amuser lui-même et à ne pas ennuyer les autres, si faire se peut? Agissez avec le vice comme Serre avec le gendarme : embrassez-vous et que tout cela finisse! Croyez-moi, vous vous en trouverez bien.

Eh mon Dieu, messieurs les prédicateurs, que feriez-vous sans le vice? Vous seriez réduits, dès demain, à la mendicité, si l'on vous écoutait aujourd'hui. »

Quand on parle à l'auteur de *Fortunio* de la vertu, des mœurs, de la décence, et de la nécessité de respecter tout cela, ne fût-ce qu'au point de vue social, il vous considère avec stupeur et tombe du plus haut des nues.

Il prend son libraire Michel Lévy pour un fou, lorsque ce dernier lui demande quelques lignes d'éloges dans *la Presse* ou dans *le Moniteur* pour les œuvres des écrivains réputés moraux.

— Eh! s'écrie Gautier, va-t-on longtemps me tourmenter ainsi? faudra-t-il entendre parler nuit et jour de la litté-

rature *Souvestre?* Ces animaux-là font des livres pour prouver qu'on ne doit pas se mettre les doigts dans le nez. Qu'on leur inflige le prix Montyon, ce sera bien fait!

Voilà l'homme avec toute sa bonhomie dans le vice et toute sa naïveté dans la dépravation.

Jamais l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* n'a compris *Picciola*, *Magdeleine*, *le Philosophe sous les toits* et *le Conscrit*, parce que ces ouvrages s'adressent au cœur et se trouvent, par le fait même, en dehors de sa compétence.

Gautier, sans être ni haineux ni jaloux de personne, est néanmoins d'un naturel très-caustique et se fait craindre par sa langue.

Il fut un temps [1] où les écrivains de *l'Artiste* et de *la Revue de Paris* se réunissaient tous les jours, de quatre à six heures du soir, dans une sorte de comité de rédaction, tantôt rue de Seine-Saint-Germain, 39, à *l'Artiste*, tantôt quai Malaquais, 18, à *la Revue*.

Au milieu de ce cercle d'hommes d'esprit, tous connus du public et fort estimés pour la plupart, Théophile avait soufflé la rage de mal parler du prochain.

C'était un véritable coupe-gorge de médisance.

On s'évertuait sur le chapitre des absents, on exagérait leurs défauts, on niait leur esprit, on les aplatissait sous

[1] De 1836 à 1843.

le ridicule, et presque toujours, quand la porte venait à s'ouvrir, il fallait changer brusquement de conversation, car la victime entrait.

Une fois là, personne n'osait plus sortir.

Les habiles arrivaient de très-bonne heure.

Auguste Maquet n'oublia jamais une séance. Il devançait régulièrement ses confrères de vingt minutes pour le moins, par excès de précaution.

Paul de Musset, moins exact à l'heure, crut entendre fort souvent, dès le péristyle, son nom voler sur des éclats de rire.

Karr et Gautier ne hâtaient jamais leur marche, certains de rendre au centuple

et coups de griffes et coups de langue.

Les trois plus paresseux, c'est-à-dire Arsène Houssaye, Ourliac et Sandeau, furent naturellement les plus maltraités.

Pour obtenir quelque respect dans cette réunion, il fallait compter beaucoup plus sur ses jambes que sur son mérite.

Nous ignorons si Théophile se fatigua d'entendre crier à l'immoralité au sujet de ses œuvres, ou si la paresse inhérente à sa nature détruisit en lui le goût du travail; mais il se livra, dès son entrée à *la Presse*, au *far niente* le plus absolu.

Dans l'espace de dix années, il fit une multitude de voyages en Italie, en Espagne, à Constantinople surtout.

O Constantinople! il était là dans sa

sphère, il nageait en plein dans son élément !

Le Français n'existait plus, et le Turc avait la bride sur le cou.

Vêtu de pied en cap à la mahométane, Gautier-Pacha s'entourait d'almées et de Circassiennes. Allons, esclaves, mon chibouck ! Apportez l'opium, brûlez le sandal et l'aloès, dansez vos danses les plus folles, enivrez-moi de parfums et d'amour.....

Gros épicurien !

Six semaines ou deux mois se passaient ainsi dans les délices, et Théophile songeait sérieusement à se faire circoncire ; mais *la Presse* avait un moyen sûr de le ramener à Paris.

Elle ne lui envoyait plus aucune espèce de traites.

Une fois le gousset vide, Gautier-Pacha reprenait l'ignoble paletot-sac, les bottes et le chapeau rond, puis se jetait sur le premier navire en partance pour Marseille.

Au retour de l'un de ces voyages, il rapporta quelque chose de son costume oriental, et se promena sur les boulevards, habillé moitié en Parisien, moitié en fils du prophète.

Il était superbe !

Nous ne savons quelle Dalila maladroite ou perfide s'avisa de couper, un beau jour, les longs cheveux de Théophile ; mais ils n'ont plus repoussé depuis.

Beaucoup de personnes assurent que c'est là une des causes de sa décadence littéraire.

Dans le *steeple-chase* aux quatre coureurs, qui eut lieu devant tous les abonnés de *la Presse*, le cheval de Gautier manqua de souffle et fut longuement distancé par les montures plus fringantes de Méry, de Jules Sandeau et de madame de Girardin.

L'héroïque et charmante amazone arriva la première, si nous avons bon souvenir, après avoir franchi halliers, fossés et barricades.

Théophile eut moins de succès encore dans la publication de son livre *Jean et Jeannette* et dans celle des *Roués innocents*.

Son *Voyage en Italie*, à part une remarquable description de Venise, reste infiniment au-dessous des belles choses qui ont été écrites sur cette terre aimée du ciel par le président de Brosses, Stendhal et Paul de Musset.

Plus heureux en imprimant *Constantinople*, il a presque égalé Lamartine et Gérard de Nerval dans leurs magnifiques peintures de l'Orient. Mais ce livre, comme tous ceux qu'il a consacrés au récit de ses voyages, pèche d'un bout à l'autre par l'absence d'observations de mœurs et de jugements sur les hommes [1].

[1] Outre les ouvrages que nous citons, Gautier a publié un volume de nouvelles dont les plus remarquables sont *Militona* et *le Roi Candaule*. On a fait aussi un livre de son Salon de 1847.

Grec et païen, Théophile ne voit que les contours et les couleurs ; ne lui demandez rien de plus.

C'est là sans doute le motif qui l'engage à s'occuper exclusivement aujourd'hui de la critique de tableaux. Il y trouve pour son génie descriptif un aliment qui se renouvelle chaque année et suffit à sa gloire.

Du reste, ses prétentions technologiques sont énormes.

Non-seulement il fait grand étalage de sa science, mais encore il transforme les colonnes de *la Presse* en un véritable atelier de néologisme.

Sans compter les mots qu'il forge, il aligne dans ses feuilletons une troupe bizarre de vocables inusités, qu'il

s'applique chaque jour à découvrir.

De tout temps, les dictionnaires ont été et sont encore la lecture favorite de Gautier.

Il en a cinquante sur le premier rayon de sa bibliothèque, à portée de sa main : dictionnaires techniques, dictionnaires de sciences, dictionnaires des différents arts et des métiers manuels; dictionnaire du peintre, du sculpteur, du charpentier, du vitrier, du maçon, de l'ébéniste, et même... ah! c'est difficile à dire! le dictionnaire du... Notre plume s'arrête. Ma foi, devinez si bon vous semble!

Gautier prétend qu'il a besoin de celui-là pour rendre compte des pièces de M Clairville.

Toutes les fois que notre chasseur de mots en découvre un, qu'il n'a point encore employé et qui porte le cachet de bizarrerie voulu, il le prend en note, afin de l'encadrer dans *la Presse* au premier jour[1]. C'est là qu'il place ses expressions à effet, absolument comme M. Scribe place dans ses vaudevilles les traits d'esprit qui ont vingt-cinq ans de bouteille.

Cependant il serait injuste d'appliquer

[1] Ayant vu dans un dictionnaire de blason que le pelage de l'écureuil qui figure dans les armoiries s'appelle *vair*, il s'écria tout joyeux : « Parbleu! c'est évidemment de cette fourrure qu'était faite la pantoufle de Cendrillon ! » Et, le lendemain, parut une immense tartine, au sujet de cette pantoufle, où Gautier se moquait de la sottise et de l'ignorance de ceux qui jusqu'à ce jour ont cru qu'elle était de *verre*.

à Théophile ce passage des *Femmes savantes :*

Et Malherbe et Balzac, si savants en bons mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots.

Notre héros possède également les dictionnaires de cuisine de tous les siècles et de tous les pays; nous pouvons certifier qu'en fait de science culinaire, il joint au sentiment plastique le sentiment du fond.

Le rédacteur en chef de *la Presse* conserve dans son journal ce critique fantasque, et lui pardonne ses écarts de néologisme, parce que Théophile se montre fort dévoué à la rue de Chaillot.

C'est lui qui entretient les bonnes relations avec les théâtres.

Il relit les pièces de Madame, donne çà et là quelques conseils et suit les répétitions d'un air ennuyé, mais avec exactitude.

Gautier, pour son propre compte, n'a pas eu de bonheur au théâtre. Il a commis plusieurs vaudevilles, entre autres *le Tricorne enchanté*, méchante parodie en vers burlesques, sans aucune verve comique ; *le Voyage en Espagne* (collaborateur M. Siraudin), et *Ne touchez pas à la Reine* (collaborateur M. Bernard Lopez).

Rien de tout cela n'a réussi.

Après 1848, en l'absence de la censure, il fit jouer aux Variétés (on affirme que MM. Léon Gozlan et Laurent Jan étaient ses complices) *la Goutte de lait*,

qui souleva pendant trois jours un véritable orage de sifflets. L'œuvre était d'une obscénité notoire, et le public prouva qu'il savait faire lui-même l'office de censeur.

Théophile n'a pas été plus heureux dans le drame.

Il composa pour l'Ambigu-Comique avec Noël Parfait *la Juive de Constantine*, qui eut une fort belle chute.

Cependant il faut lui rendre justice, au sujet des trois ballets ravissants de *Giselle*, de *la Péri* et de *Gemma*, seules victoires qu'il ait remportées à la scène.

Pour nombre de personnes il est de toute évidence que l'auteur d'*Albertus* est devenu critique par paresse.

Il s'est mêlé à fort peu d'entreprises littéraires.

Ayant voulu, un jour, ressusciter *la Revue de Paris* avec MM. Cormenin fils, Maxime Ducamp et Arsène Houssaye, il se vit tracasser cruellement par M. Buloz, qui envoya des huissiers à ses trousses pour lui réclamer nous ne savons combien de milliers de francs.

M. Mirès, le millionnaire, aime beaucoup les gens de lettres; il se conduit avec eux en véritable Mécène.

Etant à Marseille, et lisant sur *la Gazette des Tribunaux* le compte rendu du procès intenté à l'auteur de *Fortunio*, il écrivit sur l'heure à son caissier de Paris :

« Payez Buloz bien vite, et tirez-moi Gautier de ses griffes. »

L'ordre fut exécuté sans retard.

Théophile Gautier fait bon marché de sa qualité de poëte et de son mérite littéraire. Ses prétentions comme peintre, comme dessinateur, comme graveur à l'eau-forte absorbent tout son amour-propre ; il ne lui en reste plus pour ses livres.

Beaucoup d'écrivains et d'artistes lui ressemblent sous ce rapport.

Chaque jour on en voit qui font consister leur principal mérite dans un talent que le public ne leur connaît pas.

Au moment où Arsène Houssaye fonda *l'Artiste*, il rendit visite à Victor Hugo et à Gavarni, les priant de vouloir bien appuyer le nouveau journal de leur puissant concours.

On promit avec beaucoup de grâce de lui venir en aide.

Huit jours après, il reçut de Victor Hugo un paysage, et de Gavarni une pièce de vers.

Le cabinet de travail de Théophile est une sorte de musée, où se trouvent réunis mille objets curieux apportés des quatre coins du globe. Il y a chez lui encombrement de tableaux, d'esquisses, de statuettes. Delacroix, Préault, Decamp, Chenevard ont apporté là des chefs-d'œuvre, qui ressortent d'autant mieux par un effet de contraste, que le poëte leur donne pour voisins ses propres tableaux.

Assis les jambes croisées, à l'orientale, sur un grand fauteuil fabriqué tout ex-

près en l'honneur de ses mœurs turques, Gautier trône dans ce pandémonium, où douze chats, ses favoris, ont leurs franches allures et se livrent à un éternel *ron-ron*, qui sur les genoux du maître, qui le long des tapis, qui sur les divans ou dans les moelleuses bergères.

Paul de Kock aime la race féline.

Mais chez Théophile Gautier cet amour dégénère en adoration. Comme les Égyptiens, il finira par dresser aux chats des autels.

Après avoir quitté la bohême de la rue du Doyenné, notre héros habita longtemps une fort belle maison de la rue de Navarin, n° 14, où restaient en même temps que lui Amédée Achard, Louis Desnoyers et Laurent Jan.

C'est une sorte de villa, précédée d'un jardin superbe, aux vastes pelouses.

Nos hommes de lettres, pendant les beaux jours, se roulaient sur cette verdure, en pantalon à pied et en veste grise, émerveillant le voisinage par leurs poses excentriques et demandant des inspirations à la fumée de leurs cigares.

Gautier vint demeurer ensuite aux environs de la rue de Chaillot, pour se rapprocher du patron. Ceci eut lieu vers l'époque où *la Presse* payait rubis sur l'ongle.

Théophile connut un instant l'opulence; il acheta voiture et mena grand train.

Nous l'avons tous vu, dans son équipage attelé de deux poneys microsco-

piques, traverser orgueilleusement la grande avenue des Champs-Élysées. C'était vraiment un spectacle miraculeux que celui de ce gros feuilletoniste dans le carrosse de Tom-Pouce.

M. de Girardin réduisit bientôt ses prix, hélas! et força notre homme à marcher à pied comme le premier littérateur venu.

Théophile Gautier, de ses mœurs opulentes, ne conserve aujourd'hui qu'une assez mauvaise habitude, celle de ne saluer personne.

Il prétend qu'il est myope, c'est une excuse.

Mais, le jour où l'on représente ses ballets ou ses pièces, il devient presbyte et salue de fort loin tout le monde.

Quelqu'un dit un jour à Saint-Victor[1], qui entrait au bureau de rédaction du *Pays*, le front couvert et les mains dans ses poches.

— Est-ce que vous avez le chapeau de Gautier sur la tête?

Le mot fut trouvé charmant. Il passe en proverbe.

Nous arrivons à la fin de cette biographie, et nous regrettons que M. Jules Janin nous ait dérobé vingt pages, car nous aurions voulu parler plus longuement du mérite de Théophile Gautier comme poëte.

Un recueil complet de ses vers a été publié en 1845[2].

[1] L'un de nos critiques de théâtre les plus estimés.

[2] Nous ne comptons pas *Émaux et Camées*, petit

Outre *Albertus*, dont nous avons donné l'analyse; outre *la Comédie de la Mort*, large et sublime page de poésie sombre et fantastique, on trouve dans ce recueil une multitude de pièces fugitives, dont chaque strophe est un écrin, dont chaque hémistiche est une perle.

Ce poëte si profane, ce partisan déclaré de la forme et du contour, cet ogre-rimeur qui n'aime que la chair fraîche, oublie parfois ses instincts matériels et cède aux élans de l'inspiration religieuse.

Dans sa pièce intitulée *Magdalena*, tout son paganisme rentre sous terre.

volume de poésie, paru en 1852, et qui n'offre de remarquable qu'un chant sur le *Carnaval de Venise* et un autre sur l'*Obélisque*.

Il donne à quelques-unes de ces poésies le nom de *paysages*, et nous y trouvons de frais et gracieux détails, de naïves et ravissantes peintures.

Son *Chant du Grillon* est un petit chef-d'œuvre :

Regardez les branches,
Comme elles sont blanches!
Il neige des fleurs.
Riant dans la pluie,
Le soleil essuie
Les saules en pleurs,
Et le ciel reflète
Dans la violette
Ses pures couleurs.

—

La mouche ouvre l'aile,
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,
Au corset de guêpe,
Dépliant son crêpe
A repris l'essor.
L'eau gaîment babille,
Le goujon frétille :
Un printemps encor!

—

Moi seul je suis triste.
Qui sait si j'existe,
Dans mon palais noir?
Sous la cheminée,
Ma vie enchaînée
Coule sans espoir.
Je ne puis, malade,
Chanter ma ballade
Aux hôtes du soir.

—

Dans ma niche creuse,
Ma patte boiteuse
Me tient en prison.
Quand l'insecte rôde,
Comme une émeraude,
Sous le vert gazon,
Moi seul je m'ennuie,
Un mur noir de suie
Est mon horizon.

Comme Alfred de Musset, Théophile Gautier est un de ces poëtes qu'une époque fatale a déshérités de croyances. Perdus dans les ténèbres du doute, et l'éducation première ne leur ayant pas montré le rayon qui vient du ciel, ils se sont embourbés dans la fange terrestre.

Parfois, néanmoins, une éclaircie lumineuse a lieu dans leur nuage.

On voit fuir le démon du matérialisme, et l'ange montre un pan de sa robe d'azur.

FIN.

Ne sois pas étonné si la foule, ô poëte,
dédaigne de gravir ton œuvre jusqu'au faite;
La foule est comme l'eau qui fuit les hauts sommets:
où le niveau n'est pas, elle ne vient jamais.
Donc, sans prendre à lui plaire une peine perdue,
ne fais pas d'escalier à ta pensée ardue:
une rampe aux boiteux ne rend pas le pied sur.
que le pic solitaire escalade l'azur,
l'aigle saura l'atteindre avec un seul coup d'aile,
et posera son pied sur la neige éternelle,
la neige immaculée, au pur reflet d'argent;
pour que Dieu, dans son œuvre allant et voyageant,
comprenne que toujours on fréquente les cimes
et qu'on monte au sommet des poëmes sublimes.

Théophile Gautier

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

24

PAUL DE KOCK

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

TROISIÈME ÉDITION.

50 centimes.

PARIS
J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9

1855

PAUL DE KOCK

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44



PAUL DE KOCK

LES CONTEMPORAINS

PAUL DE KOCK

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS
9, RUE MAZARINE

1855

PAUL DE KOCK

O muse légère, muse débraillée ! espiègle et pétulante grisette, qui es venue te joindre effrontément à la troupe des neuf sœurs, et que les puritains de la critique ont en si piteuse estime ! muse de Casanova, de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, est-ce à toi que nous al-

lons aujourd'hui demander des inspirations ? Faut-il te suivre dans le sentier des amours faciles, où tu marches le nez en l'air, la robe retroussée, l'œil mutin, la gaudriole aux lèvres? Il nous semble, friponne, que tu soufflettes assez gaillardement la morale et que tu te permets de fronder la vertu ?

— Eh ! non, dit la muse, je suis bonne fille. Parole d'honneur, on me calomnie ! J'ai l'allure franche, le mot vif, le geste risqué ; mais, après tout, le cœur est excellent. Mon Dieu, la vie n'est pas déjà si amusante! il faut bien rire et plaisanter un peu.

— Oui, sans doute, pourvu que nous restions, ma chère, dans les limites de la décence

— Bah ! s'écrie-t-elle, « si la volupté est dangereuse, les plaisanteries ne l'inspirent jamais ! »

Et la folle, après avoir fait preuve d'érudition en citant M. de Voltaire, nous quitte pour aller courir la pretantaine.

Malheureusement, sous le double rapport de la décence et de la morale, M. de Voltaire nous semble d'une autorité contestable.

Interrogeons à présent le héros de cette biographie ; nous le trouvons de la même opinion que sa muse.

« — Lisez mes livres, nous dira Paul de Kock ; je suis beaucoup plus moral qu'on ne pense. »

A-t-il raison ? Voilà ce que la suite

nous apprendra. Le moment n'est pas venu de critiquer ses œuvres. Il s'agit de raconter son histoire.

Charles Paul de Kock est né à Passy, près Paris, le 21 mai 1794.

Son père, riche banquier hollandais, s'établit en France, où le général Dumouriez, son ami, lui obtint la fourniture de l'armée du Nord. M. de Kock suivit Dumouriez dans ses premières campagnes [1], et le quitta malheureusement, vers la fin de 93, pour venir toucher à Paris les sommes qui lui étaient dues par la Convention.

Mais la Convention payait ses dettes

[1] Le père du romancier avait le grade de colonel. Il s'est battu à Jemmapes et à Valmy.

à sa manière : elle se faisait donner quittance par la hache du bourreau.

Arraché des bras de sa femme, le banquier hollandais fut une des victimes de cette époque sanglante. Madame de Kock elle-même, emprisonnée à l'Abbaye, ne dut qu'à son état de grossesse de ne point être envoyée à la guillotine par les terroristes.

Paul de Kock, avant de naître, sauva les jours de sa mère [1].

Il avait un frère aîné que la famille gardait en Hollande. Ce frère embrassa la carrière des armes et partit pour les

[1] Madame de Kock est morte, l'an dernier, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle était d'origine suisse et son nom de famille était Imhoff. Un de ses oncles tenait à Genève ce fameux hôtel des *Trois-Rois*, dont parle Casanova dans ses *Mémoires*.

Indes, où il donna les preuves du plus éclatant courage. Devenu général et gouverneur de Batavia, il fit triompher le drapeau hollandais dans plusieurs batailles contre les Hindous, revint en Europe, fut créé baron, et remplit pendant quinze ans à La Haye les fonctions de ministre de l'intérieur. Il conserva ce poste éminent jusqu'à sa mort[1]

Le général baron de Kock était très-orgueilleux de la renommée de son frère l'écrivain.

Comme l'auteur de *Sœur Anne* déteste les voyages et n'a jamais été, de sa vie, plus loin que Versailles, le ministre du roi de Hollande passa la frontière en

[1] Il mourut en 1844.

1840, et vint rendre visite au romancier sous les ombrages de Romainville.

On a vu rarement une ressemblance plus merveilleuse que celle de ces deux hommes. Ils avaient même taille, même physionomie, même son de voix, même regard et même sourire.

Paul de Kock pouvait prendre le chemin de La Haye et se présenter au cabinet du roi, le portefeuille du baron sous le bras ; sa Majesté Hollandaise l'eût pris à coup sûr pour son ministre.

On aurait tenté l'expérience peut-être, si le général avait pu terminer le roman du *Tourlourou*, dont les premières feuilles étaient sous presse.

Mais Barba s'opposa formellement à la substitution,

Rien dans le caractère de Paul de Kock enfant n'annonçait le romancier grivois et facétieux dont le monde entier connaît aujourd'hui les œuvres. Il se montrait fort timide, observait beaucoup, parlait peu et préférait l'étude à tous les amusements de son âge.

Sa mère, dont il était l'unique affection, ne voulut pas se séparer de lui pour l'envoyer au collége. Elle lui donna des précepteurs à domicile.

Un de ces derniers, au lieu de faire traduire à son élève le *de Viris illustribus*, préféra lui mettre quelques romans entre les mains, afin d'avoir tout le loisir possible pour en lire lui-même.

En même temps il lui apprenait à fre-

donner de magnifiques couplets, dans le genre de celui-ci :

Qu'on est heureux,
Qu'on est joyeux,
Tranquille
A Romainville !
Ces bois charmants
Pour les amants
Offrent mille agréments.

Paul, à force de chanter la romance, voulut que son précepteur le conduisît sur les lieux mêmes qui avaient inspiré de si beaux vers.

Madame de Kock n'habitait plus sa maison de Passy. Elle demeurait alors sur le boulevard, non loin du Château-d'Eau[1].

[1] Dans la maison où est aujourd'hui le restaurant Truchot.

Tous les matins le précepteur et son élève gagnaient le faubourg du Temple, emportant cinq ou six volumes de Ducray-Duménil, avec des provisions de bouche pour la journée. Ils passaient la barrière, gravissaient la côte de Belleville, et ne tardaient pas à gagner les *bois charmants* de la romance, où provisions de bouche et volumes se dévoraient à l'ombre des jeunes chênes.

Voilà ce qui explique le goût persistant de Paul de Kock pour la forêt de Romainville.

A l'âge de dix ans, il y faisait l'école buissonnière, de complicité avec son maître; plus tard, il y égara ses premières amours, et finit par y dresser une tente, qu'il habite encore.

Le goût de la lecture avait remplacé chez lui le goût de l'étude sérieuse.

Il lisait en mangeant, il lisait au lieu de dormir; il emportait un livre avec lui dans les salons où le conduisait sa mère.

— Comme votre fils est studieux! dit à madame de Kock un ancien ami du banquier son époux. Que lis-tu là, mon petit homme? L'histoire romaine, je gage!

— Non, répondit Paul, je lis *Alexis ou la Maisonnette des bois.*

— Un roman! s'écria le personnage tout scandalisé. Vous laissez lire des romans à un enfant si jeune, madame?

— Son précepteur le lui permet, répondit la mère un peu confuse.

— Eh bien! son précepteur mérite d'être cassé aux gages!

— Pourquoi cela, je vous prie? demanda Paul, avec un accent de résolution qu'on ne lui avait jamais connu jusqu'alors. Je lis des romans, monsieur, parce que je veux en faire, et j'apprends mon métier ! De quoi vous mêlez-vous ?

La réponse était vive.

Madame de Kock gronda son fils et ne parut pas très-émerveillée de la vocation qu'il annonçait.

Elle renvoya le précepteur, pour en choisir un autre, qui avait un système d'enseignement moins romanesque.

Adieu les promenades à Romainville ! adieu les attrayantes lectures sous l'ombrage ! Il fallut en revenir bon gré mal gré aux thèmes et aux versions. Les vo-

lumes de Ducray-Duménil furent cruellement arrachés des mains de Paul, et, deux années après, on le fit entrer dans une maison de banque, afin d'éteindre sous les glaces de l'arithmétique et du calcul le feu de l'imagination qui éclatait dans cette jeune tête.

A quinze ans, il était commis chez MM. Scherer et Finguerlin.

Ces financiers avaient établi leur comptoir au coin de la rue Taitbout, dans ce vaste hôtel occupé depuis par un Russe millionnaire, M. Demidoff, qui déménagea vers 1822 pour céder la place au *Café de Paris*.

Sachant que sa mère avait une fortune médiocre, et ne voulant pas lui résister dans la direction qu'elle donnait à son

avenir, Paul sembla prendre goût aux arides travaux de la maison de banque.

Mais, sous les grands registres où ses patrons lui faisaient écrire des comptes, se cachait plus d'un volume que n'avait pas signé Barrême; et, dans une poche du portefeuille aux négociations, les regards indiscrets auraient pu découvrir certain cahier mystérieux, sur les pages duquel notre admirateur de Ducray-Duménil traitait des questions un peu moins sèches que les questions financières.

Paul écrivait un chapitre entre deux bordereaux, additionnant ou dialoguant tour à tour, se consolant des chiffres par la phrase, et négligeant un total pour meiux calculer une péripétie.

Les comptes étaient faux [1], mais le chapitre finissait bien.

Chaque jour le manuscrit devenait plus considérable, et Paul n'osait pas emporter au logis maternel ses élucubrations secrètes, dans la crainte qu'on ne les trouvât en son absence et que le feu n'en fît justice.

— Eh ! mais, lui dit, un matin, M. Scherer, en frappant sur le portefeuille mentionné plus haut, il est donc venu par le courrier beaucoup de mandats de la province?

— Non, monsieur, pas plus que d'habitude, répondit Paul déconcerté.

[1] Paul de Kock, depuis son séjour dans la maison de banque, conserve la prétention d'être excessivement fort en calcul.

— Que diable, pourtant, ce portefeuille est plein ! Vous en avez la clef, voyons un peu.

Il fallut obéir. Le manuscrit fut découvert.

— Je ne me trompe pas... c'est un roman que vous écrivez là, jeune homme ?

— Pardon, murmura Paul ; prenez garde, je vous prie... Vous allez déchirer les feuillets.

— Le beau malheur ! cria le banquier qui passait de la surprise à la colère et tournait avec violence les pages du manuscrit. Vous ne rougissez pas de perdre à de telles sottises le temps que vous devez consacrer ici aux affaires sérieuses ? *L'Enfant de ma femme.* On ose

fabriquer chez moi un roman qui a pour titre *L'Enfant de ma femme!* C'est d'une immoralité notoire. Et les titres de chapitre, écoutez cela, je vous prie : *La Ferme et le Grenier à foin!...* Que se passe-t-il dans votre grenier à foin?.... *La Tante de Jeanneton!...* Cette Jeanneton n'est probablement qu'une gourgandine?

— Je vous prie, monsieur, dit Paul, de vouloir bien vous dispenser de toute espèce de commentaire. S'il ne vous plaît pas qu'un de vos commis écrive des romans, je vais à l'instant même quitter vos bureaux.

— Ah! monsieur me met le marché à la main! Soit. Vous n'êtes plus attaché à ma maison de banque.

— Et j'en suis dans le ravissement! dit Paul avec un salut profond.

Il sortit pour aller apprendre cette nouvelle à sa mère, et lui déclara que tout son temps à l'avenir serait consacré à la littérature.

— Voilà mon premier roman, lui dit-il, et ce ne sera pas le dernier. Si tu pleures, tu m'ôteras mon courage; il vaut bien mieux rire! Écoute seulement un chapitre.

Une demi-heure après, madame de Kock se tordait sur un fauteuil et riait aux larmes.

Son fils venait de se révéler à elle avec toute son originalité comique et sa verve désopilante.

Dès le jour même, Paul se mit à la

recherche d'un éditeur ; mais il n'en trouva pas un seul qui daignât examiner son œuvre. Il se heurtait à l'éternel obstacle que l'écrivain rencontre au début de la carrière.

« Un bon éditeur ne doit pas savoir lire ! » C'est le triomphant axiome que tous ces messieurs vous jettent à la tête. Avant de vous imprimer, ils exigent que vous soyez connu. Or, comment serez-vous jamais connu, si l'on ne vous imprime pas ? Ceci n'est plus leur affaire ; ils vous laissent empêtré dans le cercle vicieux.

Madame de Kock avait quelques économies devant elle.

— Prends mille francs, dit-elle à Paul, et porte ton manuscrit à un imprimeur.

Le jeune homme ne se fit pas répéter deux fois cette bienheureuse invitation.

Mais il n'était pas au bout de ses peines.

Une fois un livre imprimé, l'essentiel est de le vendre, et *l'Enfant de ma femme* ne trouva point d'acheteurs. Paul déposa vainement ses exemplaires dans les principales maisons de librairie. Jamais un éditeur ne pousse un livre dont il n'a pas fait les frais.

Cependant notre héros ne perd point courage.

Il écrit un second roman qui a pour titre : *Georgette ou la Fille du tabellion ;* mais ceux auxquels il le propose lui répondent :

— Attendez au moins que le premier

soit vendu ! Nous avons encore tous vos exemplaires au grand complet.

Paul de Kock attendit deux ans.

Vingt fois il fut sur le point de livrer aux flammes cette pauvre *Georgette*, dont la folle histoire et les malheurs ont depuis excité tant d'éclats de rire et fait couler tant de larmes.

Une circonstance inattendue rendit tout à coup les libraires plus favorables au jeune écrivain.

Las de frapper continuellement à leur porte sans résultat, Paul avait pris le parti de travailler pour le théâtre, et un mélodrame de sa composition, *Catherine de Courlande*[1], reçu à l'Ambigu-

[1] Paul de Kock, avant cette pièce, en avait déjà fait jouer quelques autres, dont voici les titres : *Ma-*

Comique, obtint un succès étourdissant.

Ce ne fut plus alors le jeune homme qui alla frapper à la porte des éditeurs, ce furent ces messieurs qui vinrent lui rendre humblement visite et lui acheter le droit d'imprimer sa pièce.

— Ne m'avez-vous pas autrefois, lui dit Barba, proposé certain ouvrage?...

— Oui, mon roman *Georgette.*

— Est-ce que vous l'avez toujours?

— Le manuscrit est là dans mes cartons.

dame de Valnoir (sujet emprunté à Ducray-Duménil), — *le Moulin de Mansfeld,* — *la Bataille de Veillane,* — *Monsieur Mouton,* — *Monsieur Graine de lin* — et *les Époux de quinze ans.* Les trois premières sont des mélodrames, les autres sont des vaudevilles.

— Je m'occupe à peu près exclusivement de pièces de théâtre, dit Barba ; mais je puis vous trouver un éditeur de romans.

— En vérité ? s'écria Paul avec joie.

— Combien lui vendrez-vous ce livre ?

— Ce qu'il m'en offrira.

— Vous êtes sûr alors de traiter avec mon homme. Je vous l'enverrai.

Le lendemain Paul de Kock vit entrer chez lui l'éditeur Hubert de la Galerie de bois, qui débuta par se plaindre de l'indifférence du public pour les livres.

— Ah ! monsieur, dit-il, aujourd'hui les romans ne se vendent plus, et les affaires sont détestables ! Néanmoins,

comme Barba s'intéresse à vous, je veux bien imprimer *Georgette;* mais je ne vous paierai pas le manuscrit bien cher.

— Combien? demanda Paul.

— Deux cents francs.

— En espèces?

— Non pas! Je vous ferai un règlement à huit mois de date. Il faut me laisser vendre mon édition.

— Fort bien. Mais si vous la vendez tout entière?

— Alors je vous compterai deux cents francs de plus.

— Voilà mon manuscrit, emportez-le, dit le jeune homme.

Notre libraire de la Galerie de bois s'en alla, très-satisfait de la rondeur de

Paul de Kock en affaires. Il publia *Georgette* de compte-à-demi avec Barba. La vente fut magnifique. Au bout de six semaines les associés eurent environ mille écus de bénéfice net.

Seulement il se trouva que l'édition n'était jamais entièrement épuisée. Toujours on avait des volumes de *Georgette* à montrer à l'auteur, quand il réclamait les deux cents francs supplémentaires.

Il faut, dans l'intérêt des écrivains à venir, dévoiler ces petites ruses de librairie, auxquelles nous nous sommes tous laissé prendre.

Après *Georgette*, Paul de Kock donna successivement à ses lecteurs *Gustave ou le Mauvais sujet*, — *Frère Jacques* et *le Voisin Raymond*. Le succès de ces

deux derniers livres fut immense, et l'auteur se vit littéralement assiégé par les libraires.

C'était une course au clocher pour avoir ses manuscrits.

Barba résolut d'en finir avec toutes ces rivalités commerciales. Il avait le premier découvert la mine; en conséquence il se mit en mesure d'exploiter à lui seul le talent de Paul de Kock et de ne pas laisser aux autres le plus léger filon.

— Vous avez quelquefois en ma présence, lui dit le fin libraire, manifesté le désir de louer dans les environs de Paris une maison de campagne?

— A Romainville, Barba! oui, c'est mon rêve!

Qu'on est heureux
Qu'on est joyeux...

— Je connais la suite, interrompit l'éditeur. Il est certain que là-bas, sous la verdure, aux côtés d'une petite femme aimable, vous travailleriez comme un ange.

— Mieux qu'un ange, Barba, beaucoup mieux, mon cher!

Ces bois charmants
Pour les amants...

Mais vous m'avez dit que vous connaissiez la suite. Pourquoi diable venez-vous ainsi renouveler mes douleurs? La femme est prête; mais la maison?... Je dépense déjà plus que je ne gagne: un double loyer me ruinerait.

— Bah ! si je vous fais des rentes ?

— Vous voulez me faire des rentes, généreux éditeur. Touchez là, j'accepte !

— Par exemple, il faut vous engager à ne travailler que pour moi.

— Tout ce que vous voudrez, Barba ! Ma maison de Romainville, et je suis à vous, encre et plume, jusqu'au dernier chapitre !

L'éditeur tira de sa poche un traité dont toutes les clauses étaient prêtes. Paul de Kock se liait par cet acte, pour dix années entières, et chacun de ses ouvrages [1] était acheté d'avance au prix de deux mille six cents francs.

— Bravo !.... c'est convenu, Barba !...

[1] En quatre volumes in-douze.

je signe des deux mains, et je pars pour Romainville[1].

— Allons, voilà ma fortune faite ! pensa l'éditeur.

Monsieur Dupont, publié deux mois après, se vendit à six mille exemplaires.

Le jour où l'on mettait en vente un roman de Paul de Kock, il y avait une véritable émeute en librairie. On courait prendre les volumes par centaines, et les cabriolets brûlaient le pavé pour aller répandre l'œuvre nouvelle d'un bout de Paris à l'autre. L'affiche était presque simultanément collée à toutes les vitres des cabinets de lecture, qui achetaient quelquefois jusqu'à dix exemplaires du

[1] Paul de Kock n'eut cependant sa maison que bien des années ensuite, comme on le verra tout à l'heure.

même ouvrage, sans pouvoir contenter l'impatience des lecteurs.

Jamais romancier n'eut une vogue plus universelle et plus soutenue.

Après *Monsieur Dupont* vinrent *le Barbier de Paris*, — *Jean*, — *la Laitière de Montfermeil*, — *Sœur Anne*, — *la Femme, le Mari et l'Amant*, — *la Maison blanche*, — *André le Savoyard*, — *l'Homme de la nature et l'Homme policé*, — *Madeleine* et *le Cocu* [1], titre au-

[1] Tous les romans dont nous donnons ici la liste ont été publiés par Barba père, de 1816 à 1827. A cette époque, Barba fils conclut avec le romancier un nouveau traité, à des conditions pécuniaires plus fortes, et publia les ouvrages dont les titres suivent : *Un bon Enfant*, — *Zizine*, — *l'Homme à marier*, — *la Jeune homme charmant*, — *le Tourlourou*, — *Ni jamais ni toujours*, — *la Pucelle de Belleville* — et les *Mœurs parisiennes*. Paul de Kock, à l'expiration du traité de Barba fils, ne voulut plus se lier par au-

dacieux qui épouvanta les lectrices, mais que l'auteur conserva sur toutes les éditions du livre, en s'appuyant, à tort ou à raison, de l'exemple de Molière.

Celles de ces dames qui n'osaient pas prononcer le mot, disaient, en entrant au cabinet de lecture :

— Voulez-vous, je vous prie, me donner le *dernier* de Paul de Kock?

cun engagement. Il vendit à différents libraires, et souvent à des prix énormes, *la Jolie Fille du faubourg*, — *l'Homme aux trois culottes*, — *l'Amoureux transi*, — *Ce Monsieur*, — *Carotin*, — *Mon ami Piffard*, — *Jenny ou les Trois Marchés aux fleurs*, — *Sans cravate*, — *la Famille Gogo*, — *l'Amant de la lune* (payé vingt-deux mille francs par le libraire Baudry), — *l'Amour qui passe et l'Amour qui vient*, — *Taquinet le bossu*, — *Une Gaillarde* — *Cerisette*, — *la Mare d'Auteuil*, — *les Étuvistes* (roman dans le genre du *Barbier de Paris*), — un *Monsieur très-tourmenté* — et *la Bouquetière du Château-d'Eau* Les œuvres complètes de Paul de Kock forment plus de cent volumes in-octavo.

Et Dieu sait comme le rouge leur montait au front, quand un malin commis s'exclamait devant quinze ou vingt lecteurs de journaux :

« — C'est *le Cocu* que vous demandez ? Voici *le Cocu*, madame ! »

On n'alla plus chercher le livre soi-même ; on l'envoya prendre par les femmes de ménage et par les concierges.

Nous venons de raconter les faits sans appréciations, sans commentaires. Dans la littérature de haut parage, on a pour Paul de Kock un dédain superbe. Il faut voir le sourire de pitié qui contracte certaines lèvres lorsqu'on prononce le nom de cet écrivain. Paul de Kock, allons donc ! Est-ce que Paul de Kock sait

écrire ? C'est le romancier des cuisinières, des valets de chambre et des portiers !

Là-dessus on fait une pirouette, et notre auteur est condamné sans miséricorde, en dernier ressort.

Il n'y a plus d'appel possible.

Ceux même qui ont éprouvé quelque plaisir en lisant ses ouvrages n'osent point en faire l'aveu, dans la crainte de passer pour des sots ou pour des gens de mauvais goût.

Jusqu'ici, dans nos petits livres, nous avons eu la parole franche, et nous continuerons de formuler notre pensée nettement et sans ambages. Loin de nous la prétention ridicule de nous poser en juge infaillible ; mais ce que nous pou-

vons affirmer sans crainte, c'est que le préjugé, la mauvaise foi, l'envie n'ont sur nous aucun empire.

Nous étudierons, en conséquence, les œuvres de Paul de Kock, absolument comme si nos grands seigneurs de lettres n'avaient pas donné leur avis avant nous [1].

Il est certain que l'auteur de *Frère Jacques* et du *Voisin Raymond* ne cultive que médiocrement le style et soigne

[1] Un seul a toujours rendu justice à Paul de Kock, c'est M. Alexandre Dumas. Un soir, aux beaux jours de Saint-Germain, un flatteur disait à sa table : « Maître, il ne restera que trois romanciers de notre siècle, vous, madame Sand et Balzac. — Veuillez, répondit l'amphitryon, en ajouter un quatrième. — Qui cela ? — Paul de Kock ; il vivra plus longtemps que nous. Si vous ne partagez pas mon opinion, c'est que vous ne l'avez point lu. » Cette anecdote est parfaite-

fort peu ses périodes ; il ne recherche ni l'éclat, ni la pureté, ni la correction. Le mot arrive, il l'écrit comme il se présente. Sa phrase est sans gêne ; elle se rit de toutes les délicatesses de la forme, et marche cavalièrement, à l'hurluberlu, sans s'inquiéter ni de l'élégance, ni de la tournure, ni de la méthode.

C'est un tort sans doute, un tort très-grave, et Paul de Kock en est le premier puni, puisqu'il n'a point l'estime des hauts barons littéraires.

ment authentique, et les occasions de féliciter M. Dumas sont trop rares, pour que nous ne saisissions pas celle-ci avec empressement. Ah ! si les œuvres de Paul de Kock avaient seulement cinquante ans de plus, quelle abondante moisson M. Dumas pourrait y cueillir ! Du reste, certains auteurs ne se gênent pas pour dépouiller Paul de Kock de son vivant. Nous citerons, entre autres, Maximilien Perrin et M. Clairville.

Mais, entre nous, et bien bas, de peur que ces messieurs ne viennent à nous entendre, croyez-vous qu'une renommée s'établisse sur une échelle aussi vaste, et qu'un écrivain soit lu d'un bout du monde à l'autre, sans avoir des qualités réelles, un mérite incontestable?

Chut!..... Parlons toujours à voix basse.

Les qualités de Paul de Kock sont précisément celles que beaucoup de ces messieurs n'ont pas. Il est d'un naturel exquis; ses caractères ont un cachet de vérité saisissant. Vous avez vu ses types, vous les connaissez; ils sont autour de nous, on les coudoie. Cela marche, cela palpite, cela respire. Hier, vous les avez rencontrés, demain vous

les rencontrerez encore. L'auteur les a pris tout grouillants dans la société vivante pour les transporter sur ses livres. Mœurs, allures, langage, originalité populaire, malice parisienne, bonhomie campagnarde, sottise bourgeoise, tout est reproduit, calqué, daguerréotypé le plus fidèlement du monde, au physique comme au moral. Paul de Kock ignore la convention et la fantaisie, il ne sait que la nature. Ses œuvres sont un miroir où une multitude de personnages peuvent s'admirer de pied en cap.

S'ils font la moue, s'ils refusent de se reconnaître dans leur niaiserie ou dans leur extravagance, le voisin se met à rire et les reconnaît toujours.

Ce mérite complet d'observation chez

un écrivain est sans contredit une puissance énorme, et le succès de Paul de Kock s'explique déjà plus facilement. Si vous joignez à cela une science parfaite de l'âme, une sensibilité véritable, une délicatesse merveilleuse à toucher les cordes du cœur, vous conviendrez avec nous que les partisans exclusifs du style ont mauvaise grâce à ne pas lui tenir compte de ces ressources précieuses de son talent.

Ne riez pas, messieurs, quand on vous parle de la sensibilité de Paul de Kock !

Si vous avez lu l'histoire de *Sœur Anne*, et si vous n'avez pas été profondément émus par les souffrances de cette pauvre muette, dont l'âme tout entière

est passée dans le geste et dans le regard, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer.

Si Denise, la gentille *Laitière de Montfermeil*, avec son candide amour, ne vous semble pas un type ravissant et plein de grâce; si les scènes de la Chaumière, la marmite de Coco, la chèvre blanche qui dort aux pieds de l'enfant, tous ces tableaux naïfs d'innocence vous laissent froids et insensibles; si vous ne pleurez pas à l'arrivée d'Auguste, malheureux et ruiné, chez ces bons villageois qui l'aiment, nous n'y comprenons plus rien.

Nécessairement il vous manque quelque chose au cœur.

Le Cocu lui-même, en dépit de son

titre risqué, est un chef-d'œuvre de sentiment, un drame plein d'émotions, une étude de première force, un tableau sinistre qu'une femme ne peut envisager sans frémir, et dont chaque détail est une menace ou une leçon.

Retranchez la phrase leste et le mot grivois que Paul de Kock a l'habitude d'employer trop souvent; enlevez de ses livres quelques situations saugrenues, coupez çà et là quelques scènes décolletées, et vous aurez, quoi qu'on dise, un écrivain moral [1], qui n'attaque ni la religion, ni la société, ni la famille.

[1] « Le sage, dit-on, n'affirme rien sans preuve. » On sera curieux peut-être d'apprendre quel a été le but moral de Paul de Kock dans quelques-uns de ses romans les plus en vogue. — *Georgette* est la vie d'une femme entretenue, dont la fin terrible est une cruelle

Nous ne prétendons pas dire qu'il faille, pour cela, donner ses œuvres aux jeunes personnes, afin de leur former l'esprit et le cœur.

Mais, puisque les romans pullulent autour de nous, puisque la France en est couverte; puisque le hasard, malgré

punition de ses erreurs. — *Gustave* montre le danger des folles amours, châtiées par l'infortune quand l'amour honnête obtient sa récompense. — *Frère Jacques* est l'histoire de deux frères, dont l'un, gâté par ses parents, tombe, de débauche en débauche et de crime en crime, jusqu'au bagne, tandis que celui qu'ils avaient déshérité de leur affection devient un modèle de probité, de vertu et d'honneur. — *Mon Voisin Raymond* est l'apologie complète et le triomphe de la femme vertueuse. — *L'Homme de la nature et l'Homme policé* fait ressortir les heureux résultats de l'éducation. — *La Femme, le Mari et l'Amant* est une leçon pour les maris, toujours portés à délaisser une compagne aimante, dévouée, fidèle. — Dans *Un bon Enfant*, Paul de Kock veut corriger les caractères faibles, qui, sans être absolument vicieux, descendent

la surveillance la plus active, peut les faire tomber à chaque minute entre les mains de nos femmes et de nos filles, mieux vaut encore qu'elles lisent *le Cocu* et *Monsieur Dupont* que certaines œuvres de madame George Sand ou de l'auteur d'*Antony* [1].

parfois jusque sur la pente du crime. — On trouve dans *André le Savoyard* le type le plus touchant de la reconnaissance pour un bienfait. — *Cerisette* est une jeune fille que la séduction et la misère ont fait tomber jusqu'aux derniers rangs de la société, et qui se relève à force de bonne conduite, de travail et de repentir. Nous ne pousserons pas plus loin cette étude. Un seul des ouvrages de Paul de Kock ne renferme pas une leçon de moralité satisfaisante : c'est *la Pucelle de Belleville.* Souvent il exprime le regret d'avoir écrit ce livre.

[1] « Nous sommes bien certain, dit M. Louis Huart dans la *Galerie de la presse*, qu'*Antony* a causé plus de désordre dans la société que tous les romans de Paul de Kock réunis. »

De deux maux, a dit la sagesse des nations, il faut choisir le moindre.

Le livre qui s'attaque aux croyances et qui les sèche dans leur racine par le souffle ardent de la passion ; le livre qui excuse le vice et le couvre du manteau du paradoxe pour le déguiser en vertu ; le livre qui apprend à mentir à soi-même et à sa conscience ; le livre qui désole, le livre qui déprave, voilà celui qu'il faut condamner, celui qu'il faut proscrire.

Jamais Paul de Kock n'a écrit de ces livres-là.

Si parfois il évoque de folles images, elles s'envolent presque aussitôt sur un éclat de rire. Il ne les entoure pas des ombres provoquantes du rêve, des voiles

hypocrites du mystère, pour mieux y arrêter la réflexion et la pensée. De page en page une folie chasse l'autre, et l'on arrive à un dénoûment sérieux, irréprochable. Après avoir sauté par-dessus la boue sans se faire de tache, on se retrouve sain et sauf sur le grand chemin de la morale, du devoir et de l'honneur.

Peut-être allez-vous nous dire qu'il était parfaitement inutile de traverser pour cela des sentiers fangeux.

C'est notre avis.

Nous expliquons l'auteur de *Georgette*, nous ne le justifions pas. Il nous est permis de mentionner ses mérites, sans qu'on soit en droit de nous dire que nous prenons parti pour ses torts. Comme

résultat de lecture, il est moins à craindre que beaucoup d'autres; voilà ce que nous prouvons, et nous ne voulons rien prouver au delà.

Un des caractères les plus saillants du génie de Paul de Kock est cette facilité prodigieuse qu'il possède de pouvoir presque sans transition, passer du comique au sérieux et du rire aux larmes.

Après des scènes burlesques et désopilantes comme celles de la mère Thomas chez son fils, M. de la Thomassinière, arrive un épisode comme celui d'Auguste chez le vieux Dorfeuil. Le cœur est satisfait, l'âme est contente. On rit beaucoup mieux après avoir pleuré

Paul de Kock sait comme on fait les crêpes dans la chambre d'une grisette.

Il vous donne un spécimen de l'orthographe de ces demoiselles, qui écrivent sur leur porte :

« Je *cuis* chez la voisine. »

Et les folles promenades à Romainville, aux prés Saint-Gervais, sous les lilas, dans les champs, le long des sentiers sablonneux ! et les éclats de joie, les sauts, les gambades, les culbutes sur l'herbe ! et ces turbulentes descriptions des Champs-Élysées, des barrières, du vieux Tivoli qui n'existe plus, où retrouverez-vous tout cela, si ce n'est dans les romans de Paul de Kock?

Et les soirées bourgeoises, comme il sait les peindre!

Et ce bal du Cadran-Bleu, où M. Robineau perd sa perruque! et le bilboquet dans la gibelotte! et le tabac dans l'œil! et le fromage mou sur la face! et les culottes trop étroites! et les robes trop courtes! et ces innombrables incidents, où le ridicule, toujours saisi à point nommé, provoque forcément l'éclat de rire!

Savez-vous comment notre héros entame un livre? Écoutez, nous allons vous en donner un exemple :

Le père Lucas, brave paysan, chevauche sur une rosse abominable — Hue, Zéphire! hue donc! mais Zéphire ne va pas même au trot. Tout à coup, un poids nouveau tombe

sur la croupe de l'animal, et la secousse semble lui donner des ailes. Zéphire galope pour la première fois de sa vie. Lucas veut crier; deux bras l'entourent et le serrent fortement: le pauvre villageois croit avoir le diable en croupe. Mais un éclat de rire le rassure. Il tourne la tête, risque un œil et voit, au lieu du diable, un jeune homme dont la mise est un peu en désordre, mais dont le visage n'a rien d'effrayant.

— Morgué, monsieur, il faut avouer que vous m'avez fait une fière peur!

— N'est-ce pas, mon gros père?

— Qu'aurait dit not' femme, si all' m'avait vu revenir mort à la maison?

— Parbleu! elle se serait consolée...

— Oh! ça, c'est possible!

Et le dialogue continue sur le dos de Zéphire. Soudain le galop de plusieurs chevaux se fait entendre. — C'est moi que l'on poursuit! s'écrie le jeune homme. Il bourre de coups la monture de Lucas; mais Zéphire, qui n'est pas habituée à un pareil traitement, se livre à une noble fureur. Elle regimbe

gambade, rue, brise son mors et emporte ses cavaliers vers une mare, où barbotent tranquillement une douzaine de canards. Lucas crie : — Arrête! arrête! On crie derrière nos voyageurs : — Arrêtez! arrêtez! Zéphire entre dans la mare; elle s'embourbe, tombe de côté; les cavaliers en font autant; on roule sur les canards, on en écrase quatre, on se mouille, on se crotte, on crie, on ne s'entend plus.

Voilà comment débute le roman de *Gustave.*

Le *mauvais sujet*, on le devine, est en plein dans ses aventures; elles vont continuer à la ferme de Lucas.

En vain, l'oncle de Gustave, un vieux colonel, sermonne son neveu pour le faire changer de conduite.

— Asseyez-vous là, Gustave, devant moi. Restez tranquille si vous pouvez; mais mor-

bleu! ne m'interrompez pas! — Mon cher oncle, je sais trop ce que je vous dois... — Silence! Votre mère, ma sœur, était une femme aimable, rangée, économe... — Elle avait toutes les qualités. — Taisez-vous, monsieur! Aveuglée par son amour pour son cher fils, elle ne voyait pas qu'il était emporté, menteur, joueur... — Ah! mon oncle! — Morbleu! vous tairez-vous! J'ai passé une partie de ma vie à l'armée. Lorsque, dans les rares voyages que je faisais à Paris, j'allais voir ma sœur, vous preniez mon épée et la mettiez à la place de la broche. Mon plumet devenait la proie du chat; mon chapeau changeait de forme, mes épaulettes n'avaient plus de grains; je trouvais à mes pistolets du fromage de Gruyère pour pierre, et de la cendre dans le bassinet. Tout cela n'était que bagatelles. Je m'apercevais que vous n'appreniez rien. Votre mère vous avait donné des professeurs que vous n'écoutiez point; vous dansiez avec votre maître de latin et d'histoire; vous tiriez des pétards au nez de votre maître de violon; vous mettiez des bouts de

chandelle dans les poches de votre maître de dessin; vous faisiez le diable enfin! Je disais à ma sœur de vous corriger. Pauvre Hortense! elle vous trouvait charmant! — Ah! mon oncle, toutes les dames étaient de l'avis de ma mère! — Oui!... c'est pour cela que vous les aimez toutes généralement? — C'est par reconnaissance, mon oncle.

On voit que si Paul de Kock n'a point de style, comme le crient sur les toits nos sévères aristarques, il parle néanmoins le français tant bien que mal.

Cela suffit à la masse des lecteurs qui dévorent ses livres.

Mais c'est à l'étranger surtout que l'auteur de *Sœur Anne* obtient un succès colossal. Chez nos voisins, son défaut de style disparaît sous la traduction ou s'impute au traducteur,

et toutes ses qualités lui restent, c'est-à-dire sa verve chaleureuse et son inépuisable gaieté.

Les Italiens, les Allemands, les Russes, les Anglais, les Américains ne lisent que du Paul de Kock, absolument comme, en fait de théâtre, ils ne veulent entendre parler que de M. Scribe.

A Rome, le prédécesseur de Pie IX avait toujours entre les mains un livre du joyeux romancier.

Quand un Français de distinction demandait audience et se présentait au Vatican pour baiser la mule du Saint-Père, le premier mot que lui adressait le pontife était toujours celui-ci :

« — *Come sta il signor Paolo de*

Kock? Lei devra conescerlo? Comment se porte M. Paul de Kock? Vous devez le connaître ? »

Les contrefacteurs belges, avant la promulgation de la loi tardive qui a mis un terme à leurs *emprunts*, exportaient régulièrement en Amérique vingt ou trente mille exemplaires de chacun des livres de Paul de Kock, ce qui représente, en y ajoutant ce qu'ils vendaient en Europe, un total de douze à quinze millions de volumes, pour lesquels ces aimables partisans de la littérature à bon marché ne donnaient pas un centime à l'auteur.

Encore prétendaient-ils que celui-ci leur devait de la reconnaissance, pour l'avoir *popularisé*.

Un autre mot serait plus juste, mais beaucoup moins original.

A force de lire les œuvres du célèbre romancier, les Américains voulurent avoir quelques renseignements sur sa vie intime. Or, comme on manquait de détails biographiques, on se permit d'en fabriquer à New-York, et l'on publia surtout un volume dont le titre va faire bondir nos lecteurs :

« LES AMOURS DE GEORGE SAND ET DE PAUL DE KOCK ! »

Notez que le père de *Monsieur Dupont* n'a jamais vu de sa vie la mère d'*Indiana*, et que, s'il tient compte au premier bas-bleu de la France des charmes de son style, en revanche il déteste

cordialement ses principes, soit en politique, soit en morale.

Il n'y a donc jamais eu entre eux de rapprochement possible.

Paul de Kock a écrit une multitude de pièces pour le théâtre; presque toutes sont tirées de ses livres et portent le même titre [1].

[1] Parmi celles dont le sujet n'a pas été emprunté à ses romans, nous citerons *le Philosophe en voyage*, — *les Enfants de maître Pierre*, — *le Muletier*, trois opéras-comiques, dont Mengal, Pradher et Hérold ont écrit la partition ; — *le Caporal et la Payse*, — *Un mari perdu*, — *le Commis et la Grisette*, — *la Garde-malade*, — *les Bains à domicile*, — *Un bal de grisettes*, — *la Salle Ventadour*, — *la Famille Fanfreluche*, — *l'Auberge de Chantilly*, — *les Jeux innocents*, — *la Femme à deux maris*, etc., etc. Ces dernières pièces ont été jouées avec beaucoup de succès au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Variétés et au Gymnase. Les drames de Paul de Kock, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : *Tout ou rien* (3 actes),

A calculer le nombre des volumes et des actes, on pourrait croire que nous sommes en présence de l'un des écrivains de l'époque les plus laborieux et les plus infatigables.

Erreur!

Notre héros est la paresse incarnée, la flânerie en bonnet grec et en robe de chambre.

Seulement il écrit avec une facilité prodigieuse [1]. Vingt-quatre heures pour

— *la Veille de Wagram* (4 actes), — *la Bohémienne de Paris* (5 actes), etc. Il est aussi l'auteur d'une féerie très-remarquable, intitulée *la Chouette et la Colombe*. Il a eu pour collaborateurs dans quelques-unes de ses pièces MM. Varin, Boyer (pseudonyme d'un homme très-aimable attaché à l'un des premiers hôpitaux de Paris), Couailhac et les frères Cognard.

[1] Jamais il ne relit ses phrases. Il compose avec une rapidité de douze pages à l'heure, et ses manus-

une pièce, quinze jours pour un livre ; jamais plus, quelquefois moins, voilà sa règle.

Lors du premier traité signé avec Barba père, et dans son désir d'avoir à Romainville une maison de plaisance, vous croyez peut-être que Paul de Kock se hâta de livrer, année commune, cinq ou six romans, qu'il pouvait écrire sans gêne et sans fatigue ? Détrompez-vous. La maison du bois était son rêve ; mais le rêve amenait la paresse, la paresse n'amenait pas l'argent, et l'impossibilité d'avoir deux domiciles ne faisait que s'accroître de jour en jour.

crits n'ont point de ratures. Sur ses épreuves, jamais de changements. Les compositeurs d'imprimerie parlent de lui élever une statue.

Paul de Kock était jeune; il aimait le plaisir.

Enfant chéri des dames,
Il fut dans tout Paris
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Il eut une quantité d'aventures extrêmement piquantes, dont la plupart ont trouvé place dans ses romans. Voici, nous ne disons pas la plus curieuse, mais une de celles que nous pouvons raconter.

Paul de Kock adore les chats[1].

[1] Il aime aussi beaucoup les chevaux; mais cette seconde passion lui a causé nombre de mésaventures. Voulant à tout prix devenir bon cavalier et faire avec ses amis des promenades aux environs de la capitale, il choisissait par prudence la rosse la plus abominable du manége. « Au moins, disait-il, voilà un cheval qui ne s'emportera pas ! » Mais, comme il se piquait d'amour-propre et voulait galoper à la suite de ses com-

Son goût pour ces animaux était déjà connu en 1825. Voici le singulier poulet qu'il reçut un jour :

pagnons, la rosse fléchissait presque toujours sur ses jambes de devant, et le romancier lui passait par-dessus la tête, pour aller, à dix pas plus loin, rouler dans la poussière. Il tomba quarante ou cinquante fois de suite, sans perdre courage, et finit par caracoler avec toute la grâce d'un écuyer du cirque. Seulement, un soir, à Montmorency, après avoir un peu trop dîné chez Leduc, il laisse au garçon traiteur le soin de sangler sa monture. On arrive sans encombre à Paris; mais sur le boulevard, au beau milieu d'un galop triomphal exécuté par nos dîneurs, la selle tourne et Paul de Kock, pour la cinquante et unième fois, va mesurer le sol. Il se relève sain et sauf. Malheureusement, son cheval effrayé se précipite contre un tas de pierres, entassé près de là par les paveurs, et se blesse aux deux genoux. Paul de Kock ne peut se remettre en selle. Il ramène piteusement sa monture tout le long des boulevards. On le reconnaît, et les gamins crient : « C'est M. Paul de Kock qui a couronné son cheval! — Bien, mes amis, je le paierai! » répond notre héros, un peu confus de l'aventure. En effet, il le paya fort cher. Ceci le dégoûta des chevaux; il reporta toute son affection sur les chats.

« Je suis une pauvre chatte bien malheureuse, et je veux absolument sortir de la situation dans laquelle je me trouve; j'ose espérer que vous m'y aiderez; c'est pourquoi je me confie à vous. Je suis jeune et gentille, j'ai le poil noir et les pattes blanches; je fais facilement *ronron* quand on me flatte. Par grâce, venez au rendez-vous que je vous donne. Je vous attendrai tantôt sur le boulevard entre chien et loup. Je ne signe pas, mais je mets ma griffe. »

Notre héros demeurait alors où il demeure aujourd'hui.

Depuis trente-quatre ans, il n'a pas quitté la maison n° 8 du boulevard Saint-Martin.

Il descendit à la brune, se doutant de quelle espèce était la chatte qui lui avait envoyé le message. Nombre de ces dames, après la lecture d'un roman, se

prennent d'une belle tendresse pour l'auteur, et se figurent qu'il va la partager. Leur illusion n'est pas longue.

Paul de Kock se trouva bientôt vis-à-vis d'une promeneuse élégante, vêtue d'une robe de satin noir, portant un cachemire noir, un chapeau de crêpe noir et des gants blancs.

C'était la chatte qui avait écrit le billet.

Lorsqu'elle écarta son voile, il reconnut une personne assez jolie, à laquelle il adressait rarement la parole dans les cercles où il faisait sa rencontre, précisément parce qu'elle lui semblait être une de ces natures exaltées qui gravissent jusqu'aux sommets les plus étourdissants de la passion.

Paul de Kock aime les amours en

plaine ; il veut pouvoir les fuir à son gré, sans se casser le cou dans les précipices.

Toutefois, comme la dame n'avait pas menti, comme elle était jeune et gentille, comme elle possédait des cheveux du plus beau noir, comme elle ôtait un de ses gants avec coquetterie pour laisser voir sa main blanche ; comme, au bout du compte, elle se montrait effectivement très-chatte et miaulait à ravir, il écouta, pendant toute la soirée, la confidence de ses peines.

Mais cela ne suffisait pas à la chatte noire.

Elle fit jurer au romancier qu'il l'enlèverait le lendemain, et qu'il ne la quitterait plus.

Or, en pareilles occasions, le serment de part et d'autre, est assez ordinairement de la fausse monnaie. Paul de Kock jura tout ce qu'on voulut. La chatte affligée devait se trouver le lendemain, à huit heures du soir, dans une voiture close, au coin de l'allée des Veuves.

— J'aurai soin de ne pas y être, se dit tout bas le romancier.

Néanmoins, il ne pouvait laisser la dame se morfondre dans son véhicule. Il fallait trouver un dénoûment à cette bizarre intrigue. Le lendemain, sur le point de dîner avec cinq ou six vaudevillistes de ses amis, Paul de Kock leur demanda l'appui de leur expérience et de leurs lumières.

— Te voilà bien embarrassé ! lui dit

l'un d'eux ; envoie-moi à ta place au rendez-vous.

— Vraiment, tu consentirais...

— Oui, certes. Écris une lettre d'excuses. Je me charge du reste.

— Garçon ! cria Paul de Kock, une plume et de l'encre !

— Un instant, messieurs, nous mourons de faim, dirent en chœur les autres vaudevillistes. Paul est le plus gourmand de la bande, c'est lui que nous chargeons de la carte du dîner.

— Soit, je vous dicterai cela tout en faisant ma lettre.

En moins de deux minutes, les excuses à la chatte noire étaient écrites et la

carte se trouva dictée. L'ami complaisant regarda sa montre.

— Sept heures, dit-il, je n'ai pas de temps à perdre. Dînez sans moi !

Il part, extrêmement satisfait de sa mission, et court allée des Veuves. Déjà la voiture est à son poste ; il prononce le mot d'ordre ; on ouvre une portière, qui bientôt se referme sur lui. Le cocher fouette ses chevaux, et la voiture s'éloigne au grand trot.

Cependant la dame ne tarde pas à être surprise du silence de son compagnon, qui se borne à lui presser tendrement la main. Elle le questionne, point de réponse. L'inquiétude commence à la saisir ; elle parvient, malgré l'obscurité, à

voir le visage de celui qui vient de s'installer à côté d'elle et pousse un cri d'effroi.

— Miséricorde! qui êtes-vous, monsieur?

— De grâce, madame, calmez-vous. Paul de Kock est mon ami. Dans l'impossibilité où il était de venir ce soir....

— Vous mentez! vous êtes un imposteur!

— Non, madame, je vous le jure; et la preuve, c'est qu'il m'a chargé pour vous d'une lettre...

Sans le laisser poursuivre, la chatte noire lui arrache vivement des mains le papier qu'il lui présente, fait arrêter la

voiture, descend, court au premier réverbère, et lit ce qui suit :

« Madame, je vous aime toujours..... Pour trois c'est assez... Vos traits sont gravés dans mon cœur.... Tête de veau naturelle... Mais ne pouvant aller vous rejoindre, je vous envoie... un homard... qui vous exprimera mes regrets... à la sauce ou à l'huile... »

La chatte noire ne veut pas en lire davantage.

Elle saute à la figure du malencontreux remplaçant de Paul de Kock, lui applique deux superbes coups de griffe et quatre soufflets, chiffonne la lettre avec rage, la lui jette au nez, remonte en voiture et disparaît, le tout en un clin d'œil,

sans que le vaudevilliste ait eu le temps de revenir de sa stupeur.

Il ramasse le billet du romancier, le lit à son tour et comprend tout.

Paul de Kock, écrivant d'une part et dictant de l'autre, a mêlé dans sa précipitation le menu du repas à ses excuses.

Afin de ne plus être tourmenté par les chattes noires ou blanches, notre héros se maria.

Sa vie, dès ce moment, fut moins dissipée et plus laborieuse. Les baptêmes arrivaient tous les neuf mois; il admira la fécondité de son hymen et se piqua d'émulation.

Plus sa femme lui donnait d'enfants, plus il écrivait de livres.

De 1828 à 1835, madame de Kock fut six fois mère, et les éditeurs de son époux vendirent dix-huit ouvrages nouveaux, trois romans complets par baptême.

L'accroissement de la fortune marchait en raison directe de la progéniture.

Au lieu de louer à Romainville la petite maison tant souhaitée, on la fit construire sur un terrain acheté à beaux deniers comptant, et Paul de Kock avec sa famille alla courir et gambader sous l'ombrage.

Ils étaient à peine installés qu'un traiteur de Bagnolet se présenta très-humblement, en veste blanche et la toque traditionnelle à la main.

— Monsieur Paul de Kock, s'il vous

plaît? demanda-t-il en s'adressant au romancier lui-même.

— Que lui voulez-vous, mon ami?

— Lui souhaiter le bonjour d'abord.

— Vous le connaissez donc?

— Si je le connais, je crois bien! il a fait ma fortune.

— Et comment cela, mon brave?

— Ah! voici, dit le traiteur : figurez-vous que Paul de Kock dîne chez moi tous les dimanches.

— Tous les dimanches, vous en êtes sûr?

— Parbleu! puisqu'il dîne avec son épouse.

— La preuve est excellente! s'écria

l'auteur de *Sœur Anne* en éclatant de rire. Tu entends, ma chère amie? ajouta-t-il en se tournant vers madame de Kock.

Elle assistait à cette scène curieuse.

— Mais oui! mais oui! reprit le traiteur, et je puis vous affirmer qu'ils mangent comme des rois! Je leur réserve toujours les morceaux les plus délicats... Peste!... et jamais d'addition... Vous comprenez? Je fais des affaires d'or. Cent cinquante personnes dînent chez moi le dimanche, et ces gens-là payent volontiers leur écho double, quand je leur montre M. Paul de Kock. Aussi, dès que j'ai su qu'il était notre voisin, je me suis dit : Peut-être consentira-t-il à venir plusieurs fois la

semaine. Je vais lui présenter mes respects.

— J'accepte vos respects, mon brave, dit le romancier en lui frappant sur l'épaule ; mais il est bon de vous dire qu'un autre que moi a mangé vos dîners.

— Un autre que vous... C'est juste... Pardon !... je ne comprends pas.

— Vous me comprendrez mieux quand je vous aurai dit qu'on vous trompe. Regardez-moi. M'avez-vous jamais vu ?

— Non.

— Eh bien ! je suis Paul de Kock.

— Bonté du ciel !... est-ce possible ?... Ah ! le brigand !... il m'a volé ! s'écria le traiteur.

— Non, puisque vous avez fait d'excellentes affaires. C'est vous qui venez de le dire.

— Sans doute, mais..... quel dommage!... Douze ou quinze mois encore, et je vivais de mes rentes!

— A présent que vous êtes désabusé, n'allez pas lui servir de compère au moins, dit Paul de Kock avec beaucoup de sérieux, ou je préviendrai la police. Quand je dîne au restaurant, je paye ma carte.

Il congédia le pauvre traiteur, qui s'en alla répétant :

— Quel dommage! quel dommage!... Ma foi, je vendrai la gargote!

Depuis vingt ans bientôt, quand le so-

leil d'avril fait pousser les feuilles, notre romancier quitte le boulevard Saint-Martin pour aller retrouver sa chère villa, son petit jardinet, dont il a planté tous les rosiers; ses arbres et sa vigne qu'il dépouille de leurs meilleurs bourgeons, mais qu'il tient à émonder lui-même.

Sa femme est morte en 1844, la même année que son frère le ministre, et, de tous ses enfants, il ne lui reste plus qu'une fille et un garçon.

Mademoiselle Caroline de Kock est une aimable et douce personne, qui a refusé plus d'un riche mariage pour ne pas quitter son père. Elle a tous ses goûts simples; elle jardine à ses côtés, cul-

tive les roses et fait les honneurs de Romainville avec une grâce parfaite.

Comme l'auteur de *Frère Jacques*, elle aime beaucoup les chats.

Mortimer, son énorme matou, la suit dans ses promenades. Il a les mœurs d'un caniche. Seulement on ignore pourquoi elle lui donne le nom du farouche Anglais qui a fait assassiner Edouard II.

Quand les chattes du voisinage sont par trop prolifiques, au lieu de noyer les petits, on les jette par-dessus le mur, dans le jardin de Paul de Kock. On sait que le père et la fille n'hésitent jamais à se charger de leur éducation [1].

[1] On a vu jusqu'à trente chats à Romainville. Quelques-uns deviennent sauvages et vont habiter le bois. Les

Henri, le fils du romancier, est écrivain par droit de naissance.

Il a signé déjà beaucoup de romans, dont les plus remarquables sont *Minette* et *Brin d'amour*. Au théâtre, ses pièces obtiennent du succès.

La vie de Romainville est tout à la fois artistique et bourgeoise.

Paul de Kock fait admirablement dîner ses hôtes ; le vin de sa cave est délicieux. On n'est jamais obligé de regagner Paris après boire ; il y a dans la maison des chambres d'amis, et la table de bouil-

favoris ont droit d'entrée au salon. Paul de Kock en a fait peindre un, qu'il avait, pendant huit jours, appris à poser debout, les pattes appuyées sur le dos d'une chaise.

lotte tient éveillés ceux qui ne veulent pas dormir.

Les uns jouent, les autres dansent.

Quand le maître du logis est décavé, ou quand la montre le chasse au quart d'heure, il prend son violon pour faire polker les dames, et chante au piano des chansonnettes dont il compose la musique.

Quelques-unes sont devenues aussi populaires que ses livres.

Il suffit de citer *l'Anglais en bonne fortune*, — *le Caissier*, — *le Maître d'école* et *les Concerts-Monstres*.

A Romainville, Paul de Kock écrit ses romans à l'ombre des arbres, étendu

sur la mousse fraîche ou sur un tapis de gazon. De temps à autre, à la fin des chapitres, il prend un fusil, qu'il n'oublie jamais d'apporter avec sa plume, et fait une guerre à outrance aux oiseaux du bois, tirant vingt ou trente coups pour tuer une fauvette ou un rouge-gorge [1] ; puis il se recouche à plat ventre, et reprend la plume.

— Ah ! pardieu ! lui dit un jour son médecin, vous allez attraper de jolis rhumatismes, en travaillant ainsi sur l'herbe.

1 Paul de Kock a fait soigneusement empailler tous les pauvres volatiles qui, dans l'espace de vingt ans, ont succombé sous ses plombs de chasseur, et les monte avec orgueil. Il y en a quarante-huit, dont vingt-cinq pierrots.

— Allons donc ! s'écria Paul de Kock, vous rêvez, docteur !

Mais le docteur ne rêvait pas, et le mal est venu. Notre romancier ne s'en montre guère plus triste.

— J'ai gagné cela, dit-il, à faire rire les autres ; du diable si j'en pleure !

Et il continue à se rouler sur l'herbe, quand la circonstance l'exige.

Vers 1845, il fit une remarque alarmante. La commune de Romainville, autorisée d'abord à vendre quelques portions du bois et à bâtir sur les terrains défrichés, prenait goût aux bénéfices que lui rapportait ce commerce et demandait chaque année au ministère de nouvelles autorisations.

— Si je n'y prends garde, dit Paul de Kock, ces gaillards-là ne me laisseront plus un pied d'ombre !

Ce fut alors qu'il écrivit *l'Amant de la lune*, pour acheter une partie de sa forêt bien aimée. Les vingt-deux mille francs du libraire Baudry servirent à payer au conseil municipal cent cinquante mètres carrés, plantés d'ormes et de chênes, et qui sont aujourd'hui sauvés du défrichement.

Paul de Kock les a fait entourer de murs et de palissades.

Au milieu de ces ombrages s'élève un théâtre champêtre, où son fils, sa fille et ses hôtes jouent la comédie.

L'orchestre se compose de Paul de Kock tout seul, armé de son violon.

Quant au public, il s'assied en plein air sur les tertres verdoyants.

Pendant les représentations, tous les villageois d'alentour escaladent les murs, et parfois il leur arrive de briser les palissades ; mais le propriétaire ne gronde pas.

— Cela prouve, dit-il, que nos acteurs ont du talent et que nos pièces sont bonnes.

Le froid seul peut chasser Paul de Kock de Romainville. On regagne le logement de Paris vers le milieu de novembre, et, quatre mois après, on re-

tourne à la campagne, lorsque la primevère commence à poindre.

Paul de Kock a soixante ans, mais il en paraît quarante.

Vif, alerte, plein de verdeur, il n'a rien perdu ni de sa verve, ni de son esprit, ni de son entrain joyeux.

Sa figure est belle, son extérieur plein de distinction.

Presque toujours il observe ou réfléchit; son premier abord a quelque chose de froid et de sérieux. Il ne laisse échapper aucun ridicule, aucun trait de sentiment et de caractère.

On l'a vu rester cinq heures de suite à sa fenêtre du boulevard.

« Immobile comme un Turc qui fume sa pipe, dit l'auteur de la *Galerie de la Presse*, il regarde passer les omnibus, les cabriolets, les bonnes d'enfants, les tourlourous, les marchands de coco et les actrices de l'Ambigu. »

Jamais il ne parle de ses œuvres; il semble ignorer l'immense réputation dont il jouit. C'est l'homme le plus modeste qui soit au monde. Il n'a pas la croix, parce qu'il faut la demander pour l'obtenir.

Paul de Kock est un composé de Béranger, de La Fontaine et de Molière.

Un soir, dans le salon de madame de Récamier, la conversation tomba sur l'auteur de *Sœur Anne*, et Chateau-

briand se mit à dire : « Paul de Kock est consolant. Jamais il ne présente l'humanité sous le point de vue qui attriste. Avec lui, on rit et on espère. »

On rit surtout, voilà ce qui est certain.

Nous défions le rigoriste le plus outré, le misanthrope le plus incorrigible et l'hypocondre le plus morose d'ouvrir un livre de Paul de Kock, sans être immédiatement saisi par la gaieté communicative de l'auteur et sans pouffer de rire à la première page.

Essayez de lutter contre sa verve comique ; tenez-vous à quatre, froncez le sourcil, haussez les épaules, serrez les

lèvres, allons donc! la saillie part, le feu est à la traînée de poudre, et vous éclatez comme un mousquet, dont Paul de Kock tient la mèche.

Vous avez beau pester contre vous-même, il faut rire.

Prenez le temps de la réflexion; soyez sur vos gardes, attendez l'ennemi derrière le rempart de gravité le plus solide : une autre bouffonnerie renverse tout. Vous êtes vaincu, Paul de Kock triomphe; vous riez, vous rirez encore, vous rirez toujours.

Tenez-vous les côtés et n'en parlons plus.

Beaucoup de docteurs fort habiles prescrivent à leurs malades le régime

suivant : « Deux chapitres de Paul de Kock le matin, trois chapitres le soir, sans tisane et sans cataplasmes. » Ils les adressent au cabinet de lecture, au lieu de les envoyer chez le pharmacien.

Les malades suivent l'ordonnance et guérissent.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

La lettre ci-contre a été écrite à M. Eustache Lorsay, l'un de nos jeunes dessinateurs les plus distingués, et l'un des hôtes assidus de Romainville.

Mon cher ami,

Voulez vous venir Samedy prochain passer la journée avec nous à Romainville ? nous tâcherons de vous procurer de l'agrément. Venez de bonne heure, vous aurez le droit de tirer de l'eau au puits, d'arroser, d'arracher les mauvaises herbes, de racler les allées, et peut-être, même vous permettra-t-on de cueillir des cerises en plein soleil ... hein ? c'est gentil tout cela ? c'est pourquoi je compte sur vous !

Mille amitiés

Romainville 15 juillet 1854.

[illegible]

AUX LECTEURS DES CONTEMPORAINS

—

AVIS IMPORTANT.

Les souscripteurs à la collection complète des *Contemporains* ont, dès aujourd'hui, le choix entre cinq primes diverses, dont les désignations suivent :

PREMIÈRE PRIME. — Une lithographie unique, grand format, d'après Diaz, par J. Laurens : *Vénus pleurant l'Amour mort.*

2e PRIME. — Deux gravures à l'eau-forte, formant pendants : *l'Appel des dernières Victimes de la Terreur*, d'après Ch. Muller, par E. Hédouin ; — *l'Ecole de Petites Or-*

phelines, d'après Bonvin, par A. Masson.

3e PRIME. — Deux lithographies formant pendants : *Animaux dans la montagne*, d'après Rosa Bonheur, par J. Laurens ; — *Solitude*, d'après Jules Dupré, par J. Laurens.

4e PRIME. — Deux gravures à l'eau-forte, formant pendants, gravées par A. Masson : *les Lavandières*, d'après Tesson ; — *Paysannes des Pyrénées*, d'après Roqueplan.

5e PRIME. — Deux charmantes lithographies, formant pendants, d'après Diaz, par J. Laurens.

Les vingt premières biographies parues sont :

MÉRY. — VICTOR HUGO. — ÉMILE DE GIRARDIN. — GEORGE SAND. — LAMENNAIS. — BÉRANGER. — DÉJAZET. — ALFRED DE MUSSET. — GUIZOT. — GÉRARD DE NERVAL. — LAMARTINE. — PIERRE DUPONT. — SCRIBE. — FÉLICIEN DAVID. — DUPIN. — LE BARON

Taylor. — Balzac. — Thiers. — Lacordaire. — Rachel.

Les biographies à paraître sont indiquées sur toutes nos couvertures. Le nombre des personnages annoncés dépasse CINQUANTE ; mais l'auteur des *Contemporains* se réserve de faire paraître quelquefois deux biographies en un seul volume. Les volumes complexes renfermeront toujours DEUX PORTRAITS.

Quant aux personnages de la politique vivante, placés d'abord sur notre liste, nous avons appris que leur histoire était forcément soumise au timbre. Nous ferons en conséquence pour eux une collection spéciale, séparée de la première et soumise à d'autres conditions, comme vente et comme librairie.

Prix de la souscription aux VINGT PREMIÈRES BIOGRAPHIES : Pour Paris DIX FRANCS; pour la province DOUZE FRANCS.

Prix de la souscription à la COLLECTION DES CINQUANTE VOLUMES : Pour Paris VINGT-CINQ FRANCS ; pour la province TRENTE FRANCS.

Les volumes et les PRIMES seront expédiés franco.

Envoyer les mandats sur la poste à MM. Roret et Ce, 9, rue Mazarine, au bureau du *Dictionnaire de la conversation*.

RORET ET Cie,
Éditeurs DES CONTEMPORAINS.

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin
Rossini.
François Arago.

SOUS PRESSE

ARSÈNE HOUSSAYE. — PROUDHON, ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

